

ÂMES D'ÉTAT

SACRÉMENTS PRIMA - 1



FANTASY

DIDIER
QUESNE



ÂMES
D'ÉTAT

Sanglornis prima IV

Didier Quesne

Du même auteur aux Éditions Nestiveqnen

Étrangère

Dragonne

Les Chasseurs – Sanglornis prima I

Dangereux Élevage – Sanglornis prima II

Empire – Sanglornis prima III

*À toutes les âmes rencontrées,
À toutes celles qui m'ont souri,
À toutes celles que j'aime,
À une, maintenant libre.*

À Maud, Julie et Valdo.

Collection dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions

127, rue Amelot

75011 PARIS

Prologue

C'était un jour qui ressemblait à un autre. Le ciel était couvert, comme souvent en cette saison d'automne. Un petit vent d'ouest faisait remonter des odeurs du marais et des remugles moins sympathiques venant des déchets de poissons abandonnés par les pêcheurs quand ils nettoyaient leurs prises et leurs filets. Les rats, les chats, les porcs et les chiens se disputaient les restes de viande qui faisandaient à même le sol, et mêlaient leurs voix à celles des marchands et des chalands qui marchandaient invariablement le prix des denrées.

L'homme était là, tranquillement assis sur un vieux tonneau et regardait passer les ménagères, les marins qui remontaient du port, les quelques soldats impériaux qui devisaient en faisant les cent pas devant la seule maison digne de ce nom, dans ce secteur de la ville-basse.

Il pouvait avoir trente ou trente-cinq ans, pas beaucoup plus, des cheveux châtons frisés qui commençaient à se raréfier sur son front et le sommet de son crâne, et portait une longue chemise au cuir élimé dont la teinture n'était plus qu'un pâle souvenir. Il n'était pas très grand, ni très puissant, mais compensait ce que certains auraient considéré comme un handicap par une grande souplesse et une incontestable vivacité reconnues par tous ceux qui l'avaient vu bouger.

Dans ce secteur commun à la mid-ville et à la ville-basse, on le nommait "le penseur", parce qu'il restait très fréquemment à ne rien faire, apparemment loin de tous, et lorsque quelqu'un de sa connaissance lui demandait ce qu'il faisait, la réponse ne variait jamais :

— Je pense.

À quoi ? Personne ne le savait et personne ne se serait avisé de lui demander davantage de précision. Non qu'il soit réputé pour être particulièrement violent, mais parce qu'on le disait doué d'un pouvoir étrange, magique ou, en tout cas, presque surnaturel. Il aurait été vu, par des personnes dignes de foi, tenant tête à deux triades impériales, simplement en les regardant droit dans les yeux. Les soldats ne bougeaient pas, visiblement hypnotisés par ce regard étrange d'un bleu trop pâle, et qui semblait vous percer de part en part et vous mettre à nu quand, par hasard, il se posait sur vous. De plus, on murmurait qu'il n'était pas malhabile au couteau. Le geste sûr, rapide et imprévisible qui signait à coup sûr un entraînement poussé.

On ne savait pas de quoi il vivait. Personne ne le voyait jamais revenir avec un chargement de poissons ou de fruits, il ne paraissait pas davantage exercer de métier particulier et restait souvent dans le secteur du port, apparemment occupé à regarder passer les gens.

Personne n'aurait pu dire exactement quand il était arrivé dans ce quartier. Certains murmuraient l'avoir déjà vu, lui ou quelqu'un à qui il ressemblait énormément : un soldat dont la férocité et la rage de tuer étaient rapidement devenues célèbres dans les pires secteurs de la ville-basse. Pourtant, aucun habitant des bas-fonds ne s'était risqué à aller demander des éclaircissements. Les rares personnes qui avaient osé le faire n'étaient jamais revenues.

Il s'était approprié une bicoque vide sans rien demander à quiconque, et personne ne l'avait réclamée.

Son existence était connue des impériaux ; et ceux qui, ce jour-là, conversaient non loin de lui, lui jetaient de fréquents coups d'œil, exactement comme s'ils tenaient à toujours savoir où il se trouvait. En fait, ils le surveillaient.

Il fut le premier à lever la tête et à la tourner vers la grande rue qui reliait la mid-ville au port et était empruntée par de nombreuses charrettes à bras, ou de rares voitures à cheval. Plusieurs triades apparurent bientôt, chaque soldat étant armé de sa longue épée et la tenant à la main. Elles précédaient une voiture officielle devant laquelle s'écartaient les gens du peuple.

L'homme se leva de son tonneau et commençait à marcher en direction d'une venelle au pavé glissant, quand trois soldats sortirent de la traboule et lui en interdirent le passage. Dans le même temps, plusieurs triades dont il n'avait visiblement pas repéré la présence, lui coupèrent toute retraite en se plaçant devant toutes les issues.

Il comprit qu'il ne pourrait s'enfuir et s'immobilisa, apparemment calme.

La voiture, riche carrosse ornementé et peint aux couleurs de la ville et de l'Empire, s'immobilisa au centre de l'esplanade. Un personnage en descendit.

— Le gouverneur ! Le gouverneur est dans la ville-basse ! murmura-t-on.

La nouvelle se répandit immédiatement dans la foule qui s'était formée, avide de nouvelles et de faits inédits.

Le dignitaire se dirigea vers le penseur, intimant d'un geste autoritaire aux soldats qui s'avancèrent pour le suivre, de rester à leur place. Seul, vêtu de son costume officiel, il alla au-devant de l'homme et s'arrêta à deux mètres de lui.

Ils se regardèrent pendant quelques instants, dans un silence absolument stupéfiant pour ce secteur de la ville.

— On vous nomme le penseur, entama le gouverneur.

L'intéressé ne répondit rien, il ne relevait jamais les évidences.

— On vous nomme ainsi, car il semblerait que vous passiez le plus clair de votre temps à ne rien faire, les yeux dans le vague, apparemment replié sur une introspection que je jugerais personnellement inepte, si l'on me demandait mon avis.

— Mais on ne vous le demande pas, dit le penseur.

— En effet, on ne me le demande pas. Ce que l'on me demande, en revanche, c'est de vous conduire à la cité impériale, car il semble que l'on ait des projets en ce qui vous concerne.

— Des projets ? s'étonna le penseur, amusé.

— Oui.

— Des projets en ce qui me concerne, mais qui ne me concernent pas. Je ne viens pas avec vous.

— Vous n’avez pas compris que l’on ne requiert pas votre avis. Je vous amène, ou je vous apporte ; si vous entendez la nuance de langage.

Le gouverneur fit un simple signe de la main et tous les soldats se disposèrent rapidement en cercle totalement hermétique.

— Que me veut-on en haut lieu ?

— Je l’ignore et ne m’en préoccupe pas, répondit le gouverneur. J’obéis aux ordres que l’on me donne, surtout s’ils viennent directement du palais impérial.

— C’est bien. Vous resterez longtemps gouverneur.

— Je m’y emploie.

Le penseur ne pouvait rien tenter. Les soldats étaient beaucoup trop nombreux et il se savait incapable de ce que la rumeur publique lui prêtait comme pouvoirs.

Il eut ces simples mots :

— Eh bien, allons-y.

I

— Le voilà, monseigneur.

La salle était assez petite. Parquet de chêne ciré craquant sous les pas, grandes tentures d'un bleu profond qui descendaient jusqu'au sol, fenêtres ouvertes sur un jardin intérieur dans lequel se promenaient des étudiants par groupes de deux ou trois. L'ambiance était sereine et studieuse.

L'homme qui venait de parler était celui qui avait accompagné le penseur dès son arrivée dans la cité impériale. Il était petit et corpulent et ne tarissait pas d'éloges sur l'empire, la capitale, ses habitants, ses coutumes...

Celui à qui il donnait du "monseigneur" semblait âgé. Son visage était couvert de rides qui dessinaient de profonds sillons, en particulier sur son front et autour de sa bouche à laquelle elles donnaient une mine amère et soucieuse.

— Laissez-nous, messenger.

Le petit homme sortit après avoir effectué une courbette. Il ferma soigneusement la porte derrière lui.

Le vieil homme considéra le penseur pendant plus d'une minute. Celui-ci, affectant de ne pas être impressionné, se dirigea vers une fenêtre et admira le jardin dont les allées de gravier clair circulaient entre des rangées de buis taillés bas.

Il faisait beau. Une de ces journées d'automne où l'on ne croit pas encore à la venue proche de l'hiver, ou le temps ne se résigne pas à abandonner la douceur des soirées et des fins d'après-midi teintées de couleurs chaudes.

— Je ne vous imaginais pas ainsi, dit le vieil homme, rompant soudainement le silence qu'il avait laissé peser.

— Ah.

— Non, je vous voyais plus vieux, plus mûr, plus...

— Décati ?

— Moins impertinent, corrigea le dignitaire sans paraître s'offusquer du ton employé par le penseur. Savez-vous pourquoi vous êtes là ?

— Parce que j'ai été sommé de m'y rendre.

— En connaissez-vous la raison ? insista le vieil homme.

— Comment le pourrais-je ?

— Ne possédez-vous point le moyen de la lire dans mon esprit ?

— Ah. C'est donc ça.

Le penseur se retourna vers la fenêtre et regarda un instant les étudiants qui se hâtaient vers un bâtiment. Une salle de cours ?

— Vous prêtez foi à ces ragots qui me disent capable d'entendre les pensées des autres ? Comment un homme de votre condition, que je suppose fort savant, peut-il prêter l'oreille à de telles sornettes ?

— Pour la très bonne, l'excellente raison que j'ai pu entendre des témoignages dignes de foi relatant de tels prodiges, mon jeune ami.

— Je ne suis point votre ami, laissa tomber le penseur.

— Pas plus que je ne prétends être le vôtre. C'était une formule de langage. Pour revenir à notre sujet, j'ai en tête un grand projet auquel je souhaiterais que vous participiez.

— Sans que j'en connaisse le moindre détail ? Voilà un souhait étonnant.

— Votre aplomb m'amuse. Veillez à ce qu'il ne me lasse point.

— Votre mépris me fatigue. Veillez à ne point vous trouver seul en ma présence dans un lieu où aucune triade impériale ne pourrait vous protéger, répliqua le penseur en fixant le vieil homme droit dans les yeux.

Celui-ci eut la très nette impression qu'on le fouillait. Il frémit.

— Que faites-vous ? demanda-t-il.

— Rien. J'ai en face de moi un homme qui, sous prétexte qu'il occupe une place importante dans le fonctionnement de l'empire, se donne le droit de décider de la vie d'un être libre. Je le regarde, une sensation de dégoût dans la bouche. C'est tout.

— Vous ne manquez point d'audace, je dois le reconnaître. Conservez-la intacte, elle pourra sans doute vous servir et vous sauver la vie.

Il laissa son interlocuteur savourer le poids de ces paroles et reprit :

— Que pensez-vous de l'Empire ?

— Que pensez-vous du soleil ? répliqua le penseur. Il est là et brille depuis des siècles et des siècles. C'est un fait, il n'y a rien à dire à son sujet. Pour moi, l'empire est du même ordre, à ceci près qu'il ne brille point, pas plus qu'il ne chauffe, et que l'on y meurt sans qu'il le sache.

— Voilà un discours très bien tourné, et qui me paraît fort étonnant dans la bouche d'un résident d'une ville-basse.

Le penseur eut un petit rire sans joie.

— Vous êtes donc de ceux qui pensent que les villes-basses sont le trou du cul du monde ? Qu'elles ne peuvent, de ce fait, qu'abriter des étrons et des immondices ? Si c'est votre avis, gardez-le. Je ne chercherai point à vous contredire.

— Je vous ai vexé, constata le vieil homme.

— Qui êtes-vous pour me vexer ? demanda son vis-à-vis en haussant les épaules. Quelle importance croyez-vous avoir à mes yeux ? Seuls les gens que j'aime peuvent me vexer, sachez-le. Votre avis, vos opinions ne m'intéressent guère plus que l'odeur de la crotte de cettemouche qui tourne autour de votre crâne depuis que je suis ici et qui se

demande encore si elle s'y pose, ou pas.

Le dignitaire ne put s'empêcher de vérifier si l'insecte existait. Voyant le fin sourire du penseur, il la chassa d'un geste excédé.

— Faites attention, Povoal, vous dépassez les bornes.

Le penseur, étonné qu'il connaisse son nom, répondit toutefois :

— Quelles bornes ? Quand les avez-vous fixées ?

— Sachez que vous parlez à un conseiller de l'Empereur. Je suis chargé par sa Majesté de créer un corps impérial particulier. Si vous répondez aux critères que j'ai établis, et que vous n'avez point à connaître, vous serez le premier membre de cette formation dont les tâches seront de tout premier ordre.

Le penseur fit une courbette et siffla d'admiration :

— Conseiller impérial ? Ah. Je suis de ceux qui pensent que lorsqu'un homme se croit obligé de décliner son titre et ses faits militaires, c'est qu'il n'a plus grand-chose d'autre à dire. Vous m'assenez cela comme un bouclier, comme une banderole qui vous annoncerait. Méfiez-vous de ces panneaux que vous maintenez devant vous. Ils pourraient vous empêcher de voir certains obstacles et vous entraîner à chuter. « Tâches de tout premier ordre », avez-vous également annoncé. Voilà qui me met l'eau à la bouche, monseigneur. Seulement, ne vous méprenez point, il ne s'agit point d'envie de vous satisfaire, mais de vous cracher mon mépris à la figure.

Le ton devint très dur :

— Je n'ai que foutre de votre corps impérial, quel que soit le sens que vous voulez donner au mot "corps". Je n'ai que foutre de vos tâches importantes, encore une fois, quel que soit le sens que vous voulez donner au mot "tâches", que ce soient celles qui doivent certainement noircir votre âme, où celles auxquelles vous me destinez. Sachez simplement que je suis libre et que j'entends le rester. Donc, monseigneur, si vous n'y voyez point d'inconvénient, je vous quitte et formule le souhait de ne point vous revoir.

Le conseiller ne fit pas un geste pour retenir Povoal qui se dirigea vers la porte, l'ouvrit, et se trouva nez à nez avec des soldats en faction.

— Accompagnez cet homme en cellule, et qu'on le laisse seul, ordonna simplement le vieil homme. Il a besoin de réfléchir.

— En cellule ? s'insurgea Povoal.

— En cellule. Rassurez-vous, vous n'y resterez que quelque temps. Je n'ai pas d'autre endroit où vous loger, précisa le conseiller en fermant sa porte.

En fait de cellule, il s'agissait d'une sorte de chambre relativement confortable, en tout cas bien plus que la bicoque branlante qui frémissait à chaque courant d'air et que Povoal habitait toute l'année.

La fenêtre de la pièce donnait sur des toits, des tours, des chemins de ronde. Le palais impérial était gigantesque. Construit au sommet de la cité, il la dominait de sa masse grise et froide. Il n'était pas possible de faire bouger le panneau vitré, mais la rumeur de la grande ville parvenait aux oreilles du prisonnier. Cela faisait comme un chant continu d'où émergeaient parfois un cri, une exclamation, un son...

Povoal soupira et s'allongea sur le lit où il ne tarda pas à s'endormir, les mains croisées derrière la nuque.

Dans le bureau du conseiller, on discutait. On s'informait.

— Pensez-vous réellement qu'il possède ce pouvoir, monseigneur ?

L'homme qui venait de poser cette question était grand, mince, et paraissait flotter dans ses vêtements. Il portait de longs cheveux blonds et son regard brun semblait toujours en mouvement.

— Je l'ignore, monsieur Élanel, je l'ignore. Cependant, d'après ce que l'on m'a rapporté, il serait capable de prévoir certaines réactions, certains mouvements. Or, à moins d'être télépathe, et si j'en crois ce que m'a appris notre soldat, il est impossible à quiconque de savoir par avance ce que va faire un adversaire, lors d'un combat individuel. C'est bien cela, Paul ?

— C'est cela, monseigneur de Novalles, répondit un autre homme de taille moyenne, au visage ouvert et à qui il manquait le pavillon de l'oreille droite.

— Donc, notre penseur, ce Povoal, pourrait entendre les décisions de ses vis-à-vis à leur insu.

— Je ne vois que cette possibilité pour expliquer les observations faites et que vous venez de citer, monseigneur. Si toutefois celles-ci sont exactes.

— Les témoins qui les ont rapportées sont des soldats impériaux, Paul, précisa le conseiller. Ils appartiennent à la janisienne de la cité d'où cet homme est originaire. D'autre part, après enquête, il s'avère que de telles capacités avaient déjà été repérées dans son enfance par les instructeurs qui avaient eu à l'enseigner. Réellement, insista-t-il en hochant le tête d'un air convaincu, je pense que cette fois-ci, nous tenons bien celui qui nous permettra d'initier notre projet. L'Empereur y tient tout particulièrement, messieurs, je vous le rappelle. Comment comptes-tu procéder, général ?

Paul répondit immédiatement :

— Mise en contact avec l'animal.

— Dès demain ?

— Pourquoi pas ? Nous saurons alors si nous avons bien le premier Penseur.

— Et en cas d'accident ? demanda Élanel.

— Nous tenterons de le sauver... commença le général.

— Comme les quatre autres, le coupa le grand homme.

— Ils sont morts par leur faute. Nous leur avons rappelé la conduite à tenir, ils ont paniqué. La bête les a occis.

— Il m'en souvient, général Malib. J'ai encore dans les oreilles et dans l'esprit leurs hurlements de terreur. Ils ont paniqué, me dites-vous. Certes. Je ne sais point quel aurait été votre comportement dans ces conditions. Pour ma part, je sais que j'en aurais fait autant.

— Que voulez-vous me dire, Élanel ? demanda le soldat.

— Je trouve simplement que nous jouons avec la vie de personnes innocentes que nous jetons dans une fosse face à un orni mâle adulte, simplement parce que nous pensons qu'elles pourront, sans doute, intervenir dans un projet impérial dont elles

ignorent tout.

— Puis-je vous faire remarquer, monsieur le contrôleur impérial, que vous étiez d'accord pour accepter votre fonction et que vous avez été, dès le début, tenu au courant de la façon dont les “candidats” seraient sélectionnés, rappela le conseiller d'un ton sans appel.

— J'aime votre terme : “les candidats”. Je me permets néanmoins de vous faire remarquer à mon tour, monsieur de Novalles, conseiller impérial, que ces hommes et cette femme n'avaient de candidats que le nom et que les cris de terreur puis de douleur qu'ils ont poussés hanteront mes nuits pendant de longues années.

— Voilà un sentiment qui vous honore, monsieur Élanel. Mais souvenez-vous que nous suivons un but qui transcende la vie humaine. Ces quatre victimes nous ont fait progresser dans notre quête.

— Vous osez parler de progression ! Je ne le conçois point de cette façon. Nous tuons des hommes et des femmes, messieurs. Nous sacrifions des vies pour tenter de comprendre ; pour des expériences. Entendez-vous ce terme ? des expériences !

Hors de lui, le contrôleur quitta la pièce sans un regard pour les deux autres dignitaires.

— Il freine des quatre fers, monseigneur.

— À tout le moins. Nous ne pouvons cependant point nous passer de lui. L'Empereur l'a nommé à ce poste car il connaît sa loyauté, ses scrupules et sa sensibilité.

— Sensiblerie, oui, bougonna le général.

— Paul, soupira le conseiller. Paul, il ne faut vous laisser emporter par votre fougue militaire, de grâce ! Il nous faut prendre en compte tous les avis et toutes les réticences. Ce que nous tentons de créer est résolument novateur, vous le savez. Il serait utopique de penser que cela va se faire en quelques mois. Rappelez-vous que cela n'a jamais été tenté. La seule qui l'ai fait, mais elle n'a point été imitée, a été Janis d'Avroz, la première impératrice.

— Je connais cette histoire. Elle était suivie partout par une orni de haute taille qui lui obéissait au doigt et à l'œil et elle communiquait avec elle simplement par la pensée.

— C'est cela. Quand la dynastie des Avroz s'est éteinte, voilà un siècle, le secret de Janis a disparu avec elle. Notre Empereur est convaincu que l'impératrice possédait un don de communication avec les ornis. Il tente de le retrouver. Ce... penseur, Povoal, me paraît tout indiqué. Tous les témoignages concordent. Je suis persuadé qu'il saura communiquer avec le monstre.

— Souhaitons-le, monseigneur, dit vivement le général. Il serait catastrophique que cela échoue, car nous n'avons personne d'autre en vue. La fillette que l'on nous a signalée dans le Nord reste introuvable. Ses parents l'ont cachée dans la forêt proche et tout le village reste muet malgré nos menaces. Alors si ce Povoal pouvait survivre, ce serait un encouragement certain.

— Nous serons fixés dès demain. Je te souhaite la bonne nuit, général.

*

**

Le penseur ne dormait plus. Il sentait comme une présence étrange qui l'avait éveillé et qui se manifestait par un bourdonnement insistant juste derrière les oreilles. Il ne connaissait pas cette sensation et l'attribua à la fatigue du long voyage qu'il avait dû accomplir pour venir jusque dans la cité impériale.

Il se rallongea sur son lit, mais ne put trouver le sommeil qu'au moment où le ciel nocturne se teintait de clair.

Le bruit de la clé dans la serrure le réveilla.

— Debout, on te demande en bas.

Deux soldats venaient d'entrer, un troisième les attendait dans le couloir.

— Alors, on dort bien ici, hein ? C'est pas comme dans les villes-basses, hein ?

Le penseur ne répondit rien. Il se contenta de suivre la triade qui le conduisait dans le dédale des couloirs et des escaliers de l'immense forteresse impériale.

On le fit descendre dans les entrailles du palais. Des volées de marches, puis de sombres couloirs, puis à nouveau des escaliers simplement éclairés par les torches que tenaient les soldats qui ne parlaient plus. Au début, ils avaient échangé des plaisanteries, des nouvelles de leur famille, de leurs conquêtes, mais depuis quelque temps, ils se contentaient de marcher et de descendre les marches innombrables qui semblaient devoir ne jamais s'interrompre. Plus ils progressaient, plus le froid devenait intense. Il ne faisait pas humide et l'air ne sentait rien, mais ce froid sec pénétrait les vêtements comme s'ils n'existaient pas.

— C'est où ? demanda celui qui se trouvait en tête.

— À droite, répondit le soldat qui suivait le penseur.

— T'es sûr ? On nous avait dit à gauche après le dernier escalier.

— Non. C'est à droite, insista l'autre.

— On se dépêche, j'ai pas envie de traîner par là, moi, intervint le troisième.

— T'as peur ? ricana le premier.

— Point plus que toi et j'ai pas honte, parce qu'avec ce qui traîne dans le coin, il vaut mieux avoir peur et rester vivant que faire le brave et mourir comm...

— Chut, intima le soldat de tête. Tu vas effrayer notre homme. Hein ? c'est vrai que t'as peur, toi ?

Le penseur le fixa droit dans les yeux et l'autre eut l'impression terrible de devenir totalement transparent.

— Oui, dit-il.

— Eh ben t'as raison, lui assura le soldat d'une voix un peu tremblotante.

Ils avaient parcouru plusieurs dizaines de mètres dans le couloir désert et l'obscurité se reformait juste derrière eux. Le premier homme de la triade s'arrêta devant une lourde porte marquée à la chaux d'une croix blanche.

— C'est là, dit-il.

— Eh ben ouvre !

Les soldats devenaient crispés, fébriles et leur attitude effrayait le penseur, tellement elle transpirait la peur panique.

La clé tourna sans bruit dans l'épaisse serrure qui avait visiblement été graissée et

parfaitement entretenue. L'haleine du soldat, éclairée par la lueur de sa torche, l'entourait comme un halo malsain.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

— On avance, lui répondit celui qui se trouvait juste derrière le penseur. La salle est à quelques mètres.

— T'es déjà venu là ? s'interrogea le troisième.

— Non, mais le conseiller m'a donné le chemin à suivre. On doit amener cet homme devant la salle et attendre que...

— Longtemps ? l'interrompit le premier, affolé.

— Si tu me laisses finir mon dit, tu sauras ! On attend que le conseiller, le général et une autre dignité arrivent. Dès qu'ils sont là, on peut partir.

— Et ils viennent quand ? demanda le premier.

— Ah ! Mais tu m'irrites, avec tes questions ! Si tu as si peur que ça, compisse tes chausses et tais-toi !

— Je ne te permets pas de..., commença le soldat, vexé et menaçant.

— Allons ! Êtes-vous du bas peuple pour vous quereller de la sorte ? s'exclama une voix de basse à l'autre extrémité du couloir. Cessez ces tiraillements et remontez en poste de garde. Nous vous relayons.

Deux triades venaient d'apparaître. Derrière elles venaient le conseiller et deux autres hommes que Povoal ne connaissait pas.

— Penseur, je te présente le général Malib qui dirigera l'aspect militaire de toute cette affaire, et le contrôleur impérial Élanel. C'est ton allié le plus fidèle dans la place.

— Sais-tu ce qui t'attend ? demanda le contrôleur.

— Crois-tu qu'il m'aurait tenu au courant ? répondit le penseur en désignant le conseiller du menton.

— Sais-tu comment il convient d'agir en face d'un orni ?

Povoal frémit.

— Dois-je entendre que vous allez me mettre avec une de ces bêtes pour voir si je suis capable de lui tenir tête, sur la foi de racontars vomis par des ivrognes de la ville-basse ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Ah ! Voyez qu'il entend dans nos têtes ! s'exclama le conseiller.

— Il a de l'intuition et il s'en sert, voilà tout, répliqua sèchement le général.

— Oui, répondit le contrôleur Élanel au penseur. C'est un test. Nous cherchons à créer un corps de guerre qui utiliserait les ornis comme arme. Les dresseurs doivent être choisis parmi ceux qui sont capables d'entendre les bêtes et de les commander.

— Commander un orni ? Vous divaguez ! s'exclama Povoal.

— Janis d'Avroz le faisait, énonça doctement le conseiller.

— J'ai entendu cette fable ! La damelle devait tout au plus avoir tenu tête à un monstre et la légende aura enflé son mérite !

— Il s'agit de la première impératrice ! Pas d'une damelle ! Je te demande du respect pour son rang ! gronda le général.

— Je lui accorde un respect mesuré à l'aune de celui que vous accordez à mon sang, répliqua le penseur. Quant à votre test, vous pouvez tout aussi bien vous gratter l'oreille

en espérant atteindre l'orgasme. Je ne le ferai pas.

— Oh si, tu le feras, que ça te plaise ou non, assura le conseiller d'un ton mauvais.

Les six soldats s'étaient placés de façon à couper toute retraite à Povoal, dans le cas où il aurait voulu s'enfuir. Le penseur n'était pas idiot. Il comprit qu'il n'avait aucune chance de s'échapper et savait également que, dans le cas impossible où il y parviendrait, tout le palais serait à sa recherche ; car le projet de l'empire devait très certainement rester secret.

Il soupira.

— Que se passe-t-il, si jamais votre monstre tente de me dévorer ? Avez-vous prévu d'intervenir ?

Le contrôleur se tut et regarda de Novalles qui répondit :

— Les deux triades sont là pour t'empêcher de fuir, mais également pour te protéger contre l'orni.

— Serais-tu stupide, conseiller ? demanda Povoal. Crois-tu réellement que je vais avaler pareille couleuvre ? Si des soldats pouvaient venir à bout d'un orni, ça se saurait... Donc, vous n'avez rien prévu pour m'aider. Je suis seul avec la bête et ne peux compter que sur moi. Vous voyez, je ne pensais point finir ma vie dans les bas-fonds du palais impérial, en présence de gens que je ne connais point, mais que je hais de toutes mes forces. La vie est étrange et nous réserve des surprises étonnantes. Ouvrez votre cage et profitez du spectacle, manants ! clama-t-il de toute sa voix qui résonna dans le long couloir.

Le conseiller fit un signe de tête à l'un des soldats qui ouvrit une porte métallique. Il n'eut pas besoin de forcer le penseur à entrer, car celui-ci baissa la tête et passa l'huis sans résistance.

Povoal ne voyait rien.

S'il en jugeait par la résonance du lieu, il devait se trouver dans une vaste pièce au plafond très haut.

Il perçut des froissements furtifs au-dessus de lui, sur sa droite. Il frémit.

De la lumière apparut, dévoilant une sorte de grande salle voûtée, ceinte par une galerie couverte qui faisait comme un balcon sur la totalité de son périmètre. Les trois dignitaires impériaux et les deux triades venaient d'entrer dans un silence religieux et la lumière de leurs torches jetait des éclats dansants sur les pierres froides.

Le conseiller de Novalles et le général Malib le regardaient, apparemment sans émotion. Ce n'était pas le cas du contrôleur, dont le visage trahissait l'angoisse. Le penseur frissonna.

Il se détourna de ces hommes qui ne pouvaient rien pour lui et scruta l'intérieur de la salle. Un dallage de grandes pierres jaunes couvrait le sol. Quelques objets indéfinissables tramaient çà et là.

— Une torche ! réclama-t-il à voix basse. Il avait compris que quelque chose de terrible se trouvait dans les parties sombres. L'orni devait être là-bas, là où la lueur des torches n'allait pas.

Sur un signe de tête du général, et malgré la réprobation visible du conseiller, un soldat

lança sa torche aux pieds du penseur qui s'en empara et la leva pour inspecter les zones obscures.

Une masse sombre se trouvait dans la partie la plus reculée.

— Le voilà, souffla Povoal.

Jamais il ne s'était trouvé en présence d'un de ces fauves, mais, comme tous les habitants du pays, il en avait entendu parler et la menace perpétuelle qu'ils faisaient peser sur tous les colporteurs, les chasseurs et toutes les personnes qui devaient s'aventurer au-delà des murailles des cités, lui était connue.

L'orni ne bougeait pas. Il paraissait endormi et ressemblait davantage à un gros tas de fourrures oubliées, qu'au fauve sanguinaire qui peuplait les légendes.

Le penseur jeta un coup d'œil vers le balcon. Les neuf hommes suivaient toute la scène avec un vif intérêt, retenant leur souffle. La salle était plongée dans le silence le plus total. Il avança doucement, très doucement vers l'animal, espérant vaguement qu'il était endormi, ou mort, et qu'il s'agissait d'un test sadique pour évaluer son courage.

En approchant, il vit de plus en plus nettement la poitrine du monstre se soulever régulièrement. Il dormait. Quand il fut à trois ou quatre mètres de lui, Povoal constata que l'orni était énorme. Beaucoup plus gros qu'un grand chien, qu'un porc, ou que tout autre animal qu'il connaissait. En fait, il ne disposait d'aucun moyen de comparaison.

Encouragé par l'immobilité du fauve, le penseur s'approcha encore. Un son léger, régulier, se faisait entendre.

Il ronfle ! se dit-il. Cette sale bête ronfle !

Il avança encore, jusqu'à pouvoir toucher le poil de l'animal qui poursuivait son somme, exactement comme s'il n'existait pas.

Le penseur, décidant qu'il avait assez joué avec le feu, recula prudemment, pas par pas, et ce fut à cet instant qu'il se rendit compte de sa témérité inouïe. Il avait été presque jusqu'au contact d'un des fauves les plus craints de toute la création. La terreur qui s'empara soudainement de lui, lui coupa les jambes qui se mirent à trembler à tel point qu'il craignit de tomber et dut s'arrêter un instant pour reprendre un souffle régulier.

Il regagna la porte et leva les yeux vers le balcon. Là-haut, les dignitaires et les soldats le regardaient, visiblement ahuris.

Élanel se pencha vers un homme d'armes pour lui murmurer quelque chose. Le soldat quitta doucement la galerie et disparut. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrait dans le dos du penseur qui eut le temps de voir une paire d'yeux de braise le fixer depuis l'extrémité de la salle.

L'orni venait de s'éveiller.

— Vous êtes celui que l'on cherche depuis plusieurs années, Povoal ! s'exclama le conseiller impérial quand ils se retrouvèrent dans le couloir.

— Ah, fit l'intéressé.

— Rendez-vous compte, vous avez été si près de la bête que j'ai cru que vous renonciez à la vie, mais le monstre ne s'est point éveillé ! Il a continué à dormir sans vous repérer, Povoal, *sans vous repérer !*

— J’ai vu.

— Les autres candidats ont été éventés dès leur arrivée dans la salle. Dès qu’ils ont mis le pied sur les dalles, l’orni s’est levé et est allé vers eux.

— Et ensuite ? demanda le penseur.

— Eh bien, mais vous êtes mentalement...

— Non, le coupa Povoal. Et ensuite, que leur est-il arrivé ?

Le conseiller répondit rapidement :

— Nous n’avons rien pu faire. Ils ont été dévorés.

Sans crier gare, le penseur se jeta sur lui et le roua de coups de poings. Les soldats intervinrent immédiatement et le maîtrisèrent, mais pas assez rapidement pour l’empêcher de frapper violemment le visage du vieil homme à deux endroits.

— Maintenez-le, ordonna de Novalles. Maintenez-le, mais ne le frappez point. Il réagit ainsi pour évacuer sa peur...

— Et mon dégoût, vieillard sénile ! cracha Povoal.

— Emmenez-le dans sa cellule ; nous le visiterons plus tard. Qu’il mange.

— Alors, n’avais-je point raison d’insister ? demanda le conseiller quand ils furent revenus dans son appartement. Votre frilosité aurait pu nous priver de cette victoire remarquable, Monsieur le contrôleur impérial.

— Nous venons une fois de plus de jouer avec la vie d’un homme libre. Je suis conscient de faire partie de ce “nous” et j’en suis mortifié. Ma lâcheté a été d’hésiter à prévenir sa majesté du caractère inhumain de notre entreprise.

— Vous étiez comme nous, fasciné. Voilà tout, dit de Novalles. Maintenant, il n’est plus temps de se lamenter ou de tergiverser, il faut aller de l’avant et mettre en route la suite du projet. Ce... penseur va devoir à nouveau être mis en présence du fauve et encore, et encore, jusqu’à ce qu’il le comprenne et que la bête l’accepte ou le craigne. Je ne doute pas de la réussite de ce projet. Sa majesté va être satisfaite.

— J’avoue que je n’aurais jamais cru cela si je ne l’avais vu de mes propres yeux, admit Élanel. L’orni ne l’a point senti s’approcher si près qu’il aurait pu le toucher s’il l’avait désiré.

— J’ai cru un instant qu’il le ferait, intervint le général.

Les trois hommes restèrent un instant silencieux, chacun se remémorant la scène inouïe à laquelle ils avaient assisté.

Le conseiller décida :

— Je veux que cet homme soit mis en présence du fauve plusieurs fois par jour. Je veux qu’il n’existe plus aucun doute sur cette extraordinaire faculté... Autant pour nous que pour lui. Je le crois quand il prétend avoir nul pouvoir. Il en est persuadé. Quand il aura admis qu’il possède un don particulier, il acceptera de le développer et de s’en servir, j’en suis convaincu. Qui refuserait un tel pouvoir ?

Le lendemain, une triade vint chercher le penseur dans sa “chambre” et le fit à nouveau descendre dans les sous-sols.

Quand un des soldats ouvrit la porte de la salle où était enfermé le fauve, un sourd

grondement résonna dans le couloir voûté.

— Il est éveillé, commenta sombrement Povoal.

— Le conseiller impérial l'a exigé, expliqua le soldat.

Le penseur frissonna de peur. Cette fois-ci, il savait ce qu'il allait rencontrer et ne croyait pas à la fable que lui avait servie le vieil homme. Il était persuadé qu'il n'existait aucun pouvoir au monde capable de dompter un orni. L'histoire de Janis d'Avroz et de sa relation avec une orni n'était qu'une légende, il le savait. Elle était belle, certes, mais Povoal n'y croyait qu'à moitié. Personne ne l'avait vue cette femme si extraordinaire, personne ne savait ce qui s'était réellement passé quand elle avait pris le pouvoir, avec l'aide d'un Puissant, d'un orni et d'un rat de la ville-basse qui serait devenu son époux. Tout cela s'était passé, il y avait plus de deux siècles...

Quand il entra dans la grande salle, de grandes torches avaient été placées de façon à ne laisser aucun recoin dans l'obscurité. Cette fois-ci, il vit immédiatement le fauve. Il était debout à une dizaine de mètres de la porte. Immense, noir, massif, et effrayant, il tourna lentement son regard de braise dans la direction de la porte quand il l'entendit se refermer. Povoal se sentit transpercé par ces yeux dont le rouge flamboyant leur donnait un éclat sanguinaire et sans pitié.

L'orni souffla violemment l'air par les naseaux, un grognement suivit, signe d'une mauvaise humeur évidente. Il fit deux pas vers le penseur et s'arrêta, apparemment décontenancé. Il secoua vivement la tête, fit encore deux pas, puis s'arrêta à nouveau. Povoal ne bougeait pas. Il tentait de vider son esprit, sachant comme tout le monde que les ornis n'attaquaient avec efficacité que s'ils pouvaient annihiler toute pensée cohérente chez leurs proies – dont la plus prisée était l'homme. Certains savants prétendaient qu'ils devaient localiser leurs victimes avec une précision sans faille, et que c'était cela qui leur donnait cette puissance, cette vitesse et cette efficacité inégalées dans tout le règne des prédateurs.

— Donnez-moi au moins une torche, demanda-t-il sans lever la tête vers la galerie d'où les impériaux suivaient la scène avec intérêt.

On lui en lança une qui tomba, entre le fauve et lui, pratiquement au milieu de l'espace qui les séparait. L'orni ne regarda même pas l'objet. Il avait apparemment un problème à résoudre et semblait ne pas comprendre ce qui se passait.

Povoal avait de moins en moins peur, et sentait une sorte d'assurance le gagner, car il ne ressentait aucune des atteintes qui lui avaient été décrites avec force détails : l'impression d'une voix, une sensation de froid dans la tête, une violente et soudaine céphalée, comme une main qui toucherait le cerveau... Tout cela faisait partie des frayeurs collectives et se transmettait de génération en génération, entretenu par les victimes des fauves qui avaient échappé par miracle à la mort. On ne pouvait penser qu'il s'agissait d'affabulations, car tous les témoignages et les faits rapportés étaient concordants.

Là, rien ne se passa. Il se trouvait en face d'un fauve, mais pas plus étrange que s'il s'était agi d'un lion ou d'un tigre. Étonné de sa propre assurance, il avança tranquillement et saisit la torche qu'il leva bien haut. L'orni ne bougea pas, mais émit une sorte de grognement sourd. Povoal avança encore. Trois mètres le séparaient encore de l'animal

qui le regardait sans qu'aucune expression ne passe dans son regard. L'homme fit encore deux pas et l'orni poussa une sorte de cri aigu qui pouvait passer pour un avertissement. Le penseur s'immobilisa.

— Quoi ? demanda-t-il au fauve. Tu as peur ? Tu as peur d'un humain ?

L'orni recula lentement sans cesser de pousser ce gémissement étrange qui semblait venir directement de sa gorge. Povoal eut un doute :

— Vous entendez également ce cri ? s'enquit-il sans quitter l'animal des yeux.

— Nous l'oyons, répondit un des spectateurs – le conseiller ?

Le penseur fut immédiatement rassuré. On lui avait appris que la proie entendait un cri directement dans sa tête quand l'orni allait attaquer. Il avait soudainement craint de se trouver à cette phase de l'assaut, sans en avoir conscience.

Il continua donc d'avancer, contraignant l'animal à reculer au même rythme. Il ne comprenait pas. Lui, un homme qui n'avait jamais été en face d'un orni, n'était ni chasseur, ni réellement guerrier, il parvenait à faire reculer celui que tout le monde considérait comme un monstre terrible. Un fauve dont il fallait absolument se méfier, une bête avec laquelle chaque rencontre signifiait le plus souvent la mort. Les seuls qui survivaient, et encore, assez rarement, étaient les très rares chasseurs qui les tuaient pour leur graisse.

Il s'arrêta et tourna le dos à l'orni pour se diriger vers la galerie :

— Que suis-je censé faire à présent ? demanda-t-il.

— Vous en avez déjà fait énormément, Povoal, répondit le conseiller, le sourire aux lèvres. Cependant, il est vrai que nous attendons encore davantage. Sortez de l'enceinte, nous allons vous préciser tout cela.

Le penseur jeta juste un coup d'œil au fauve qui le considérait sans bouger, ses yeux luminescents fixés sur lui sans ciller. L'homme se dirigea tranquillement vers la porte. Ce fut quand il allait l'atteindre que l'orni poussa un hurlement rauque et se rua sur lui. Povoal n'eut que le temps de se retourner et de lever instinctivement la torche comme une arme. Il lui sembla qu'il cria : « Non ! ». Juste au moment de prendre son élan pour bondir, l'animal s'arrêta, et effectua sur place une sorte de saut vertical qui aurait paru comique en d'autres circonstances. Quand il retomba, ses quatre pattes touchèrent les dalles en même temps, les griffes claquant sur le sol avec un bruit sec. Il secoua la tête comme si quelque chose le gênait, puis feula dans la direction du penseur, gueule grande ouverte, mais sans plus tenter de l'attaquer. Celui-ci ouvrit doucement la porte et put sortir sain et sauf.

— Comment avez-vous pu faire cela ? demanda le général qui s'était précipité vers le couloir, suivi à quelques mètres par les deux autres dignitaires impériaux.

— Je ne sais pas. J'ai eu de la chance, j'ai levé la torche sans réfléchir et j'ai crié. Il a dû être effrayé par la flamme ou par le cri, répondit Povoal.

— Quel cri ? demanda la conseiller.

— Eh bien, celui que j'ai poussé...

— Vous n'avez pas crié. Vous n'avez pas émis le moindre son, lui affirma le vieil homme en le regardant fixement.

— Je n’ai pas crié ?

— Pas un seul instant, confirma le général.

— Vous avez vraisemblablement crié, puisque vous le pensez, mais uniquement de façon mentale. L’orni a perçu ce cri qui a certainement été émis très puissamment dans son esprit, et cela a annihilé chez lui toute possibilité de réflexion. Je ne vois que cette hypothèse pour expliquer ce que nous venons de voir. C’est merveilleux !

Le conseiller ne se tenait plus de joie et d’enthousiasme. Il se dandinait sur place, se frottant les mains sans s’en rendre compte.

— Venez mon ami. Nous devons parler. Nous avons de grandes choses à vous dire, et vous en avez encore davantage à nous apprendre.

Povoal découvrit qu’il faisait partie d’un projet très ambitieux qui devait permettre de créer un corps militaire constitué d’ornis et de leurs “maîtres”. Depuis plusieurs dizaines d’années maintenant, des “rabatteurs”, comme ils étaient nommés par les impériaux, parcouraient tout l’empire à la recherche de personnes – enfants, hommes et femmes – capables de télépathie. Et ce, quel que soit le stade auquel ils étaient arrivés. Ainsi, il apprit qu’au total cinq hommes et femmes avaient été mis en présence de l’orni. Ils avaient tous péri.

— Vous avez sacrifié des innocents pour satisfaire votre ambition, commenta Povoal.

— Pas mon ambition, répliqua le conseiller, mais le projet de l’empire.

— Leur aviez-vous demandé s’ils étaient prêts à mourir pour cette noble cause ? Ne répondez pas, je sais ce que vous allez me dire, dit-il d’une voix lasse.

Malgré son dégoût pour les méthodes employées par l’empire, Povoal se sentait de plus en plus intéressé par ce projet qu’il trouvait dément. D’un côté, il croyait savoir ce que pouvait ressentir le fauve qui attendait là-bas, dans le noir de son cachot, alors qu’il était fait pour vivre dans les espaces ouverts. Il éprouvait pour lui une véritable empathie qui ne faisait que croître et le mettait mal à l’aise car, d’un autre côté, il avait envie de savoir s’il pouvait effectivement lui imposer ses volontés. Le conseiller avait bien vu : il était difficile de résister à l’attraction qu’exerçait un tel pouvoir.

Il lui fallut cinq jours pour admettre qu’il était volontaire pour poursuivre l’expérience. Cinq jours durant lesquels il se rendit fréquemment en bas, sans témoins. Le conseiller, qui venait lui rendre visite tous les matins pour s’enquérir de l’évolution des choses, avait accepté que lui soit confiée la clé du couloir et de la salle.

À chacune de ses visites auprès de l’animal, Povoal s’asseyait sur les dalles et restait plus d’une heure, sans bouger, les yeux fermés, à tenter d’entrer en contact avec l’orni. Le fauve ne remuait pas plus que lui, mais ne le quittait pas des yeux. Ces deux taches rouges et brillantes constituaient le seul élément mobile dans l’obscurité totale de la salle.

Il ne se passait rien, durant ces séances particulières. Rien de palpable, mais Povoal sentait confusément que l’animal réagissait avec de moins en moins de violence, à chacune de ses visites. Il ne se levait plus pour arpenter nerveusement la moitié de la salle en grondant sourdement. Il lui arrivait fréquemment de rester couché, vigilant. Vint un jour où il commença à s’approcher doucement, et s’assit à quelques mètres de Povoal,

comme pour étudier lui aussi, l'homme étrange qui venait le voir.

— Alors, où en êtes-vous ? demanda le conseiller, comme tous les jours.

Il attendait ostensiblement le penseur, debout en haut des marches, accompagné par une triade.

— J'en suis à le regarder sans qu'il bouge, à entrer dans la salle sans qu'il se manifeste, à rester devant lui, sans qu'il me tue. Je pense être allé le plus loin possible avec lui.

— Et pour quelle raison ?

— Tout simplement parce que cette bête est adulte. Elle ne connaît rien des humains et ne pourra être domestiquée, en tout cas point autant que vous le souhaitez.

— En êtes-vous certain ?

— Absolument.

— Vous n'avez jamais élevé d'animaux ? jamais participé à un élevage de quelque genre que ce soit, n'est-ce pas ?

— Vous le savez, répondit Povoal.

— Alors... commença le conseiller.

— Alors, comment puis-je être aussi sûr de ce qu'il faudrait faire ? C'est ça ? le coupa le penseur.

— C'est cela.

— Je le sais. Je le sens. Vous savez, il est beaucoup de choses que l'on ne parvient à expliquer, mais dont on est capable de dire comment elles se produisent. Or là, je sais que nous n'arriverons à rien de plus avec cet orni. Il est adulte et terrorisé, affamé...

Ce fut au tour du conseiller de le couper :

— Je vous trouve soudainement plein d'empathie pour ce fauve sanguinaire, fit-il remarquer.

— Si j'entends bien ce que vous voulez dire par "empathie", sachez que je suis plein d'empathie pour tous les êtres vivants, vieil homme. Sauf ceux qui veulent le mal. Je n'y peux rien, c'est ainsi. Libérez l'orni.

— Relâcher ce fauve ? hoqueta l'impérial. Vous plaisantez !

— Ou vous le libérez et je vous aide à réaliser votre armée animale, ou vous le gardez et vous vous débrouillez seuls pour tout ce que vous avez à faire.

— On peut toujours négocier, quand il s'agit de liberté ou de vie, annonça le conseiller.

— Je dois considérer ça comme une menace, n'est-ce pas ? Ce n'est point la bonne méthode. Rien de ce que vous pourrez faire ou dire ne m'atteindra, vous ne m'êtes rien.

Tout en parlant, le penseur gardait ses yeux rivés à ceux de l'impérial qui ressentit nettement une vague glacée lui envahir le front et se répandre doucement dans l'ensemble de son crâne.

— Co... Comment faites-vous cela ? balbutia-t-il en se plaquant la main sur le crâne.

— Faire quoi ? Je ne fais que vous dire que vous n'arriverez pas à...

— Non, le coupa le conseiller, pâle comme un linge. Non, ce... cette chose dans ma tête, comment faites-vous ?

— Quelle chose dans votre tête ? demanda Povoal, intrigué.

Soudain, il comprit :

— Ma pensée entre dans votre esprit ?

— Point votre pensée, je n'entends rien, mais je ressens une sensation de froid, une sensation palpable, réelle ! C'est stupéfiant ! Comment faites-vous ?

— Je ne sais, vous ai-je déjà dit, jamais je n'aurai pensé avoir de tels pouvoirs. Je suis incapable de les diriger à ma guise.

— Ils existent néanmoins ! L'orni l'a senti et n'a point pu vous investir comme il le faisait avec les autres. C'est pour cette raison qu'il est profondément troublé par votre présence. Ah ! Povoal, s'exclama le conseiller, exalté. Je suis certain que nous allons arriver à faire de vous le premier maître d'orni de l'Empire !

— Sans doute, sans doute... En attendant, relâchez celui-là et je veux bien participer.

— Vous voulez bien ! Savez-vous que vous ne manquez pas de culot, monsieur Povoal ? J'ai bien entendu que vous vous êtes pris au jeu de ce projet. Il vous fascine, il vous permet de vous connaître plus que vous n'auriez pu le faire en restant toute votre vie, et même deux ou trois vies, dans votre cul de basse-fosse de ville-basse. Vous êtes intelligent, vous savez que je vous propose une inimaginable aventure, un voyage dans votre esprit, et ceci sans que vous ayez à déboursier une seule pièce. Jamais vous ne pourriez avoir une telle aubaine ailleurs. Vous l'avez compris, vous dis-je, et vos menaces ne sont que des fanfaronnades.

— Vous le croyez ? Fort bien, vieil homme. Croyez-le. Maintenant, je vous souhaite le bonsoir.

Le penseur planta là le conseiller impérial et remonta vers les étages supérieurs.

Resté seul, le vieil homme se massa les tempes. Il sentait encore l'impression terrible d'une présence étrangère dans son esprit. Il avait cru ses pensées les plus secrètes violées, éparpillées par un vent glacial qui avait soufflé dans son crâne en une tempête silencieuse. Jamais pareille sensation ne l'avait envahi. Il inspira profondément et souffla lentement pour ralentir les battements désordonnés de son cœur.

— Ce serait lui ! se dit-il. Il serait capable d'entendre les pensées des autres, comme le faisait monseigneur de Sténie, si l'on en croit la légende. Ce serait merveilleux ! L'Empereur doit être averti. Il saura quelle décision prendre.

La triade attendait. Les trois soldats regardaient discrètement le conseiller impérial qui parlait seul, secouant parfois la tête comme s'il n'était pas d'accord avec ce qu'il disait lui-même. Il parut s'apercevoir de leur présence et ordonna :

— Chez l'Empereur. Vite.

Puis, faisant preuve d'une vigueur que les soldats ne lui avaient jamais vue, il monta les escaliers quatre à quatre, ne prenant pas le temps de souffler sur les paliers et se rua dans l'aile impériale.

— Il vous est interdit de quitter le palais, ordre de l'Empereur, dit le soldat.

La triade se tenait devant une porte qui permettait l'accès aux longs couloirs se dirigeant vers la sortie du palais. Le penseur le regarda sans mot dire, tandis que les deux autres militaires croisèrent leurs lances en un barrage qu'il ne pouvait franchir. Il s'attendait à être refoulé à un moment ou à un autre, mais ne s'attendait pas à ce que ce

soit si tôt. À peine avait-il tenté de sortir du bâtiment où se trouvait sa “chambre”, qu’il était tombé nez à nez avec cette triade.

Il n’insista pas. Les soldats impériaux étaient entraînés et seraient facilement capables, à eux trois, de venir à bout de lui.

Résigné, il retourna dans sa chambre et s’assit près de la fenêtre. Il aimait le point de vue que lui offrait cette ouverture vers l’extérieur. Les toits du palais n’avaient jamais la même couleur et leurs ardoises brillaient, cette fois-ci, sous la pluie fine qui tombait tranquillement, sans se presser. Des soldats passaient sur la fraction de chemin de ronde qu’il pouvait voir. Ils s’arrêtaient parfois et se penchaient par-dessus le parapet pour regarder en bas, discutaient un instant, puis repartaient, emmitouflés dans leur gabardine. Un vent frais soufflait, venant de l’ouest et transportant un air chargé d’humidité qui annonçait une période froide et pluvieuse qui durerait plusieurs jours...

— Ainsi, vous nous voulez quitter ?

Povoal se retourna, surpris. Il n’avait pas entendu venir la femme qui se tenait à présent dans l’embrasure de sa porte.

— Oui, répondit-il, laconique.

Elle était belle. Indéniablement. Assez petite, avec infiniment de grâce, de longs cheveux ondulés couleur de châtaigne mûre lui tombaient jusqu’aux reins. Elle le regardait en souriant vaguement, comme si elle avait oublié sur ses lèvres un sourire qu’elle y avait posé quelque temps auparavant.

Povoal ne disait plus rien. Il ne se sentait pas d’humeur à faire la conversation, même à une aussi jolie femme.

— Je ne vous voyais pas ainsi, dit-elle.

— Ah.

— Non, je vous imaginais plus rustaud, plus rat de ville-basse.

— Parce que vous pensez que tous les habitants de la ville-basse sont des rustauds ? demanda-t-il en se levant et en allant près de la fenêtre sans regarder davantage la femme. Y êtes-vous déjà descendue ?

— Jamais ! s’écria-t-elle avec un hoquet.

— Alors comment pouvez-vous juger de la qualité de personnes que vous ne connaissez point ?

— Mais tout simplement parce que je suis la fille de l’Empereur.

Elle venait visiblement d’énoncer une vérité première.

— Et alors ? Cela vous confère un don de double vue ? Cela vous donne la possibilité de connaître toutes les personnes de l’empire ? demanda le penseur.

Elle eut un petit rire charmant, cristallin, plein de gaieté et d’innocence.

— On m’avait prévenu de votre insolence, mais dieu qu’elle est rafraîchissante ! Vous ne perdez pas votre temps en ronds de jambe, et dites tout droit votre pensée. J’aime cela.

Povoal ne fit pas de commentaire. Cette femme, toute belle qu’elle soit, commençait à l’irriter, avec ses certitudes, son absolue confiance en sa supériorité par rapport à tout ce qui marchait, rampait, ou volait dans les limites de son empire.

— Je suis heureuse de devoir chasser en votre compagnie, annonça-t-elle.

— Chasser avec moi ? s'étonna le penseur.

— Ah mais c'est vrai, vous l'ignoriez. Eh bien je suis heureuse de vous apprendre que votre demande a été acceptée par l'Empereur, mon père.

— Ma demande ?

— Aller capturer un jeune orni. Vous allez donc pouvoir monter une expédition et je suis ravie de vous annoncer que j'en ferai partie.

Povoal resta sans voix.

— Vous ne dites rien ? demanda la jeune femme.

— Que puis-je dire ? Voilà une femme qui vient me dire que je suis moins rustaud qu'elle le pensait, puis qui m'annonce qu'elle me fait l'immense honneur de se joindre à moi pour aller se faire dévorer par un orni. Je suis muet d'étonnement.

— Jamais je ne me ferai dévorer. Apprenez que je chasse depuis l'âge de sept ans et que je pourrai vous être d'une très grande utilité dans le pistage de la bête.

— Me voilà rassuré, lâcha le penseur, désabusé.

Il savait qu'il ne pourrait rien faire pour empêcher la princesse de se joindre à lui. Il n'allait donc pas perdre de temps à tenter d'argumenter, d'autant que, si elle chassait effectivement depuis l'âge de sept ans, elle était bien mieux armée que lui pour le genre d'exercice auquel ils allaient se livrer et dont il ignorait tout.

Il alla vers elle, la prit par le coude et, la poussant doucement dehors, lui dit :

— Je vous confie le soin de monter cette expédition, comme vous le dites si bien. Je n'y entends rien à cet exercice et ne sais absolument pas comment se prépare ce genre de chose. Je ne suis pas chasseur, je n'ai jamais quitté ma cité avant d'être amené ici de force et suis totalement incapable de prendre la direction d'une chasse au fauve. Merci d'être passée.

Il n'attendit pas qu'elle réponde et la laissa dans le couloir.

Environ une heure après la visite de la princesse, on frappa à la porte du penseur.

— Vous avez congédié Onyelle ?

Le conseiller impérial venait d'entrer et paraissait abasourdi.

— Je ne connaissais pas son nom, répondit Povoal.

— Vous saviez qu'il s'agit de la fille de l'Empereur ?

— Elle me l'a dit.

— Et vous l'avez congédiée comme une domestique, comme n'importe quelle fille ?

Le vieil homme était réellement outré.

— Comme n'importe quelle fille, confirma le penseur. Pour moi, elle n'a rien de différent par rapport aux autres. Bon. Laissons ce sujet à propos duquel nous ne serons jamais d'accord. J'ai proposé à votre princesse impériale d'organiser elle-même l'expédition, puisqu'elle chasse depuis sa jeunesse, elle en sait très certainement bien plus que moi sur la question.

— Vous acceptez donc que son altesse impériale Onyelle se joigne à vous pour votre chasse ?

— Ai-je le choix ? Et puis, je vous l'ai dit, je n'y entends rien à la traque, aux chemoaux, aux animaux en général. Je suis un rat de la ville-basse, monseigneur, fit le penseur en

s'inclinant devant le conseiller.

— Cessez vos insolences, Povoal, elles me fatiguent. Quant au rat de la ville-basse, j'ai ouï dire qu'il a étudié dans de grands collèges.

Le penseur rougit. Il ne savait pas que le conseiller connaissant cette partie de sa vie.

— Vous êtes très bien renseigné, grogna-t-il.

— L'Empire ne fait pas les choses à la légère. Le « projet orni » est une priorité, nous mettons donc toutes les chances de notre côté.

L'impérial était réjoui d'avoir marqué un point. Il poursuivit, guilleret :

— Je vais donc annoncer à la princesse que vous lui demandez de prendre en charge l'organisation de la chasse.

— Elle le sait, je le lui ai dit quand elle est venue ici.

— La connaissant, je gage qu'elle est déjà en pleins préparatifs.

— Eh bien, allez donc voir si elle fait ça bien. J'ai l'envie d'être seul.

Le vieil homme eut un froncement de sourcils désapprobateur. Il ne se faisait pas à l'insolence du penseur. Néanmoins, il quitta la pièce sans protester.

II

L'expédition était prête, elle était composée de chemoaux de la meilleure race, de cinq chiens, dont quatre véritables molosses et un petit roquet de race indéfinissable qui tournait autour d'un chemoal placide, de deux charrettes auxquelles étaient attelés quatre chevaux.

Ils étaient dix à en faire partie : Povoal, deux triades impériales, la princesse Onyelle, Gohral, un chasseur de renom qui s'était plusieurs fois mesuré aux ornis et en avait toujours réchappé, ce qui n'était pas un mince exploit. Quant au dixième homme, il s'agissait du général Paul Malib qui avait tenu à se joindre au groupe.

— Il semble que nous soyons fin prêts, n'est-ce pas mon altesse ? clama-t-il en souriant à la foule des courtisans qui se tenaient dans la cour pavée, malgré le vent froid qui s'était levé et soufflait de plus en plus fort, accompagné d'une pluie exécrationnelle.

— En effet général, répondit Onyelle.

Tous ces gens attendaient l'Empereur qui voulait assister au départ de l'expédition où allait s'illustrer sa fille, et qui devait lui fournir les premiers éléments du corps armé dont il rêvait depuis des années.

Le monarque apparut enfin. Il avança dans la vaste cour, vêtu d'une mante teinte aux trois couleurs de l'empire, bleu pour le ciel, rouge pour le sang et brun pour la terre. Il s'était coiffé d'un bonnet de chasse, en l'honneur du groupe de chasseurs. Il marcha d'un pas impérial vers sa fille qui le salua en effectuant une gracieuse gèneflexion.

— Princesse, dit-il cérémonieusement, vous portez une part de l'avenir de l'empire sur vos épaules. Cette recherche de la bête qu'un penseur sera capable de maîtriser, est un pas immense dans la progression d'une supériorité militaire et intellectuelle de notre royaume, vis-à-vis de nos ennemis. Je compte sur vous, l'Empire compte sur vous.

— Je lui ferai honneur majesté, répondit Onyelle, les yeux baissés.

L'empereur se tourna vers Povoal qui l'avait fixé dès son entrée dans la cour et ne l'avait plus quitté des yeux.

— Ainsi, c'est vous le penseur, dit-il.

L'intéressé ne répondit rien, ne bougea pas, il se contenta de regarder le monarque. Il y eut un léger remous et des murmures offusqués dans la foule des courtisans. Le général

fit un pas vers Povoal ; l'empereur l'arrêta d'un froncement de sourcils.

— Vous ne connaissez point l'étiquette, à ce que je vois, dit-il.

— Non.

Nouveaux murmures, nouveaux froncements de sourcils. Même l'empereur eut l'air étonné.

— Conseiller, dit-il en se tournant vers le vieil homme qui avait accompagné le penseur dès son arrivée au palais (il y avait maintenant plusieurs semaines de cela) apprenez-lui comment doit se comporter un sujet en présence de sa majesté.

Povoal leva la main pour interrompre le conseiller avant même qu'il n'ouvre la bouche et dit calmement :

— Je n'ai que faire de votre étiquette, empereur. Je suis homme tout comme vous l'êtes, pas plus, ni moins. Vous êtes né empereur, je suis né roturier. Cela fait-il de moi quelqu'un qui vous est inférieur ? J'en doute. Je reconnais votre rang, mais n'y accorde que l'importance qu'il mérite à mes yeux. Vous êtes là pour que l'empire tourne. Il tourne, c'est bien. Bravo. Je suis là pour vous aider à mettre sur pied un projet qui vous tient à cœur depuis longtemps. Je vais tenter de le faire, sans aucune garantie de réussite. Je ne sais rien à la chasse, à la vie en plein air, aux ornis. Il se trouve que vos rabatteurs avaient vu juste : j'ai un don que d'aucuns avaient reconnu chez moi et que je pressentais, mais que je n'ai jamais développé et dont je ne sais réellement point me servir. Cela sera-t-il suffisant pour qu'un orni me reconnaisse comme son maître et obéisse à ma pensée ? Je l'ignore. Voyez quelles sont mes préoccupations présentes. Alors, votre étiquette, savoir si je dois vous regarder quand je vous parle, si je dois me sentir flatté quand vous vous adressiez directement à moi comme vous le faites avec votre fille et toute personne de la famille impériale, savoir si je dois mettre un genou à terre et baisser la tête en attendant que vous me permettiez de la relever, tout cela me paraît futile et un peu ridicule.

Il se tut et le silence fut d'autant plus lourd qu'il était accentué par le souffle des bêtes, le tintement des boucles de harnais et le chant du vent froid dans les toits du palais.

— Voyez conseiller, cet homme connaît l'étiquette sur le bout des doigts. Vous venez de nous énoncer la conduite à tenir devant l'empereur, monsieur...

— Povoal, souffla le conseiller.

— Monsieur Povoal.

— Je sais.

— Donc, c'est sciemment que vous refusez de respecter ce protocole.

— En effet. Je pensais qu'un monarque qui se préoccupe de protocole alors que son empire va vivre les heures les plus importantes de son existence, n'est qu'un homme qui se mire dans le miroir de sa gloire. À trop se regarder la face, on perd de vue celle de son royaume.

— Cette maxime est vôtre ? demanda l'empereur d'un ton badin qui ne trompa pas le penseur.

— Je viens de la trouver, mais je vous la donne, si vous le voulez.

— Povoal, craignez de lasser la patience de sa majesté, intervint le conseiller.

— Je vais le craindre, vieil homme, je vais le craindre, assura-t-il. Majesté, poursuivit-il

en mettant un genou à terre et en baissant la tête, vous plairait-il que notre expédition puisse commencer. Nous devons trouver un jeune orni, si j'ai entendu ce que préconisent votre fille et le chasseur. Et, toujours d'après leurs dires, les mises bas ne vont point tarder. Il serait dommageable à votre projet que nous arrivions trop tard.

Il se tut et garda la tête baissée.

À nouveau, le silence était total. Jamais on n'avait vu un tel comportement, entendu de tels propos adressés à l'empereur, lequel restait de marbre.

Après de longues secondes sans bouger, il posa enfin la main sur la tête du penseur, lui permettant ainsi de se relever.

— Prenez garde, Povoal, lui souffla-t-il en se penchant vers lui. Prenez garde de ne jamais devenir inutile à l'Empire.

— J'y veillerai, répondit celui-ci.

Le monarque se tourna vers la foule et clama :

— Ces hommes vont, au péril de leur vie, écrire un chapitre dans l'histoire de l'Empire ! Un hourra pour eux !

Tandis que les courtisans s'égosillaient en vivats, Povoal murmura pour lui seul :

— ... Pour eux et pour la princesse.

Ils partirent rapidement, sous une pluie lourde et gelée.

Le penseur ne savait pas monter à cheval. Il dut voyager dans une des charrettes et ne s'en trouvait pas plus mal, étant donné le temps exécrationnel que devaient subir les camaliens.

Le seul qui semblait avoir de l'entrain et ne se gênait pas pour l'afficher était le roquet grisâtre qui passait et repassait entre les pattes de la grande femelle du chasseur sans cesser d'émettre de petits aboiements irritants.

Toute la première journée se passa à avancer sans un mot, chacun perdu dans ses pensées.

— Si ce temps dure plusieurs jours..., commença le chasseur, alors qu'ils se trouvaient tous accroupis près d'un feu plutôt chiche.

— Ça ne va pas être drôle, le coupa Povoal, les mains tendues vers les braises.

— ... ce sera une bénédiction, poursuivit l'homme après avoir jeté un vague coup d'œil au penseur.

Nullement impressionné, celui-ci s'informa :

— Pourquoi une bénédiction ?

Ce fut la princesse qui répondit :

— Il semble que les ornis sont gênés par le brouillard et les fortes pluies. Certains disent qu'ils n'arrivent plus à entendre les pensées des gens. C'est donc à ce moment qu'il convient de les traquer.

— En quoi la pluie ou le brouillard peuvent-ils créer une gêne ? s'enquit le général.

— On pense que les ornis entendent les pensées grâce à un fluide impalpable qui résonne autour de nos têtes lorsque l'on pense. Certains sont d'avis que l'humidité dilue ce fluide.

Le chasseur haussa les épaules et émit un grognement indistinct en se levant.

— Gohral ne partage point ce sentiment, dit la princesse.

— Les ornis entendent les pensées grâce à un pouvoir magique, voilà tout, grommela le chasseur.

— Je ne sais pas comment ils les entendent, intervint le penseur, mais comment feraient-ils pour chasser dans l'eau si le liquide dilue ce fluide ?

— Ah ! s'exclama Gohral, ravi de cet argument.

Personne ne répondit.

— Comment allons-nous procéder ? demanda abruptement le général à la princesse.

Cette fois-ci, ce fut Gohral qui répondit :

— On repère une tanière, on attend la mise bas et on prend trois jeunes. Trois femelles, précisa-t-il à l'intention de Povoal.

— Qui va aller les chercher ces petits ? demanda à nouveau le militaire.

— Lui, fit le chasseur avec un geste du menton dans la direction du penseur. Il paraît que les ornis ne le lisent pas.

— Et si par le plus grand des hasards ils me lisent, que se passera-t-il ?

— Tu mourras, répondit le chasseur.

— C'est bien ce que je craignais, laissa tomber Povoal d'un ton résigné.

Dix jours durant, ils avancèrent dans des régions de plus en plus reculées. Les conditions de voyage devenaient très pénibles. La pluie tombait sans discontinuer, trempant l'expédition jusqu'aux os, sans aucun espoir de parvenir à faire sécher ses vêtements, car l'humidité était partout. Dans la terre détrempée, dans le poil des chemaux qui sentaient une infection, dans les bottes de cuir qui se décoloraient progressivement, prenant une teinte indéfinissable. Il vint un moment où les charrettes durent être abandonnées, les hommes passant plus de temps à les désembourber qu'à progresser. Il fallut donc répartir leur chargement sur les quatre chevaux et Povoal fut contraint de monter à cheval, derrière le chasseur.

— T'as jamais monté ? demanda celui-ci.

— Non.

— Vraiment jamais ? insista-t-il.

— Pourquoi ? On peut monter un peu et puis pas du tout ? demanda le penseur, agacé. Quand je dis jamais, c'est jamais. Je ne sais point comment on opère pour se tenir sur cette montagne de poils puants.

— Tu te tiens à moi quand on galope, mais au pas et au trot, je ne veux point te sentir.

— N'aie aucune crainte, tu n'es absolument pas mon type.

La nuit, il fallait oublier le froid qui s'insinuait partout et à nouveau l'humidité qui remontait du sol gorgé d'eau, malgré les couvertures et les pièces de cuir que l'on étendait pour "s'isoler".

Ils se trouvaient dans les grands marais du Nord. Il s'agissait d'une zone très étendue formant une limite naturelle et presque infranchissable entre la forêt et les montagnes. Les ornis étaient nombreux dans ce secteur et c'était là que se tenaient les chasses les plus fructueuses.

Plusieurs fois pendant la journée, les molosses et le roquet aboyaient, inquiétés par des odeurs, des bruits. Quand ils empruntèrent le chemin central qui était censé traverser tout le marais, Povoal entendit son premier cri de chasse.

— Une femelle, commenta le chasseur.

— Orni ? demanda Povoal, derrière lui.

L'autre haussa les épaules, mais consentit néanmoins à répondre :

— Évidemment.

Depuis, il ne se passait pas un jour, pas une nuit sans que retentisse le cri si particulier des ornis. Il s'agissait d'un son qu'il était impossible d'oublier. Il réveillait toutes les terreurs que l'on pouvait avoir cachées dans son âme et ressemblait à une voix où se mêlaient à la fois un grondement, un hurlement dément, des cliquetis très rapides, et toute une série de sons indescriptibles. C'était un cri improbable.

— Ça ne devrait pas exister, des voix pareilles, dit Povoal un soir, alors que le hurlement venait d'éclater à gauche du campement, à peine à quelques centaines de mètres.

— Silence ! intima le chasseur.

Il s'était brusquement levé, son arme à la main. Il s'agissait d'une sorte d'arbalète à deux arcs qu'il tendait à l'aide d'une manivelle. Il glissa deux carreaux de chasse sur le fût et attendit.

La princesse se plaça à sa droite, tandis que le général leur tournait le dos. Les six soldats impériaux ne semblaient pas rassurés. Ils se regardaient, scrutaient les ténèbres au-delà de la lueur du feu et tenaient leurs épées levées.

Un nouveau cri retentit sur la droite. Il était plus près que le premier.

— C'est pour nous, dit le chasseur.

— Combien ? demanda Onyelle.

— Quatre, je crois.

Il se tourna vers les autres et leur dit :

— Dès que vous sentirez leur présence dans votre crâne, chantez. Vous connaissez les chants ?

— Oui, répondirent en chœur les soldats.

— Alors c'est le moment de bien les penser.

— Quels chants ? s'inquiéta Povoal.

— Ceux qui permettent de ne pas se laisser envahir par le cri de chasse des bêtes, lui apprit Gohral.

— Mais, je ne les connais point !

— Alors chante ce que tu connais, peut-être que...

Il fut coupé par un hurlement démentiel dont la puissance fut telle que tout le monde sursauta et que l'un des soldats poussa un cri de terreur.

— Chantez ! ordonna le chasseur.

Tout le monde lui obéit, hurlant à tue-tête les mêmes paroles rythmées.

Povoal se sentit soudainement plus seul qu'il ne l'avait jamais été. Il se trouvait pourtant au centre d'un cercle de protection, mais sentait que ces hommes et cette femme, tout aguerris qu'ils soient, ne parviendraient pas à empêcher les fauves de les

submerger si toutefois ils étaient assez nombreux. Il s'en voulut terriblement de s'être laissé embarqué dans cette aventure.

Tout le monde hurlait et, par-dessus cette chanson au rythme hypnotique, le penseur entendait le hurlement maintenant continu des ornis qui approchaient. Il ne ressentait rien dans son esprit. N'ayant jamais été confronté à ces animaux, il ignorait à quel moment ils tenteraient d'investir ses pensées. Le volume sonore était la seule gêne occasionnée par les fauves.

Povoal voyait ses compagnons chanter, la terreur déformant les traits de certains, la résolution et la peur tendant ceux des autres. Quant à lui, il se sentait presque étranger à toute cette agitation, comme s'il n'était pas réellement concerné. Il se secoua, se disant qu'il allait se faire dévorer s'il ne chantait pas comme eux, mais, curieusement, il prit brusquement conscience qu'il n'avait *pas besoin* de chanter. Son esprit était libre de toute tentative d'intrusion, ses pensées s'agençaient clairement, comme à leur habitude. Ce constat le remplit d'un sentiment inouï d'invulnérabilité. En même temps que cette observation s'imposait à lui, il se rendit compte qu'il percevait comme des mots, des bribes de phrases, et recevait nettement les impressions des autres, directement dans son cerveau. Ainsi, le cercle éclairé par le feu lui apparaissait petit, ridicule, fragile. Il secoua la tête, se frotta les yeux et vit le foyer tel qu'il était : efficace. Du moins, pour ce qu'il en connaissait. Il comprit qu'il venait de lire dans la tête d'un des hommes terrorisés qui considérait la protection assurée par le feu comme très insuffisante. Cette découverte le fit presque chanceler. Puis une nouvelle image se forma : il se découvrit de dos, debout près du feu, les soldats derrière lui, faisant face à la nuit. Il se tourna vivement et vit Onyelle qui le regardait, incrédule. Il lisait dans son esprit ! À nouveau, il fut profondément bouleversé par ce fait. Il ne pouvait pas entendre clairement ce qu'elle pensait, mais était capable de saisir au vol certaines de ses pensées, de voir ce qu'elle voyait.

— Vous ne chantez point ! cria-t-elle.

— Ils ne m'épargnent, assura-t-il.

Elle le fixa, stupéfaite, puis ses traits changèrent soudainement. Son visage devint inexpressif et elle tomba à genoux, de la salive lui coulant de la bouche. Povoal put lire à livre ouvert dans ses pensées, il n'existait plus aucune résistance. Il découvrit l'orni qui la maîtrisait. Il s'agissait d'un mâle, le meneur de la bande qui les encerclait. L'animal fut visiblement stupéfait de découvrir la présence d'un autre esprit dans la tête de la princesse. La confusion que cela entraîna eut pour conséquence de désorganiser complètement le groupe des fauves. Le hurlement jusqu'alors ininterrompu, cohérent, s'arrêta, reprit, s'arrêta à nouveau. Un orni cria, mais sans conviction.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'étonna le chasseur, ils ne crient plus.

Puis, découvrant la princesse qui tentait de se relever :

— Majesté ! Qu'avez-vous ? Avez-vous été investie ?

— Oui, je... je crois, balbutia la jeune femme, les yeux fixés sur le penseur.

— Tenez bon encore quelques instants, je pense que nous sommes sauvés. Quelque chose leur a fait peur, ils ne savent plus comment attaquer.

— Quelque chose, ou quelqu'un... dit Onyelle sans cesser de regarder Povoal.

Il s'approcha et lui tendit la main. Elle la saisit et s'y cramponna pour se tenir debout.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il.

— C'était vous, souffla-t-elle.

— Moi ?

— C'était vous qui avez fait partir ce monstre de mon esprit. J'ai senti votre présence dedans mon crâne ! Dedans mon crâne, m'entendez-vous ? demanda fébrilement la princesse, ses doigts enfoncés dans la chair du bras du penseur.

— Oui. Je vous entends. Je ne sais comment un tel prodige est possible, mais je suis entré dans votre esprit en même temps que l'orni. Je crois qu'il a été étonné de trouver ma pensée dans votre cerveau. De plus, il ne pouvait pas me lire et encore moins me détruire, alors il a fui. C'était le mâle. Il a cinq ans. Il vit dans le marais, non loin d'un grand saule. Il possède quatre femelles qui seront bientôt en chaleur. Sa bande nous suit depuis deux jours et deux nuits. Il ne savait pas comment attaquer, mais la faim est grande dans leur groupe ; les buffles ont migré vers le sud, et ils ne trouvent plus que des canards ou des poules d'eau à se mettre sous la dent. Notre arrivée a représenté un grand espoir pour eux. Ils...

— Mais, mais que dit-il ?

Povoal ne s'était pas rendu compte qu'il parlait assez fort et qu'autour de lui, tout le monde s'était regroupé.

Il se frotta la tête, comme s'il émergeait d'un rêve profond, puis tourna les yeux vers le chasseur et annonça :

— Les ornis ne peuvent me lire, vous le saviez, mais ce que j'ai découvert, c'est qu'en leur présence, je lis dans l'esprit des gens.

— Dans l'esprit de tout le monde ? demanda le général.

— Je ne sais. Je me suis trouvé comme devant un livre grand ouvert dont il me suffisait de parcourir les pages. L'esprit d'Onyelle était...

— De la princesse ! le corrigea le général.

Povoal ne parut même pas remarquer l'interruption, pas plus que l'intéressée qui lui pressa le bras pour l'inviter à poursuivre.

— Son esprit était incroyablement clair. Je n'ai eu aucun mal à y trouver l'orni qui sapait ses défenses et s'imposait progressivement. C'est alors que lui aussi m'est apparu limpide. Tout ce que je vous ai appris sur cette bande, c'est parce qu'il l'a pensé.

— Mais ils ne parlent point notre langue ! s'exclama le chasseur. Comment t'as fait pour le comprendre ?

— Je crois que la pensée est universelle. Le langage est juste composé de sons assemblés faits pour que l'on se comprenne, mais si l'on parvient à se rendre à la source de l'entendement, il n'est alors aucunement besoin de traduire le raisonnement. C'est... inouï !

— Sont-ils partis ? demanda un soldat.

— Oui, répondit aussitôt Povoal, sans la moindre hésitation.

— Comment pouvez-vous en être certain ? s'enquit le général, méfiant.

— Je ne vous lis plus, laissa tomber le penseur.

Dans le silence qui se fit après cet incident, on entendit le feu qui ronflait tranquillement, l'appel d'une effraie qui passa au-dessus d'eux, pâle spectre révélé par la lueur des flammes.

— Sais-tu tirer ? demanda abruptement le chasseur.

— Oui.

— Je croyais que vous n'aviez jamais chassé ? intervint le général.

— Chassé, non. Tué, si. Quand vous vivez dans la ville-basse, vous êtes tueur, ou tué. Je vous ai dit ne pas savoir me battre, être inapte à toute utilisation d'armes. J'ai menti, bien sûr.

— Avec quoi te bats-tu ? demanda encore le chasseur.

— Couteau.

— Seulement ?

— Oui. Les rues sont étroites ; un arc ou une arbalète ne servirait à rien.

— Tu vas apprendre. Je vais te montrer.

— Pourquoi lui donner une arme ? parut s'insurger le général.

— Serais-je suspect de quelque chose que j'ignore, que vous ayez peur de me voir armé ? demanda le penseur. Ou bien fais-je partie comme tout le monde ici d'une expédition dont les membres sont à présent en constant danger de mort. Je suis celui qui peut vous sortir de ce marais vivant. Et je suis le seul. Lui l'a bien compris, précisa-t-il en désignant le chasseur du menton.

— Il dit vrai, appuya celui-ci. Les ornis ne le lisent point. Il peut tirer sans qu'ils le sachent. Pour lui, ce ne sont que des fauves ordinaires. S'il tire bien, nous sommes presque certains de revenir tous.

— L'Empereur n'a pas donné de consigne pour son armement. Je ne sais si...

— Je donne, moi, l'ordre que Povoal soit armé. Il tirera très bien, intervint fermement la princesse en fixant le penseur d'un air étrange.

— Mais, majesté, votre père..., commença le militaire.

— Mon père est à des lieues d'ici, le coupa-t-elle. Nous venons d'échapper à la mort grâce à cet homme... Je viens d'échapper à la mort grâce à lui, je le sais. Il sera armé. J'ai dit.

Le général courba la tête :

— Qu'il soit fait selon vos désirs, majesté.

Dans la soirée, après qu'ils eurent tous mangé et que chacun commence à se préparer pour passer une nuit la moins désagréable possible, malgré l'humidité omniprésente et le froid qui commençait à être de plus en plus vif, Onyelle vint s'asseoir près de Povoal qui s'allongeait avec un soupir.

— Savez que lorsque vous lisez notre esprit, le vôtre se trouve partiellement découvert ? lui dit-elle sans préambule.

— Je l'ignorais, répondit-il. Je n'ai aucune expérience en ce domaine et je viens, comme vous, de découvrir ce dont je suis capable.

— Je ne savais point que vous aviez servi comme membre d'une janisienne, dans votre jeunesse.

Le penseur se redressa d'un bloc :

— Vous l'avez lu ?

— Oui.

— Que savez-vous d'autre ?

— Certainement moins de choses que vous, mais j'ai brièvement aperçu le visage d'une femme. Très jolie. Très triste. Je dois dire que j'ai découvert un Povoal de Gê très différent de celui que vous voulez bien nous laisser voir. Que faites-vous en ville-basse ? Vous êtes de noble naissance, je ne...

— Pourquoi auriez-vous dû le savoir ? la coupa le penseur. Ma vie s'est faite comme celle des autres gens, avec tous les aléas que cela comporte.

— Soit, dit la princesse en se relevant. Je gage que nous en reparlerons.

— J'en doute.

Plonger dans l'esprit de quelqu'un ne pouvait laisser indifférent et il se méfiait du sentiment de puissance qu'il avait immédiatement ressenti. Il savait que cela pouvait être terriblement addictif et redoutait de se laisser prendre à ce besoin d'en savoir toujours plus.

Ce que venait de lui dire la princesse l'avait troublé. Ainsi, lorsque l'on pouvait lire dans les pensées d'un autre, il était également loisible à celui-ci de lire partiellement dans les nôtres ? Il n'aurait jamais cru que quelqu'un puisse découvrir ne serait-ce qu'une bribe de son passé, et voilà que cette damelle lui en avait livré un pan entier.

Il frissonna. D'excitation. Malgré ces inconvénients, l'aventure était tentante. Maîtriser un orni, entendre les pensées de la bête, c'était fascinant.

Il eut beaucoup de mal à s'endormir.

Le lendemain, quand l'agitation du campement devint telle qu'elle le réveilla, le penseur s'étira, heureux du jour qui commençait, espérant se retrouver en contact avec un fauve.

— Alors, quand partons-nous ? demanda-t-il en se levant d'un bond.

— Te voilà de bien bonne humeur, constata le chasseur.

— Eh oui, je suis d'un naturel très joyeux, répondit-il.

— Eh bien viens rire en me montrant ce que tu sais faire avec ça, lui dit l'homme en lui tendant une arbalète d'assez petite taille, mais dont l'arc était trapu et certainement très puissant.

Le chasseur lui donna deux carreaux d'exercice en lui recommandant :

— Ménage-les, ce sont les seuls que j'aie. Il n'était point prévu nous ayons à nous entraîner.

Povoal répondit par un simple hochement de tête et entreprit de bander l'arme. Il éprouva beaucoup de difficulté, l'arc étant d'une incroyable rigidité.

— Je pourrai traverser un arbre, avec cet engin, grogna-t-il, les traits déformés par l'effort.

— Certes, si jamais tu parviens à le monter, se moqua Gohral.

Le penseur haussa les épaules sans répondre et plaça un carreau sur le fût.

- Que veux-tu que j’atteigne ? demanda-t-il.
- Le saule que tu vois là-bas. C’est possible ?
- On va voir.

Povoal visa et tira presque aussitôt. Le carreau partit en vrombissant et se ficha dans le bois du tronc avec un bruit mat.

— D’accord, tu sais tirer. Point n’est besoin de le tester avec un nouveau carreau. Tu as été formé, c’est visible. Voilà qui va nous être très utile. Dorénavant, nous sommes en position de force vis-à-vis des ornis. Ils ne peuvent te lire, tu es donc le seul capable de les tuer à chaque coup.

- À condition que je vise correctement, précisa le penseur.
 - Je pense qu’il n’y aura aucun problème de ce côté, intervint la princesse.
- Povoal lui jeta un regard noir et ne fit pas de commentaire.

Ils marchèrent pendant trois jours sans avoir le moindre problème avec les fauves. Le chasseur était très étonné. Il s’attendait à ce que leur groupe soit systématiquement testé par les ornis, mais il ne se passait rien. Rien qu’un silence oppressant qui paraissait s’être étendu à toute la région. Pas un oiseau, pas un castor, ragondin ou autre animal de marais ne semblait vivre dans l’étendue plate et immense qu’ils traversaient. Même le roquet du chasseur était atteint par la mélancolie ambiante ; il ne caracolait plus entre les pattes des chemaux, n’aboyait plus sans raison et marchait près de la monture de son maître, la queue souvent entre les pattes.

Une neige mouillée tombait sans discontinuer sur le marais et la campagne humide. Elle alourdisait le pas des bêtes, créait de grandes flaques froides et profondes et noyait tout le paysage dans un blanc-gris désespérant.

- Eh ben, c’est gai comme expédition ! lâcha Povoal.

Personne ne répondit.

— Je suis donc le seul à trouver que le temps va tourner à la neige, dit encore le penseur et je crois bien que...

Il s’interrompit net. Son cerveau venait de capter l’irritation du général qui pensait que cet homme ne valait vraiment pas que l’Empereur s’en occupe.

- Des ornis, annonça-t-il, brusquement sérieux.

- Comment... ? dit Onyelle en se tournant vers lui.

— Vous pensez actuellement que je suis assez beau, avec mes cheveux mouillés et mes chausses qui collent à mes cuisses, la coupa-t-il. Ça vous suffit comme information ?

- Nombreux ? s’enquit Gohral.

— Une bande, je crois. Pas la même que la dernière fois. Ils ne nous connaissent pas et ont faim. Les femelles sont pleines. Povoal ferma les yeux et poursuivit : oui, une bande. Le mâle est vieux, et souffre de la patte arrière gauche. Il sait qu’il va mourir dans peu de temps et aimerait que ses petits naissent avant sa mort. Il est triste et en colère. Il se battra.

— Vous entendez les sentiments de ces bêtes ? s’étonna le général visiblement sceptique.

- Il en est qui ont déjà admis l’inadmissible, soupira le penseur. Et d’autres qui sont

encore accrochés à leurs certitudes et ne peuvent avancer. Restez en arrière si vous le voulez, militaire, mais ne retardez pas la troupe.

— Sont-ils loin ? poursuivit le chasseur qui ne paraissait pas s'intéresser à ce qui se passait entre le penseur et le général.

— Je ne sais. Je vois des saules, de l'eau, ils sont arrêtés... J'ignore s'ils sont loin ou proches. Je peux les lire, j'imagine qu'ils nous ont repérés.

— Tu peux savoir s'ils vont attaquer ? demanda Gohral.

— Ils vont attaquer, c'est certain.

— Tout le monde prend son arme en main. On s'arrête. Les chemaux en cercle autour de nous, ordonna le chasseur.

On lui obéit aussitôt, sans un mot. Les bêtes étaient nerveuses. Les chemaux piaffaient un peu, les chiens humaient l'air en grognant et les chevaux tremblaient sur leurs pattes. Le silence s'était épaissi ; même la légère brise qui sinuait auparavant entre les arbres avait disparu. Tout était figé. En attente.

— Ils nous voient, souffla Povoal.

Il avait dans sa tête l'image d'un chemal vu de profil. L'orni devait se trouver à...

— À quatre ou cinq mètres, ils sont à quatre ou cinq mètres, chuchota-t-il.

L'attaque fut foudroyante, imprévisible. Personne ne put réagir, et la terreur s'imposa de façon instantanée dans les esprits. Le hurlement de tous les fauves éclata comme venant d'une seule et improbable gorge. En un instant, il pulvérisa les résistances psychiques des chemaux qui rompirent leurs attaches et partirent en criant. Les membres de l'expédition, statufiés, n'eurent pas le temps de tenter quoi que ce soit. Deux ou trois ornis, Povoal ne le sut jamais, se jetèrent sur eux, broyèrent des bras, labourèrent des poitrines, tranchèrent des gorges et repartirent aussi vite, portant les corps inanimés comme s'il s'agissait de simples morceaux de viande.

Hébétés, l'esprit vidé, les survivants ne se rendirent compte qu'ils étaient saufs que quelques secondes après le départ des animaux. Le tout n'avait pas duré une minute. Personne n'avait tiré, aucun des soldats n'avait tenté de se servir de sa lance, tout le monde avait senti son esprit vidé d'un seul coup, sauf le penseur qui, lui, avait été terrorisé par la violence et la sauvagerie inhumaine du cri qui lui avait percé les tympans. Mais surtout, il avait ressenti la douleur des suppliciés. Il avait vu ses bras se rompre, sa gorge se faire broyer plusieurs fois, sa poitrine être enfoncée par des coups de boutoirs d'une puissance inimaginable, sa vie partir, le quitter à trois reprises. Il était mort trois fois. Il avait su quand Gohral avait expiré, car le cri muet qu'il avait lancé avait atteint son esprit avec la violence d'un coup de poing. « Onyelle !! », avait hurlé le chasseur. La fin du nom s'était perdu dans une immense zone sombre et silencieuse et Povoal avait vu l'âme du grand homme devenir évanescence puis finir par disparaître...

— Qui est mort ? demanda le général.

Ces trois mots ramenèrent les survivants à la réalité. On regarda autour de soi. Le chasseur et deux soldats avaient disparu. La perte de Gohral fut ressentie par tous comme insensée, impossible, inacceptable.

— Mais s'il a été dévoré, on le sera aussi, se lamenta un soldat.

— Pourquoi n’avez-vous point tiré ?! cria le général à l’adresse du penseur.

Povoal, encore sous le choc des sensations terribles qu’il venait d’éprouver, ne répondit pas.

— Dites-le-moi ! exigea le militaire.

— Qu’est-ce que ça changera, si je vous dis que j’ai été terrorisé, que je n’ai eu qu’un seul souhait : que quelqu’un d’autre que moi soit dévoré ? dit-il d’une voix rauque, des larmes au bord des cils. Est-ce cela qui ramènera Gohral et les deux hommes que nous avons également perdus ? Et ne venez pas me dire que cette idée ne vous a pas effleuré l’esprit.

— Pas moi, je ne suis pas couard, j’ai déjà affronté la mort et je... s’insurgea le général, avant de s’interrompre brusquement, les yeux du penseur fixés dans les siens. Je... j’ai pensé cela ? demanda-t-il.

Povoal hocha la tête :

— Comme nous tous, sauf la princesse.

Tous les regards se tournèrent vers elle. Le visage inondé par des larmes qui ne semblaient jamais devoir se tarir, la jeune femme paraissait complètement étrangère à tout ce qui se passait autour d’elle. Ses mains tremblaient, agitées de mouvements incoercibles.

Povoal s’approcha doucement d’elle.

— Il m’avait tout appris, murmura-t-elle.

Le penseur posa la main sur son épaule. Ce simple geste sembla briser une résistance dans l’esprit d’Onyelle qui s’écroula dans ses bras.

— Il était un père, un frère, un compagnon, balbutia-t-elle. Tout ce que je sais de la vie, c’est lui qui me l’avait enseigné. Tout ce qui a fait de moi un être normal, c’est à lui que je le dois. Tout ce qui je suis, c’est lui qui en a permis l’avènement. Sans lui, je n’étais rien... rien d’autre qu’une... princesse.

En lui passant machinalement la main dans le dos, Povoal répondit doucement :

— Alors il a bien vécu et vivra dans votre cœur et votre esprit. Jamais il ne vous quittera.

Elle leva la tête et, d’une toute petite voix, lui demanda :

— Vous êtes sûr ?

— C’est ce que je crois intimement.

— Merci, soupira-t-elle.

— Nous devons réagir, décida le général.

— Réagir... Comment ? Comment réagir face à... ça ? se demanda le penseur, à voix haute.

— Eh bien, il faut contre-attaquer ! Il faut les suivre à la trace, les acculer !

— Tais-toi, dit Onyelle d’une voix lasse.

— Majesté, je...

— Tais-toi Malib !

La princesse inspira profondément et décida :

— Povoal et moi restons ici. Vous partez. Tous. Lui seul est capable de suivre les ornis

sans qu'ils le sachent et je peux l'aider en lui indiquant les traces. Vous ne servez plus à rien. J'ai dit.

— Mais, vous ne serez que deux face à ces fauves ! Vous allez vous faire dévorer ! protesta le militaire.

— C'est ce qui va nous arriver à tous si vous restez. À nous deux, nous avons une chance infime de nous en sortir vivants. Si vous restez, nous mourrons tous, c'est certain.

— Nous savons à présent comment ils agissent, il nous sera plus facile de...

— De regarder mourir nos compagnons, le coupa le penseur. C'est vrai, nous avons vu qu'ils sont plus rapides que je ne l'aurais jamais imaginé, qu'ils sont plus forts que tout ce que j'avais craint, qu'ils élaborent des plans d'attaque aussi sophistiqués que les nôtres et que, malgré nos armes, la science de Gohral, malgré ma faculté à ne pas être lu, ils ont mutilé, tué, puis emporté trois de nos compagnons. C'est vrai, nous savons comment ils agissent, mais ce n'est point cela qui les empêchera de recommencer quand ils auront digéré Gohral et les deux soldats. Au moins, nous savons comment nous allons mourir.

— Votre raisonnement est digne d'un...

— Silence, Malib ! ordonna la princesse. Povoal sait de quoi il retourne. Il est celui qui, de tout l'Empire, connaît maintenant le mieux les ornis. Il est comme Janis à présent. Je veux que tu partes avec les hommes survivants. Je prie le ciel pour que vous arriviez vivants au palais. Informez l'Empereur de ma décision et dites-lui qu'elle est irrévocable. Il n'est nullement besoin, s'il en éprouvait l'envie, qu'il envoie des triades armées pour venir me chercher ici. Le penseur et moi allons mener cette expédition à son terme. Nous seuls. Ce n'est point une proposition, mais une décision impériale. Est-ce clair, Paul Malib, général de l'armée impériale ?

— Parfaitement clair, répondit le militaire.

— Bien. Faites vos paquetages et emportez tout ce qui est lourd. Nous restons céans avec le minimum de matériel. Nous gardons mon chemal et quelques vivres. Le reste, nous le trouverons sur place. Je rédige immédiatement un message pour l'Empereur, de façon à ce qu'il sache que vous ne nous avez point abandonnés, mais que je vous ai donné l'ordre de nous quitter.

Un murmure de soulagement accueillit ces paroles.

Onyelle écrivit un court texte qu'elle tendit au général en lui disant :

— Bonne chance.

Elle n'attendit pas que quelqu'un lui réponde, et sauta agilement en selle. Une fois installée, elle tendit la main au penseur. Il la saisit et se hissa sur le large dos de l'animal qui renâcla, grogna et encensa.

— Allons, le calma sa maîtresse. Je sais bien que c'est un mâle.

Les chemaux n'acceptaient généralement que les camaliers du sexe opposé au leur. Celui d'Onyelle n'échappait pas à cette règle. Il refusa obstinément de se calmer, criant, bottant, tentant de mordre les jambes de Povoal qui les remontait le plus haut possible. Tout le monde savait ce que signifiait une morsure de chemal : au pire, un membre sectionné, au mieux, quelques centaines de grammes de muscle arrachés. Il sauta à terre.

— Il ne voudra jamais, dit-il.

— C'est un Soters, ils sont bons, mais ont souvent un caractère affirmé, dit la

princesse. Pouvez-vous monter celle de Gohral ?

— Non, je perdrais plus de temps à tenter de ne point vous perdre qu'à vous suivre à pieds. Allons. Je marcherai.

Il se mit aussitôt en route, sur la trace des ornis qui avaient couché des joncs et des herbes dans leur fuite. Le sang des victimes était déjà assombri et formait de larges taches sur la neige fondue.

Ils purent avancer pendant toute la journée sans avoir à se demander quel chemin emprunter. Les ornis suivaient une voie toute tracée, sans doute utilisée par des bêtes, mais également par les rares personnes qui pouvaient vivre dans ce marécage immense. Il s'agissait de plusieurs groupes de gens qui s'étaient spécialisés dans la pêche ; la chasse leur fournissait des fourrures de ragondins et de castors et du cuir de buffle des marais.

— Vous marchez bien, Povoal, fit remarquer la princesse.

— Vous savez que j'ai fait partie d'une janisienne, répondit le penseur. On nous faisait marcher des jours durant dans la ville-basse pour traquer les brigands. Cela vous donne de l'endurance, ou cela vous tue. Je suis encore vivant.

— Les janisiennes sont-elles de bonnes solutions pour les villes-basses ? s'enquit Onyelle.

Ces milices particulières avaient été imaginées par la première impératrice, Janis d'Avroz, et avaient pris son nom.

— Oui. Les soldats qui les composent connaissent les villes-basses, puisqu'ils en viennent. Ils connaissent les rats et savent comment leur parler. Maints conflits sont ainsi évités.

— Avez-vous fait partie des rats, après votre départ de la janisienne ?

— Jamais. Je ne prise point les assassinats, les vols et les viols.

— Pourquoi vous être enrôlé dans une janisienne ?

— M'allez-vous questionner ainsi pendant longtemps, damelle ? s'irrita Povoal.

La princesse ne releva pas le manque de déférence. L'appeler "damelle" comme une quelconque jeune femme était presque un crime de lèse-majesté, mais elle avait compris que le penseur ne se plierait jamais à une étiquette qu'il ne jugeait pas utile.

— C'est que j'aime bien savoir avec qui je voyage, dit-elle.

— Alors, parlez-moi de vous. Vous voyagez depuis de longues années en votre propre compagnie. Vous connaissez-vous ?

Onyelle se tut. Sans doute était-ce le but du penseur ? Non, elle ne se connaissait pas. On la voyait comme une princesse, mais jamais comme une personne, comme une damelle, justement. Le seul qui l'avait traitée comme une jeune fille, puis comme une femme, le seul qu'il l'ait jamais comprise était mort. Elle sanglota sans bruit, tandis que Povoal marchait devant elle, ne paraissant pas accuser la fatigue des kilomètres parcourus dans ces hautes herbes, sous cette neige fondue.

Quand la nuit tomba réellement et qu'il ne leur fut plus possible d'avancer, ils s'arrêtèrent là où ils se trouvaient, dans une zone un peu surélevée, presque sèche. Les vivres qu'ils avaient pris soin d'emporter avec eux leur permirent de ne pas avoir à

chercher de quoi manger.

Ils firent un feu qui parut bien maigre au penseur.

— Ce ne sont point les flammes les plus hautes qui réchauffent le mieux, lui rétorqua Onyelle. Un brasier d'enfer ne sert qu'à vous faire repérer à des kilomètres, et brûle tout le bois sec que vous avez eu du mal à accumuler. Un petit feu chauffe suffisamment et est économe.

Ils ne parlèrent pas pendant le court repas. Tous leurs sens étaient tournés vers la nuit. Ils n'étaient qu'écoute et sensation. Ils dormirent à tour de rôle d'un sommeil haché, épuisant.

Vers le matin, au moment où le ciel ne s'éclaire pas encore, mais où l'on sent lentement se retirer la nuit, à l'instant précis où les oiseaux commencent à pousser de petits cris, à voler timidement entre les joncs, Povoal sentit une présence mentale. Comme mû par un puissant ressort, il bondit sur ses pieds, effrayant Onyelle qui veillait.

— Quoi ? Des ornis ? s'exclama-t-elle.

— Je ne sais, j'ai senti quelque chose, mais ne lit point dans votre esprit comme lorsque les fauves sont là. Je ne sais de quoi il s'agit. Ça revient !

Il ressentit une sorte de présence qui se promenait à son aise parmi ses souvenirs, ses sensations. Il n'éprouvait pas de douleur, ne perçut aucune agressivité dans l'esprit qui le découvrait, mais une grande curiosité.

— Ce ne sont pas des ornis, souffla-t-il. C'est... Ah ! Je l'ignore, mais c'est très puissant ; sans doute bien plus que je ne le serai jamais.

La mystérieuse présence lui fit découvrir des souvenirs qu'il pensait avoir oubliés, des impressions qu'il avait déjà ressenties. Il revit sa femme, et eut la douleur de revivre sa mort.

— Povoal, que se passe-t-il, vous pleurez ! Povoal ?

— Rien, ce n'est... rien. C'est le passé qui revient me hanter. Holà ! Qui êtes-vous ? Montrez-vous que l'on vous connaisse ! appela-t-il, convaincu que la personne capable d'entrer dans son esprit ne se trouvait pas loin.

Il y eut un bruit de joncs qui craquent sous des pieds puis, dans le jour naissant, une forme apparut et s'avança vers eux.

Le chemal d'Onyelle gronda, puis se tut brusquement en secouant la tête.

— Nommez-vous ! somma la princesse, une flèche encochée.

La forme avançait encore tranquillement. Quand elle ne fut plus qu'à quelques mètres d'eux, ils constatèrent qu'ils avaient affaire à une femme. Elle était assez petite, fine de taille, les cheveux d'un noir profond et des yeux tout aussi sombres dans lesquels la pupille était invisible, mais qui possédaient une sorte d'éclat dérangeant faisant oublier le reste de son visage.

— Elle s'appelle Lana. Elle vit dans le marais depuis son enfance, récita Povoal, étonné lui-même de pouvoir dire tout cela. Elle a environ vingt-sept ans. Elle est seule depuis deux hivers. Son frère est mort, tué par un buffle. Elle sait pourquoi nous sommes là et veut nous aider.

— Comment..., la princesse s'interrompt. Elle venait de comprendre : elle a lu tout cela dans votre esprit et vous le dicte, c'est bien cela ?

— Je ne sais si elle lit réellement en moi. Toujours est-il qu'elle a ouvert une partie de son esprit pour que je puisse y voir ce qui nous intéresse tout le reste est fermé.

— Une vraie télépathe, souffla Onyelle.

— Qui a échappé aux rabatteurs de votre père, poursuivit le penseur.

— Elle s'est énamourée de toi, annonça Lana à Povoal en désignant la princesse.

— Mais, qu'est-ce que vous dites, jamais je ne le chérirai, je ne...

— Tu ne le sais point 'core, petite princesse, mais tu l'aimes prou, affirma la femme.

— Je ne...

— Laissons cela pour l'heure, Onyelle, dit Povoal. Ce n'est point là l'urgence. Sais-tu où sont les ornis que nous traquons ? demanda-t-il à Lana.

Elle hocha la tête.

— Ils ont bouffé trois corps, dit-elle.

— Ils étaient avec nous.

— Je sais.

Elle se tourna vers la princesse et lui dit :

— Ton chemal reste là. Il est par trop gros, il se va engluer dans la fange.

— Je refuse de le laisser là, protesta la jeune femme.

— Alors tu restes avec lui. Viens, Pov'.

Et elle partit sans un regard en arrière, pied nu dans la neige fondue, habillée d'une simple robe en cuir ceinte par une corde d'herbes tressées.

— Allez-vous suivre cette simplette dans le marais, pour la seule raison qu'elle lit dans votre crâne ? demanda la princesse au penseur.

— Pour l'excellente raison qu'elle lit dans mon crâne et qu'elle vit depuis de longues années dans un lieu parcouru par les ornis. Elle connaît le marais mieux que nous ne pourrons jamais le faire et sera à même de nous guider. Elle sait où niche la bande que nous traquons. Nous allons gagner un temps précieux à la suivre, j'en suis persuadé.

Onyelle fit la moue, mais dut se rendre à l'évidence, Povoal avait raison. Elle parla doucement à l'oreille de son chemal qui l'écouta sans broncher, puis fit demi-tour et partit au trot dans le chemin qu'ils avaient emprunté.

— Que fait-il ? demanda le penseur.

— Il rentre.

— Seul ?

— Il l'a déjà fait.

— On va s'inquiéter de le voir revenir.

— Sans doute. Y allons-nous, ou restons-nous ici à discourir sur le futur probable ?

La femme ne les avait pas attendus et ils durent courir pour la rejoindre.

— Vous êtes noiseux à faire détalier un troupeau de buffles, fit-elle remarquer quand ils la rejoignirent.

Onyelle fit une moue qui aurait été comique dans d'autres circonstances.

— Je n'y puis rien, si vous vous mouvez à grand bruit, princesse, dit Lana. Il ne sert de

rien de m'en vouloir.

— Je ne veux pas que tu lises dans mon esprit ! s'exclama la jeune femme.

— Je ne lis point, j'entends. Tes m'érangeoises huchent si fort qu'il me faudrait être droguée pour faillir à les ouïr.

Ils marchèrent longtemps. Lana ne semblait jamais devoir s'arrêter. Elle avançait avec une facilité qui exaspérait Povoal, lui qui peinait dans la boue, dans les hautes roselières, lui dont les bottes s'enfonçaient dans la glaise trempée.

— Mais, comment fais-tu ? s'exclama-t-il après sa quatrième chute.

— Je déambule en sachant où je me meus. Tu l'accomplis en aveugle, tu ne sais où tes pieds se vont poser, tu vas au hasard sans regarder.

— Ouais, eh bien c'est épuisant, j'en ai assez, râla-t-il en se laissant tomber sur un tronc couché.

— Les hommes sont forts en gueule et en vit, mais point tant dès qu'il faut faire montre de résistance, dit Lana.

— Je suis autrement fait, protesta le penseur.

— Et bien je le sais, admit la femme. Je te voulais juste piquer. Nous allons faire une halte, mais en un autre endroit. Céans, les buffles y passent pour s'aller boire. Je ne goûterais point me trouver sur leur chemin quand ils surviendront. Allons, encore un effort. Une courte pente, et tu seras au sec. Tout comme toi, princesse. Tu marches mieux que je le pensais et endures ta peine, tant physique que morale. Au contraire d'un certain, dit-elle avec un sourire malicieux qui éclaira son visage, lui donnant une grâce infinie qui toucha Povoal jusqu'au tréfonds de son âme.

— Et tu es sensible aux charmes du sexe, en plus ? dit la femme en souriant encore davantage.

Le penseur, qui avait senti sa présence dans son esprit, rougit comme un adolescent, mais trouva néanmoins la ressource de répondre :

— Je suis homme et ne peux rester indifférent à certains attraits.

— Nous avançons, ou vous badinez encore longtemps ? demanda Onyelle de mauvaise humeur. Je vous rappelle, penseur, que nous avons perdu des hommes, ce jour. Faut-il en rire ?

— Ce n'est point de cela que je ris, mais de la vie qui continue son chemin, princesse. Mes sentiments n'ont rien de commun avec ceux de personnes que vous connaissez et que vous avez côtoyées pendant toutes ces années. Je suis loin de celles-là.

Onyelle ne fit aucun commentaire et partit sur le chemin, sans attendre ses deux compagnons.

— Elle est malengroin. Son père lui manque, remarqua Lana en lui emboîtant le pas, suivie par Povoal.

— Celui qui est mort n'était point son père, mais il en a tenu le rôle, précisa Povoal.

— Elle est de haute naissance.

— La plus haute.

— Impératrice ? s'exclama la femme.

— Fille d'empereur.

— C'est donc elle, la chasseresse. J'en ai ouï jacter, et bien je l'avais lu dans son esprit, mais noulais me fier à mon entendement. Elle est moultement forte, me disait mon frère. Mais si elle est la princesse qui chasse, le mâle qui s'est fait écharper, c'est le grand chasseur ?

— C'est lui.

— Tonnerre de vase ! Et c'est lui qui a passé, bouffé par un orni ? Par le grand buffle, j'étais acertainée qu'oncques ces bêtes n'en auraient raison.

— Elles sont terribles, je n'en avais jamais rencontré et n'avais jamais été attaqué.

— Tu ne le seras point comme les autres. Ta pensée est puissante.

— C'est vrai que mon esprit reste hors de leur atteinte. Mais ils sont rapides, forts et véloces.

— Moins qu'un buffle. Pour nous qui sommes à l'abri de leur cri, ils sont moins dangereux qu'un taureau furieux lancé à toute vitesse dans le palud. Tu ne sais d'où il va surgir, tu ne fais qu'entendre les roseaux qu'il écrase, l'eau qu'il chasse et son souffle qui se précipite vers toi.

— Nous sommes nombreux à entendre les pensées des autres ? s'enquit le penseur.

— Deux.

— Deux ?

— Toi et moi. Je n'en connais point d'autres.

Cette nouvelle laissa Povoal sans voix. Il marcha un instant en silence, puis :

— Je croyais que nous serions plus nombreux.

— Se peut qu'il existe d'autres entendeurs, mais je ne les déconnais.

Ils arrivèrent bientôt sur une petite éminence d'où le marais apparaissait sur presque toute sa surface. Il s'étendait à perte de vue et semblait aller lécher les pieds des contreforts montagneux qui barraient l'horizon vers l'est. Au loin, sous le timide soleil pâle, le fleuve scintillait comme un large ruban argenté, seule note de lumière dans cet environnement gris et froid.

Onyelle frissonna.

— Ce n'est point si difficile que ça, princesse, répondit Lana à sa question silencieuse. Quand on naît céans, il semble qu'il ne puisse exister d'endroit autre. Le palud est beau sous le soleil de printemps, quand les mousses, les orchis, les linaigrettes fleurissent, quand s'égosillent les rousserolles et que naissent les veaux.

— Je le vois noir et froid. Il est comme la mort, murmura sombrement la jeune femme. Lana ne dit rien.

Elle s'occupa de tout. Povoal et la princesse paraissaient assommés par ce qu'ils venaient de vivre et semblaient incapables de prendre la moindre des décisions. Elle assembla du bois sec qu'elle dénicha en un tour de main, l'alluma à l'aide d'un briquet rudimentaire et d'une étoupe qu'elle extirpa de sa robe. Quand le bois commença à crépiter, elle disparut, puis revint peu de temps après, des racines dans la main. Elle les ficha sur la fine lame de métal qu'elle tenait toujours à la main et les fit cuire en chantonnant.

Povoal avait l'impression de recevoir de plein fouet la tristesse due à la perte de ses compagnons, mais aussi la peur et le poids terrible d'être encore en vie après ce qui venait de se passer. Il réentendait le hurlement de chasse des ornis, sentait à nouveau l'odeur du sang dont il n'avait pas pris conscience au moment du drame, et surtout, la terreur des trois hommes et le désespoir du chasseur soumettaient son esprit à la torture. Il était tellement plongé dans cet enfer de souffrance qu'il ne pouvait s'empêcher de vérifier si Lana était toujours là, près d'eux. Cette femme lui procurait un sentiment de sécurité, de normalité qui apposait au baume de fraîcheur sur son esprit malmené. Elle était d'une beauté particulière. Tous les mouvements qu'elle accomplissait étaient utiles ; pas de geste superflu, et une grâce indéniable dans chacun d'eux. Ses longs cheveux fins lui masquaient parfois le visage, elle les relevait tranquillement, les passant derrière ses oreilles en un mouvement qui émouvait Povoal bien plus qu'il ne voulait se l'avouer. Cependant, malgré ce spectacle qui le ravissait, il ne parvenait pas à ôter les images sombres qui tournaient dans sa tête.

— N'aie point crainte, je suis là, lui assura-t-elle en prenant sa main. Laisse-les partir. Laisse aller ces trépassés. Toi seul les retiens. Ton entendement ne se peut résoudre à les abandonner. Mais ils n'ont plus besoin de toi. Tu te tourmentes seul à penser 'core à eux. Ils sont loin, à c't'heure. Ça ne te sert de rien de les garder pour te faire 'core plus de mal. Guéris-toi de ce penchant, Povoal de Gè, si tu n'appètes point à devenir fol dément.

— Comment... ? demanda Povoal.

Elle le coupa :

— Nous sommes deux comme entendeurs, t'ai-je dit. Mais j'en ai connu d'autres. Ils sont devenus fols, leur esprit perdu dans celui des autres, ne sachant plus qui ils étaient, ce qu'ils pensaient par eux-mêmes, incapables de démêler leur entendement de celui des autres et même de celui des bêtes. Prends garde que cela ne te prenne point comme eux.

Lana s'interrompit le temps d'une respiration, baissa la tête, ses cheveux lui cachant tout le visage, puis acheva dans un souffle :

— Je ne dépriserai fort de me retrouver seulette en ce prédicament.

Elle inspira bruyamment et se redressa.

— Allons, pour l'heure, nous sommes vifs et gaillards, dit-elle avec un entrain qu'elle n'éprouvait peut-être pas. Il nous faut nous occuper de cette damelle qui se meurt et qui abandonne. Le mal est l'œuvre dans cet esprit et j'ai grand pou qu'il ne fasse du dégât.

Povoal tourna la tête vers la princesse. Elle était prostrée. Assise à même la terre, elle ne regardait rien, les yeux fixes, des larmes coulant le long de son nez, de ses lèvres, sans qu'elle ne fasse un mouvement pour les essuyer.

— Onyelle..., dit le penseur en lui posant la main sur l'épaule.

Elle frissonna et le regarda sans le voir, puis une lumière passa dans ses yeux :

— Je ne veux m'occuper de ces bêtes, dit-elle. Je veux les tuer. Toutes.

— Votre père...

— Toutes ! hurla-t-elle soudain. Le projet de l'Empereur est dément ! Je ne veux plus y participer. Elles ont tué Gohral ! Elles ont tué Gohral...

— C'était un chasseur, Onyelle ; un chasseur, dit Povoal. Il savait ce qu'il encourait et

vous en aviez certainement déjà parlé tous deux. Toute personne comme lui et comme vous peut se trouver face à un animal plus fort qu'elle, ou plus rusé, ou plus chanceux. La mort était sa compagne, elle est la vôtre ; la nôtre...

— Pourquoi maintenant ? Pourquoi déjà ? gémit la jeune femme.

— Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que le projet de votre père est novateur. C'est la raison pour laquelle je voudrais mener à bien la tâche qui m'incombe. J'ai besoin de vous, vous le savez. Seul, je vais certainement échouer. Lana va nous être d'un grand secours, mais votre présence est nécessaire. Je vous en conjure, Onyelle, revenez de chez les morts, abandonnez vos regrets. Ils ne servent à rien d'autre que vous ralentir. Ne point regretter n'est en aucun cas une trahison. Gohral sera toujours avec vous. Je le sais.

— Tu le crois vraiment ? demanda la princesse d'une voix de petite fille blessée.

— Je le crois au plus profond de moi.

Onyelle serra fortement la main sur son épaule.

— Laisse-moi, dit-elle. Cela ira. Laisse-moi.

Le penseur leva un œil interrogateur vers Lana qui le rassura d'un signe de tête. Il se redressa et alla aider la femme à disposer les racines cuites sur des plaques d'écorce.

— Dès demain, nous allons lancer le courre à vos bêtes. Je sais où elles nichent, ce ne sera point trop ardu de les loger. Nonobstant, une fois que nous serons en leur proximité, il nous faudra être lestes et avisés, ou bien c'est le trépas assuré.

Juste des faits. Lana ne cherchait pas à faire peur, elle énonçait tout simplement ce qu'elle pensait et ses deux compagnons reconnurent immédiatement la terrible véracité de son court discours.

III

Pour la troisième fois, Lana se retourna vers le penseur, les sourcils froncés ; il soupira. Il en avait assez. Il fallait marcher dans l'eau froide, sous cette neige qui tombait sans faiblir, éviter les branches mortes enfouies sous la vase, qui glissaient, qui craquaient à grand bruit et dont les deux femmes parvenaient à deviner la présence sans que lui soit capable, ne serait-ce que d'en suspecter la proximité.

Il faisait froid. Les pieds nus de Lana brisaient parfois une fine couche de glace apparue pendant la nuit qui avait pourtant été nuageuse et aurait dû rester douce. L'atmosphère était sombre, sinistre. Povoal se dit qu'il aurait bien apprécié qu'on le réconforte. Son humeur et son moral se trouvaient au diapason de cette journée grise, triste et gelée.

Onyelle, en revanche, paraissait bien mieux que la veille. Elle avait dormi toute la nuit, Lana et le penseur se relayant pour veiller et la laisser dormir. Il lui fallait récupérer. À présent, elle marchait sans rechigner, retenant même Povoal quand il glissait, et se déplaçant aussi silencieusement qu'un animal dans cette eau glacée.

— Nous approchons. Princesse, il vous faut nous précéder, leur envoya Lana.

Depuis plusieurs minutes, elle procédait ainsi, leur adressant de petites phrases mentales qui les avaient surpris au début. Elle leur avait expliqué qu'il ne fallait pas parler, car les ornis vivaient dans des zones également occupées par des rongeurs très craintifs que le moindre bruit faisait fuir, alertant ainsi les fauves de toute intrusion.

À partir de ce moment, ils avaient convenu qu'Onyelle allait passer en tête et ne pas s'empêcher de penser aux fauves. Le but de cette manœuvre était que les ornis détectent la présence de la jeune femme et que le mâle se lance à sa rencontre. Lana et Povoal pourraient ainsi le tuer, puis ils se précipiteraient tous les trois vers les femelles qui devaient mettre bas et seraient donc plus lentes à réagir.

— Tout cela me paraît très hypothétique, avait fait remarquer le penseur.

— Tu as une autre idée ? lui avait demandé Lana.

— Je suis d'accord pour cette stratégie. C'est la seule qui nous permettra d'approcher suffisamment près pour les surprendre et s'emparer de jeunes fraîchement nés, avait dit Onyelle.

— Vous entendez bien que vous allez vous exposer à la mort ?

— Oui Povoal, je l'ai bien entendu.

Le penseur se remémora cette conversation quand la princesse lui passa devant et reprit sa lente progression vers le « quartier des bêtes », comme l'appelait Lana. Celle-ci était certaine que la bande des ornis s'était scindée en deux pour la mise bas. Chaque année, les fauves procédaient de la même façon. Les femelles les plus âgées partaient quelques kilomètres plus loin dans le marais, presque jusqu'aux contreforts montagneux, tandis que les jeunes, ou celles qui étaient à terme, restaient dans ce secteur. D'après Lana, elles étaient trois à être dans le quartier ; une vieille, dont ce devait être la dernière naissance, et deux jeunes qui mettaient bas pour la première fois.

— Il faudra se méfier de l'ancienne, avait recommandé Onyelle. Elle se sacrifiera pour les deux autres qui sont plus vigoureuses et certainement plus capables de mener l'élevage des jeunes à son terme. Donc, dès que le mâle sera abattu, c'est elle qu'il faudra occire.

— Tu as raison, princesse.

Onyelle fut très rapidement repérée. Povoal vit ce qu'elle voyait, et l'entendit penser avec une acuité stupéfiante. Il entra également dans l'esprit de Lana qui en fut très surprise, mais ne modifia pas son comportement de chasse. Elle accordait plus d'importance à leur progression et à la réussite de leur entreprise qu'au fait que le penseur soit à même de découvrir qu'elle le trouvait à son goût et qu'elle avait un peu fantasmé sur lui la nuit précédente.

— Je commence à le sentir dans mon esprit, dit la princesse.

— C'est étrange, il ne crie pas encore, fit remarquer Povoal.

— Il nous sait céans, mais ne nous peut entendre. Il est distrait par ce fait nouveau. C'est un bon point pour nous, répondit Lana. Avançons.

Le penseur avait placé un carreau de chasse sur le fût de son arbalète et marchait un peu à l'écart des deux femmes, dès que le terrain le permettait. Cela lui fut de plus en plus aisé, car la voie s'élargissait et devint une sorte d'espace dégagé, où les hauts phragmites avaient été piétinés. Le sol s'élevait lentement.

— Le quartier est proche, murmura Lana.

— Il est là-bas, indiqua Povoal en montrant le sommet de la butte. Le mâle approche. Il rampe. Je crois qu'il va venir de cet endroit.

Il se tourna et montra une zone où poussaient des saules et quelques bouleaux sur les terres un peu plus sèches.

La neige tombait dru et faisait comme un écran blanc qui diminuait considérablement la visibilité. Lana pensa :

— L'homme, mets-toi à senestre. La princesse s'est bien placée. Tu occiras le mâle, pour la raison qu'il ne te peut repérer. J'accrois qu'il sait que je suis céans. Il escompte rencontrer une proie facile et une autre qui le trouble.

Le penseur était arrivé à la même conclusion car, dans l'esprit du fauve, il avait pu déceler un plan d'attaque qui concernait deux proies. La froide détermination de l'orni frappa le penseur. Tout était clair dans son esprit, et sa stratégie était parfaitement

établie. Cette capacité de réflexion, d'élaboration d'un plan complexe impressionna Povoal. Le plus terrible était de constater qu'Onyelle était considérée comme morte, par l'orni. Il s'agissait pour lui d'une donnée négligeable, tellement il était sûr de sa force et de son efficacité. Lana lui posait un problème. Il semblait qu'il puisse partiellement détecter sa présence, mais que son esprit lui était obscur. Il devait se fier essentiellement à ses sens "normaux" pour tenter de la localiser.

Povoal comprit à cet instant pourquoi, peu de temps auparavant, les deux femmes lui avaient demandé de frotter ses vêtements et ses mains avec de la boue. Il avait masqué son odeur et se trouvait ainsi difficile à localiser pour le fauve.

— Le voilà ! s'exclama-t-il à mi-voix.

Dans son esprit, il vit le sol défiler à une vitesse de plus en plus grande. Le fauve courait et accélérail. Il précipitait son attaque.

Il déboucha à l'endroit prévu par le penseur qui ajusta son tir, se concentrant sur ce que lui indiquaient ses yeux, et non sur le ressenti de son cerveau. Sans réfléchir, presque intuitivement, il lâcha son trait qui se ficha avec un son mat juste derrière l'épaule droite du fauve. Celui-ci fit un bond spectaculaire et cria de douleur. Il n'eut pas le temps de repartir à l'attaque, car Onyelle et Lana, profitant de sa surprise et de sa blessure, le prirent également pour cible dès qu'il retomba sur le sol, et leurs deux carreaux pénétrèrent profondément dans sa cage thoracique.

Sans vérifier s'il était tué ou seulement très grièvement blessé, les deux femmes se ruèrent vers le sommet de la butte, suivies, avec un petit temps de retard, par le penseur qui prit néanmoins le temps de tendre à nouveau l'arc de son arme et d'y encocher un nouveau carreau.

Des tanières étaient creusées dans le sol de la petite éminence. Les trois femelles étaient invisibles, mais Povoal prévint ses compagnes que la plus vieille avait compris ce qui venait de se passer et se ruait dans l'étroit boyau de son antre pour se jeter sur eux.

— Lequel ?! cria Onyelle.

— Celui-ci ! répondit le penseur en désignant une ouverture sombre.

La princesse se plaça devant la sortie du tunnel et décocha sa flèche dès que les sons de course se firent plus présents. La femelle déboucha de la tanière en hurlant, la flèche de la jeune femme fichée dans sa gueule. Cela ne sembla pas la ralentir, car elle se jeta sur celle-ci avec une rage démentielle. Lana tira, imitée par Povoal qui eut la chance d'atteindre la colonne vertébrale du fauve qui s'écroula, paralysé mais encore vivant, ses yeux fous lançant des éclairs rouge sang.

— Onyelle ! Ça va ? demanda le penseur.

— Je... Je crois... répondit la princesse, à demi assommée par la charge de la femelle.

L'orni n'avait pas eu le temps de la mordre, mais s'était jeté sur elle de toute sa puissance et le choc avait dû briser une côte à la jeune femme qui respirait difficilement.

— Plus tard, dit Lana à l'intention de Povoal qui allait vérifier si la princesse était gravement blessée. Elle va assez bien pour tirer encore. Les deux autres.

Onyelle hocha la tête en signe d'assentiment.

— Où sont-elles ? demanda Lana.

— Là et là, répondit le penseur.

— Tu en es certain ?

— Me suis-je trompé tout à l'heure ?

Lana ne dit rien et se plaça devant l'une des entrées désignées par Povoal.

— Laquelle va sortir ? demanda-t-elle.

— Aucune des deux. Je crois qu'elles sont terrorisées. Elles ont vécu la mort de la vieille et ont lu celle du mâle dans l'esprit d'Onyelle. Elles se cachent et ne veulent mie bouger.

— Qu'elles restent dans leur bauge, cracha la princesse.

— Comment fait-on ? demanda Povoal.

— Tu entres dans le terrier de la vieille et vas vérifier si elle avait mis bas.

— Elle a eu trois petits, elle y pense, dit le penseur.

— Tu l'entends 'core ? s'étonna Lana.

— Elle est vivante, elle...

— Si fait, si fait, mais je n'ois rien venant d'elle ! Comment peux-tu...

— Est-ce le moment de comparer vos pouvoirs ? demanda Onyelle. Il y a plus urgent !

— La princesse a raison, nous pourrons en reparler plus tard. Je vais voir ce qui se passe dans ce terrier, dit le penseur.

Quand les deux femmes furent postées devant les terriers des deux jeunes femelles, il s'engagea dans l'étroit boyau de la tanière. À peine eut-il parcouru deux ou trois mètres qu'une odeur âcre et très forte le prit à la gorge. Il progressait à quatre pattes, tenant son arbalète pointée devant lui. Dans cette obscurité totale, dans cette puanteur irritante, il eut peur.

Le sol descendait régulièrement et était formé par un sable sec et fin.

Au bout d'un temps qui lui parut infini, Povoal déboucha dans un espace plus large où il put presque se tenir debout. Il perçut de petits bruits devant lui. Il posa son arme et, à tâtons, se dirigea dans la direction des sons. Il faisait chaud et sec dans le terrier. Les ornis étaient de bons bâtisseurs, car la température extérieure n'atteignait pas leur refuge.

Du bout des doigts, le penseur explorait le sol. Brusquement, il rencontra un corps chaud et remuant qui poussa un petit cri quand il le toucha. Il avança davantage la main et saisit le jeune orni qui se débattit, mais était encore beaucoup trop faible pour être efficace. Sans hésiter, le penseur le plaça sous sa chemise de cuir et chercha les deux autres avec plus d'assurance.

Quand il eut attrapé les trois boules de poils qui remuaient contre sa peau, il reprit le chemin en sens inverse et remonta rapidement vers la surface.

La lumière l'éblouit.

Lana et Onyelle se tenaient toujours en observation, prêtes à tirer sur les femelles si elles osaient tenter une sortie.

— Tu les as ! souffla Lana.

— Les trois, confirma Povoal.

— Décampons promptement, nous envisagerons ces bêtes plus tard. Prestement ! Je ressens vivement l'urgence de notre département.

Onyelle et Povoal ne discutèrent pas. Ils avaient une totale confiance dans les décisions de la jeune femme et tous les trois partirent en trotinant, jetant des coups d'œil

par-dessus leur épaule, pour vérifier si les deux femelles ne les suivaient pas, malgré l'assurance du penseur qui les entendait presque gémir de peur.

Lana se précipita vers la vieille femelle et lui assena plusieurs coups terribles sur le crâne. Quand l'orni expira, la femme était épuisée.

— Est-ce le moment de faire du sentiment ? demanda Onyelle en s'approchant. Il nous faut partir à présent, les deux autres femelles peuvent venir venger leur mâle et la vieille.

Povoal, tenant fermement les petits qui s'agitaient sous sa chemise, intervint :

— Elles sont terrées dans leurs tunnels et tremblent que nous venions les tuer, je les lis comme si elles me permettaient d'entendre leurs pensées, dit-il étonné de cette faculté encore nouvelle pour lui. Elles sont jeunes et n'ont que très peu été éduquées par la vieille. Elles ne bougeront point.

— Outre que j'entendais bien ce que disaient les femelles à notre mâle, mon geste a deux raisons, princesse, rétorqua Lana, peu aimable. Il ne sert de rien de laisser une bête mourante sans l'achever. De plus, abandonner cette belle fourrure sans rien faire pour la récupérer, c'est un pêcher.

— Vous allez l'écorcher maintenant ? s'exclama Onyelle.

— Assurément ! La bête est là et moi aussi. J'ai besoin de la fourrure, je la prends. C'est simple. D'autant que je gage que ces petiots sauront apprécier la peau de leur mère défunte à sa juste et bonne valeur.

Povoal se disait aussi que l'écorçage de l'orni allait les retarder considérablement, mais il se tut, faisant confiance à l'expérience de Lana. Il fit bien. La femme ne s'affaira que quelques très courtes minutes autour de l'animal et se redressa finalement avec un ballot de fourrure sombre et brillante. Elle avait effectué sa tâche en un tour de main avec une efficacité qui laissa le penseur pantois.

— Je prends quelque viande et j'en aurai fini, dit-elle.

Elle découpa deux gigots et des tranches de muscles dorsaux.

— Nous voilà pourvus, dit-elle enfin. Tiens, mâle. Mets donc tes petiots là-dedans. Je suis acertainée qu'ils en seront tout heureux.

Povoal l'écouta et sortit un à un les jeunes pour les poser sur la peau de leur mère. Il y avait un mâle et deux femelles. Immédiatement, ils cessèrent de s'agiter et se pelotonnèrent les uns contre les autres. Il fit un paquet de la fourrure et des trois petits qu'il ferma avec un lien que lui donna Lana. Les trois jeunes Sanglornis lui envoyaient des ondes de peur et d'infinie tristesse. Il se surprit à avoir les larmes aux yeux. L'émotion soudaine qu'il ressentait lui fit presque peur. Il éprouvait une telle empathie avec les trois petits qu'il se demanda comment il pourrait un jour s'en séparer et exiger quoi que ce soit d'eux.

— Janis d'Avroz, l'impératrice, le faisait avec sa femelle, intervint Lana. Or, la légende narre qu'elle l'avait recueillie moins jeune. Tu devrais pouvoir être tout aussi efficient dans cette tâche. Allons, dit-elle, il nous faut mettre de la distance entre les deux jeunes et nous. Il y a les autres, aussi. Je ne sais trop où ils nichent. Je crains que ces petiots ne les hèlent. Départons.

Ils marchèrent rapidement. Lana, chargée de la viande qui devait peser son poids, ne semblait jamais devoir s'arrêter et Onyelle, pourtant blessée, avait autant d'allant qu'elle. Povoal se demandait comment les deux femmes pouvaient aller aussi vite dans un terrain détrempé, froid, glissant, et sous cette neige qui paraissait ne jamais devoir s'arrêter.

Dans leur baluchon, les jeunes ne bougeaient plus. Ils ne dormaient pas. Le penseur sentait leurs trois esprits tenter de comprendre ce qui leur arrivait. Ils faisaient preuve d'une maturité qui le stupéfiait. Il savait qu'ils n'avaient que quelques jours, mais l'efficacité de leurs pensées, la justesse de leurs déductions ne lassait pas de l'étonner.

— Si tu parviens à les apprivoiser, ces bêtes, tu auras là de vraies armes, penseur, dit Lana sans se retourner.

— Tu as bientôt fini de lire dans ma tête ?

— Je ne lis point, j'entends, te dis-je. Tu penses tellement fort qu'il me faudrait me trouver à des lieues d'ici pour rester sourde à tes pensées. Allons, il nous faut mettre de la distance entre ces bêtes et nous. J'accrois que les jeunes femelles peuvent recouvrer du courage, assez pour nous causer du souci.

Elle se mit à courir d'une foulée souple et endurante.

Ils allèrent à ce train jusqu'à ce que la princesse demande grâce. Elle était pâle et respirait en sifflant. Lana l'examina rapidement sans un mot, hochant la tête comme si elle apprenait des choses sur l'état de la jeune femme.

— C'est moins grave que ça aurait pu l'être, conclut-elle. Tu as un os fendillé dans la poitrine, sous le tétin dextre. Tu vas pâtir encore quelques jours, puis ce sera passé. Je te vais poser un bandage.

Lana ôta sa robe de cuir, puis sa chemise et, torse nu sous la neige, déchira une bande de tissu qu'elle utilisa pour entourer fermement le torse d'Onyelle à qui elle avait également demandé d'enlever le haut de ses vêtements.

La princesse avait jeté un regard au penseur qui s'était détourné.

— Ça y est, la belle est rhabillée, tu peux voler, mâle, dit Lana.

Onyelle avait un peu récupéré et le bandage que venait de lui poser Lana maintenait efficacement la côte fêlée. Ils repartirent donc, toujours sous la conduite de la femme qui connaissait parfaitement le grand marais et se dirigeait dans les roselières et les quelques bois de saules et de bouleaux comme s'il faisait grand jour, alors que la lumière déclinait de plus en plus.

Ce fut seulement bien après la tombée de la nuit qu'ils arrivèrent enfin devant une haute palissade qui cernait une sorte de village dont les maisons étaient construites sur pilotis, juste au bord d'une zone d'eau libre. Povoal devina les silhouettes de plusieurs embarcations qui ressemblaient à quelque monstre endormi, attendant le matin pour regagner l'eau noire.

— Chez moi, dit simplement Lana en manœuvrant un système qui permit l'ouverture d'une petite porte dans la muraille de bois.

Les lumières qui éclairaient faiblement les habitations redonnèrent courage à Povoal. Il était épuisé. Physiquement, mais aussi mentalement. Les jeunes Sanglornis n'avaient

pas cessé de lui envoyer des images, des pensées, des sentiments qu'il avait été incapable de repousser ou d'ignorer. De son côté, il savait qu'il leur apprenait qui il était, d'où il venait, le pourquoi de cette expédition insensée et une multitude de choses dont il n'avait sans doute pas idée et qu'il n'avait certainement révélé à personne... Mais, et Lana ?...

— Ne te mets point martel en tête, penseur. Je n'ois que ce qui m'est à tout plein destiné, le rassura-t-elle aussitôt mentalement.

— Soit, mais que dois-je entendre quand tu prétends être contrainte à m'entendre tellement je pense fort ? Et que penser de ton intervention présente, alors que je n'ai posé aucune question ? lui répliqua-t-il par le même biais.

— Rien d'autre que ce que je te dis. Je t'ois. C'est un fait. Je n'y puis rien et toi non plus, quoi que je gage que tu seras très bientôt apte à dresser un barrage au-devant de mes sens aiguisés. Dans cette conjecture, aie simplement fiance en ma discrétion, lui proposa-t-elle.

Povoal fit une moue qui amena un charmant sourire sur le visage de Lana.

— Je veux bien l'admettre, dit-il mentalement avant de poursuivre à haute voix. Comment allons-nous nourrir ces petits ?

— Du lait de bufflonne, dirent les deux femmes en même temps.

Onyelle expliqua :

— Ce lait nourrit tous les jeunes animaux avec autant de réussite. Depuis le hérisson jusqu'au louveteau, en passant par le levraut, il n'est point un seul petit de mammifère qui ne l'accepte.

— En as-tu ? demanda le penseur à Lana.

— Si fait. Suivez-moi.

Elle les conduisit vers une grande bâtisse d'où venait des voix.

La porte grinça quand elle la poussa et le silence se fit immédiatement. Une vingtaine de personnes se trouvaient assemblées autour d'une immense table, des écuelles fumantes devant eux.

— Lana, dit seulement une vieille femme à qui il manquait deux dents.

— Tu vois, laissa tomber celle-ci.

Dans le silence qui suivit ce court échange, le penseur sentit tout le ressentiment qui émanait de la vieille femme et toute la haine venant de Lana.

— Que viens-tu occasionner comme malheur céans, cette fois ?

— Qu'il soit en tout cas avéré que je ne viens certes point argumenter sur ce que tu nommes malheurs et sur les personnes qu'il touche le plus, Marie. Je viens simplement quérir ma part de lait de bufflonne. J'accrois que, chef de maison, j'ai le droit de m'en prétendre profitable. La loi est restée la même, à ce que je pense.

À nouveau, le silence s'abattit dans la vaste pièce. Il était lourd et, entre les deux femmes, la tension était presque matérielle. Les autres convives ne disaient rien. Ils ne semblaient même pas respirer.

— Non ! intima Lana en un chuchotement impératif.

Sur la gauche de Povoal, Onyelle se crispa un court instant, puis soupira. Le penseur comprit qu'elle allait intervenir, mais vraisemblablement hors de propos.

— Qu'on lui verse ce qui lui revient, ordonna la vieille femme après une longue minute de mutisme hostile.

Un homme se leva de table et disparut dans une pièce d'où vinrent des bruits d'ustensiles. Il réapparut bientôt portant un seau qu'il déposa en face de Lana, se tenant à une distance respectueuse qui étonna le penseur.

— Il me faut les deux, dit Lana, sans regarder le récipient posé devant elle.

La vieille eut un hoquet de surprise indignée.

— Deux ?

— Deux.

— Et pour quelle raison aurais-tu deux seaux ? Après les violations irrémédiables que tu as commises ? Nous faut-il te les ramener ? D'autre part, je te dois signaler que tu n'as plus de bouches à nourrir, à c't'heure. Et cela est de ton fait.

— Encore une fois, ne suis point céans pour disputer de cela avec toi, la Marie. Il me faut mes deux seaux, et tu me les vas faire servir sans tant barguigner.

La dénommée Marie ne bougea pas d'un cheveu, se contentant de regarder Lana avec un tel air de mépris sur le visage que Povoal se sentait personnellement impliqué.

— Il s'agit là de mes chroniques, Penseur. Laisse-moi le plaisir de souffrir de mon antan, lui demanda mentalement son amie. Elle poursuivit, à l'intention de la vieille femme : écoute-moi bien, Marie de la Grande onde, toi qui prises par-dessus tout les lois et l'autorité, toi qui te targues de représenter céans l'autorité ducale, apprends, vieille femme, que voici Onyelle de Saint Monge elle-même, la princesse impériale.

La vieille femme regarda Onyelle pour la première fois. Elle ne s'était adressée qu'à Lana et avait totalement ignoré ses deux compagnons. Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, elle ne disait plus un mot.

— Eh bien, intervint Onyelle, superbe de majesté. On ne salue point la princesse impériale, céans ? On bafoue l'Empire ?

— Qui me dit que... commença Marie.

Onyelle la coupa, la voix déformée par une colère soudaine ; feinte ?

— Apprends, vieille femme, que l'Empire ne ment jamais !

Elle s'approcha de Marie et lui tendit la main gauche, paume en avant. Le sceau impérial y était gravé, signe incontestable de son identité, et de la hauteur de son rang.

La vieille femme resta médusée, ne sachant apparemment ni que dire, ni que faire. Impitoyable, Onyelle lui assena :

— Eh bien ? Faut-il que je te rappelle tes devoirs ? Es-tu sénile au point d'avoir oublié le protocole ?

— Nenni, majesté, bredouilla la vieille Marie.

Elle se tourna vers les autres convives et ordonna d'un ton que Povoal trouva glapissant :

— Saluez la Princesse, tous !

Dans un bruit de tabourets et de bancs déplacés, tout le monde se leva, puis mit un genou en terre pour faire honneur à l'Empire.

Onyelle les laissa un instant la tête baissée, avant de leur dire :

— Relevez-vous, sujets. Et toi, Marie la vieille, apprends que Lana est ma compagne de

chasse. Tant que je serai céans, il ne pourra être question qu'elle manque de quoi que ce soit et que qui que ce soit fasse preuve d'un comportement que j'estimerai déplacé. Cette remarque vaut tout autant pour cet homme, ajouta-t-elle en désignant Povoal. J'ai faim.

Elle s'assit en tête de table et fit signe à ses deux compagnons de s'installer près d'elle, de chaque côté.

— Que l'on procure les mets à la princesse et ses deux amis, ordonna Marie.

— Il faut qu'ils mangent, fit remarquer le penseur à Onyelle en levant doucement son précieux fardeau.

— Sors-les de là, ordonna celle-ci.

— Maintenant ? demanda-t-il en jetant un regard vers la salle.

— Maintenant. Ce projet est celui de l'Empereur. Ses sujets ne peuvent qu'être en accord avec lui.

Elle était pâle et devait souffrir de sa blessure, mais ne voulait visiblement rien laisser paraître. Povoal s'exécuta.

Il posa le baluchon sur la table et, quand il défit le cordon qui le tenait fermé, les trois minuscules boules de poils noirs poussèrent de petits cris, faibles, fragiles, mais dont la tonalité ne trompa personne :

— Des ornis ! s'exclama-t-on en reculant d'un bloc.

— Ces animaux nous ont été demandés par l'Empereur, dit Onyelle d'une voix forte. Ils font partie d'un projet impérial et quiconque les touchera à des fins hostiles sera considéré comme un traître à l'Empire. Apportez des tétines pour porcs.

Son ton, l'autorité naturelle qui s'en dégageait et la fermeté dont elle faisait preuve étonnaient le penseur qui découvrait un pan du caractère de la jeune femme. Personne ne songea à protester et, sur un signe d'assentiment de Marie, deux femmes disparurent un instant pour revenir quelques minutes plus tard.

On fixa les tétines sur de petites vessies de porc dans lesquelles on versa le lait de bufflonne réclamé par Lana. Povoal se fit expliquer comment tenir les jeunes. Il saisit la première femelle qui lui vint sous la main et plaça la tétine devant sa gueule. Le petit animal ne cessa de geindre et de se débattre faiblement. Intuitivement, le penseur comprit qu'il devait l'encourager mentalement. Il lui adressa des images réconfortantes, des idées de douceur et de tendresse. Immédiatement, la jeune sanglorni se calma et chercha la tétine qu'elle saisit avec une avidité de bon augure.

Pendant ce temps, Lana tentait d'en faire autant avec l'autre femelle, mais elle ne parvenait à rien :

— Vrai, je n'entends point comment tu as pu enjôler ton animal, penseur, dit-elle découragée.

— Essaie avec le mâle, suggéra celui-ci.

Lana posa délicatement la petite femelle sur le tissu du sac et se saisit de son frère qui tenta vainement de la mordre. Elle procéda selon la méthode qu'elle avait lue dans l'esprit du penseur, et le résultat fut immédiat. Le jeune sanglorni se mit à téter aussi voracement que sa sœur qui s'endormait maintenant presque dans la main de Povoal.

— J'entends que les femelles ne peuvent s'occuper que des mâles et les mâles, que de femelles, remarqua Lana.

— Il semblerait, acquiesça le penseur en posant le petit animal pour prendre la troisième qui criait toujours.

Il lui fut plus aisé de la nourrir, car sa méthode intuitive fonctionnait à merveille. La jeune sanglorni but la totalité du lait avec une gloutonnerie stupéfiante, envoyant des ondes de plaisir dans l'esprit du penseur qui se surprit à pousser de petits soupirs de contentement.

— J'entends également que ces bêtes communiquent remarquablement avec toi, fit remarquer Lana.

— Vous ne percevez rien ? demanda Povoal aux deux femmes.

— Non, répondit Onyelle.

— Seulement dans ton esprit, dit Lana.

— Tu as été bien choisi, remarqua la princesse. Toi seul est capable de percevoir les ornis et de ne point te laisser submerger par leur cri.

— Cela semble vrai, en effet, admit le penseur.

— C'est une bonne chose, dit la jeune femme. Nous allons pouvoir rentrer au palais et confirmer à l'Empereur que son projet a débuté.

Les concitoyens de la vieille Marie regardaient, médusés, une des leurs nourrir un orni, et la princesse impériale se féliciter de ce comportement aberrant.

Quand les animaux eurent mangé et s'endormirent, épuisés, sur le tissu où ils avaient été déposés, Lana réclama des bandages pour la princesse.

— Glav', tu vas bien vouloir lui renouveler le pansement que j'ai posé, vrai ? dit-elle à un homme qui lançait sans cesse des regards furtifs vers Onyelle.

Celui-ci regarda Marie qui lui dit sèchement :

— N'as-tu point entendu qu'il s'agit là de la princesse impériale, mâle buté. Va-t-en quérir tes instruments et panse comme tu le sais si bien faire.

L'homme obéit immédiatement et courut hors de la grande salle. En attendant qu'il revienne, les trois compagnons attaquèrent le repas qui leur était servi, avec à peine moins d'appétit que les trois Sanglornis.

Glav' revint et s'occupa d'Onyelle. Il n'osait pas la toucher, hésitant à approcher ses mains de la peau de la princesse.

— Comment veux-tu me soigner, si tu trembles autant ! s'exclama celle-ci, courroucée.

— Il est fort habile, habituellement, lui assura Marie. Allons Glav', sa majesté pût prou. Cesse de lambiner et accomplis ton office.

L'homme parut se faire violence et banda le torse de la jeune femme en un instant, après lui avoir appliqué une pommade très odorante à l'endroit du traumatisme.

— La princesse va se dormir sous peu, dit-il d'une voix basse. Trois jours de ce bandage et de cet onguent, il n'y paraîtra plus, assura-t-il.

— Il est vrai que la douleur est moins vive, dit Onyelle, étonnée. Timide, mais efficace. C'est bien.

Ils furent naturellement logés chez Lana.

La maison était froide. Aucune cendre dans la cheminée, aucune provision dans les garde-manger.

— Oui je suis départie il y a fort longtemps, dit-elle en répondant aux interrogations silencieuses de ses deux compagnons.

— Que s'est-il passé avec la vieille femme ? demanda la princesse en réprimant un bâillement.

— Se peut que je vous conterai cette chronique mais, pour l'heure, il vous faut dormir. Installez-vous céans, ajouta-t-elle en ouvrant une porte.

La pièce était petite, mais propre et simplement meublée : un lit, élémentaire cadre de bois posé à même le sol, une chaise et une toute petite armoire.

Onyelle s'allongea sur la couette de duvet et s'endormit immédiatement.

— Laissons-la. La médecine de Glav' est efficace et s'il a dit qu'elle s'allait dormir, il le faut croire. Je ne le puis sentir de trop près tellement il me débecte, mais j'ai grande fiance en cet homme pour tout ce qui touche la guérison des corps.

Ils fermèrent doucement la porte de bois qui séparait la chambre de la pièce principale et s'assirent l'un en face de l'autre, chacun sur un petit banc en bois.

— Pourquoi la vieille te voue-t-elle une haine aussi forte ? s'enquit Povoal en posant précautionneusement le baluchon contenant les trois jeunes ornés sur la table de la pièce principale.

— C'est là une chronique que j'escomptais sceller dans mes mérangeoises, répondit Lana d'une voix sourde.

Elle avait penché la tête et ses longs cheveux noirs masquaient son visage. Povoal remarqua qu'elle était assez belle et possédait surtout un charme indéniable qui tenait autant à la finesse de ses traits, qu'à l'expression de son visage et à ses manières, ses gestes coulés, souples et...

— Cesse Pov', tu me vas faire monter le rouge au front, dit-elle.

— Que s'est-il passé ? insista le penseur, sans relever le fait qu'elle lisait dans sa tête comme dans un livre ouvert.

Lana soupira, leva les yeux vers lui, puis :

— Puisqu'il me faut te la narrer, voilà la chronique. Cela se passait il y a maintenant deux hivers. Mon frère était parti chasser avec des mâles du village. Ils devaient abattre un buffle fol dément qui menaçait constamment le village en tournant autour des porcs et des enclos des vaches. Mon frère entendait les esprits. Comme moi. Comme moi et comme ma mère et mon père et mon aïeul et sa femme et sa mère avant lui. Nous sommes ainsi depuis des générations. D'aucuns prétendent que c'est parce que nos ancêtres sont venus de la zone interdite ; que le grand feu éternel aurait altéré leurs mérangeoises et qu'ils auraient eu le cerveau confectionné différemment de celui des autres. Je ne sais. Tout ce que je sais, c'est que cette aptitude a causé la mort de bien des gens... Mon frère, qui était jeune et arrogant comme le sont bien des mâles en leurs jeunes années, a prétendu qu'il entendrait l'esprit du taureau bien avant qu'on ne le puisse voir et ouïr. Il a donc mené les chasseurs du village en un lieu bien choisi pour occire la malbête. Ils ont marché pendant tout le jour, puis se sont postés de part et

d'autre d'une sente bufflonne. Là, mon frère est resté seul en vue et a attendu. Je suis certaine qu'il n'a jamais compris comment le taureau l'a surpris, parce qu'il a été encorné sans l'ouïr, sans le sentir, sans entendre son esprit. La malbête était folle de rage. Elle s'est jetée sur tous les chasseurs présents et les a occis, un par un, avec un courroux, une violence qu'on ne trouve que chez les ornis. La terreur de nos mâles a été telle que je l'ai sentie depuis ma barque. Je péchais, ce jour funeste. Je suis rentrée avec toute la célérité dont j'étais capable et j'ai commis l'erreur d'annoncer le malheur aux femmes.

Elle s'arrêta un court instant, puis reprit :

— Nous avons été plusieurs à nous rendre sur le lieu du massacre. J'étais guidée par le paysage que j'avais vu dans l'esprit de nos mâles. Quand il s'est avéré que j'avais bien entendu, j'ai été deux fois coupable aux yeux de Marie, dont les quatre fils avaient péri sous les cornes du taureau. Une fois parce que mon frère était de mon sang et portait la même malédiction que moi et une autre fois, parce que j'étais celle qui avait annoncé le malheur. Je l'avais apporté sur le village. Marie était la mère du gouvernant. À sa mort, elle a pris sa place. Notre communauté est sur le déclin. Il n'y a plus d'hommes assez jeunes pour engrosser les femmes, pour chasser, pour rapporter de forts branchages pour les huttes. Soit nous partons, soit nous restons, et deviendrons lentement vieilles et décrépites, stériles comme des pierres sèches. J'ai fui. Je suis partie dans le palud. Je ne savais où j'allais, marchant au hasard, ne me fiant à rien, mangeant n'importe quoi et ne chassant point. En fait, j'accrois que je cherchais le taureau. Je le voulais occire et rapporter ses cornes et ses couilles au village. Je n'en ai trouvé aucune trace. À croire qu'une fois son forfait accompli, il avait été apaisé et s'en était allé pour d'autres chroniques. Je suis restée hors du village. Je savais n'y être point espérée. J'ai avancé sans but, vivant comme une bête. Il était apaisant de ne plus ouïr de pensées humaines, mais seulement les soucis quotidiens des animaux. Votre survenue a éclaté dans mon crâne comme un cri de rage. Je t'ai repéré dès le début. Tu possèdes un entendement très particulier, Pov', le sais-tu ?

— J'ai cru le comprendre, oui.

— Ta présence m'a fait rester près de vous. N'aurais-tu point été là, que je les aurais regardé passer, s'aller perdre dans le palud et nourrir les ornis. J'ai ouï l'attaque des fauves, j'ai entendu la terreur des hommes qu'ils ont emportés. Tu as été assez fort pour résister à cette horreur.

— Onyelle aussi, fit remarquer le penseur.

— Certes, mais elle n'a point eu le cri mental dedans le cap. Toi, tu as senti tes os se briser et ton sang couler hors. Plusieurs fois. Tout cela, je l'ai lu dans ton esprit.

Povoal frissonna malgré lui.

— Je le sens toujours, dit-il d'une voix sourde.

— Et bien le sais-je, dit Lana. Il est jà fort ardu de n'entendre point les idées qui te trottent en cap, alors les images, les sons et les sensations sont 'core plus difficiles à faire partir de notre entendement. Tu y parviendras... avec le temps.

— Je le souhaite, car...

Il s'interrompit brusquement. Dans sa tête, montait une impérieuse et triple exigence. Les trois jeunes s'éveillaient lentement et réclamaient du lait.

— Tu les perçois avant moi ! s'étonna Lana. Ils sont voraces, ces petiots ! Autant que les adultes, à ce que j'entends. J'escompte que tu les sauras instruire assez pour que non point ils nous viennent dévorer dans notre sommeil.

Ils ouvrirent le sac et saisirent chacun un jeune, Lana se chargeant bien sûr du mâle. Les jeunes Sanglornis avaient encore les yeux fermés. Leur tête ronde et leur allure pataude ne pouvaient pas laisser présager des terribles fauves qu'ils allaient devenir.

Cette seconde tétée fut plus aisée que la première, car Povoal et son amie avaient déjà leurs habitudes et le fait que le penseur puisse entendre parfaitement ce qu'éprouvaient les jeunes animaux était un atout considérable.

Lana et lui durent se réveiller quatre fois dans la nuit.

— La peste soit de ces bêtes, jura celle-ci.

— C'est vrai que ça lasse, dit Povoal en se levant péniblement du lit improvisé installé à même le plancher.

— Laisse-les où ils sont, lui murmura gentiment la femme.

— Ils vont avoir faim, ils sont encore..., commença le penseur, étonné.

— Tu te méprends sur le sens de mes paroles. Tes petiots ont passé, Pov'. Les faire sans cesse revenir dans ton cap ne te les ramènera point, mais c'est la garantie d'un grand dol par-devers toute ton âme.

Le penseur éprouva un brusque sentiment d'intrusion. Une vague de colère submergea toutes ses pensées et affola la petite femelle dont il s'occupait. Elle lâcha la tétine et poussa un gémissement sourd qui résonna comme un hurlement dans le cerveau des deux humains.

L'espace d'une fraction de seconde, Povoal put lire dans l'esprit de Lana. Il y découvrit des bribes d'une histoire de jeunesse triste, une envie cachée de sexe et d'un bol d'eau. Il inspira profondément, calma l'orni, la posa délicatement sur la table, se leva de son siège et alla remplir d'eau une timbale de terre cuite qu'il tendit à la femme. Elle la prit, étonnée, puis :

— Tu as lu dans mon entendement, souffla-t-elle.

— Oui. Quand ils se trouvent près de moi, je suis capable d'entendre aussi bien que toi ce que pensent les autres. Cela m'apparaît comme des images qu'il me suffit de regarder, expliqua-t-il.

— Qu'as-tu vu ? demanda-t-elle.

— C'est une sensation inédite que de se savoir lue ?

— À tout plein.

— Ton frère ne...

— J'ai toujours été apte à dresser un rempart par-devant mes pensées, le coupa-t-elle.

— Pas toujours, fit-il remarquer.

— Si fait. Ces bêtes te donnent un pouvoir au mien largement supérieur.

— Je ne sais. Mais ce que j'ai compris, c'est que je peux facilement les calmer et communiquer avec elles. Et ça, c'est bien.

— Certes, mais tu n'as point répondu à mon interrogation : qu'as-tu vu par-dedans mon cap ? insista Lana.

— Je me demande si dire à quelqu'un ce qu'il pense réellement est une bonne chose si

on veut le garder comme ami... à plus forte raison quand il s'agit d'une femme !

— Vil mâle imbu ! je suis différente de ces femelles qui se pâment devant tout fait inédit. Qu'as-tu lu dans mes m'érangeoises ? s'il te plaît, Pov', ajouta-t-elle à voix basse.

— Une petite fille triste, et une femme sans homme, laissa tomber le penseur.

Son amie rougit immédiatement et pencha la tête en un geste charmant pour se cacher derrière ses cheveux.

— Laisse mes enfances là où elles se trouvent et ne te conjecture surtout point irrésistible, dit-elle, de mauvaise humeur.

— Eh là, tout doux ! rit-il en levant les mains. J'ai seulement vu. Je t'avais-je point prévenue qu'il était désagréable de se découvrir sans intimité. Et c'est bien toi qui m'as dit, il y a peu de temps, que je pensais si fort que tu ne pouvais qu'entendre mes pensées ? eh bien toi, tu imagines si puissamment, que je ne peux que voir tes idées.

— Ouais. Je vous entends bien, monsieur l'ergoteur, dit-elle en redressant la tête, un vague sourire sur les lèvres.

— Qui ergote ? se scandalisa-t-il. Je ne fais que rapporter des faits.

Ils restèrent plus de deux semaines dans le village de Lana. Jamais ils ne furent réellement acceptés par les femmes et les quelques anciens. On les saluait ; avec une profonde déférence quand il s'agissait d'Onyelle, avec méfiance pour Povoal et presque malveillance pour Lana. Elle ne s'en offusquait pas et semblait recevoir ces marques d'hostilité sans émotion.

À Onyelle qui lui avait demandé si personne ne lui pardonnerait l'erreur de son frère, elle répondit un soir :

— Jamais. S'il est quelque chose de tenace dans le palud, c'est la rancune.

Malgré tout, ils recevaient quotidiennement la part de poisson, de viande, et de légumes qui leur revenait ; et ce d'autant plus qu'Onyelle participait aux chasses et conseillait même les femmes dans l'art de se camoufler pour attendre la proie, dans la façon de confectionner des pièges solides et discrets, dans toutes les techniques de chasse qu'elle tenait de Gohral.

Pendant toute cette période, Povoal et Lana apprenaient à se familiariser avec les jeunes ornis. Ils ouvrirent les yeux au bout du quatrième jour et, dès ce moment, ressemblèrent davantage aux fauves qu'ils allaient devenir. Leur regard était dérangeant, terriblement opposé à leur allure pataude, et à leurs petits cris de jeunes mammifères. Il était rouge vif, rouge sang, rouge violent. Le penseur avait dû s'habituer à ne plus s'en émouvoir. Cela n'avait pas été simple, d'autant que les jeunes ornis fixaient les deux humains toujours dans les yeux, cherchaient leur regard. Il semblait néanmoins que les animaux s'habituèrent également à eux. Ils ne les fuyaient plus, se laissaient assez volontiers manipuler et ne criaient plus quand ils entraient dans une pièce, au contraire de ce qu'ils faisaient quand Onyelle était proche.

La princesse avait décidé qu'ils attendraient le moment où les jeunes seraient plus solides pour entamer le voyage du retour. Elle avait déjà élevé de jeunes animaux sauvages et suggestions, ses idées se révélèrent toujours appropriées. En la présence

des ornis, Povoal, lut dans son esprit la double frustration qu'elle ressentait à ne pas pouvoir nourrir les jeunes et à percevoir chez le penseur un sentiment de plus en plus tendre pour Lana. Elle était stupéfaite de se rendre compte qu'elle en éprouvait un sentiment qui se rapprochait fort de la jalousie.

Il ne lui dit rien de cette troublante découverte, cela n'aurait évidemment servi à rien.

— Il marche ! Regarde donc, il marche !

Lana, fière comme s'il s'agissait d'un de ses propres enfants, admirait le petit mâle orni qui accomplissait des pas malhabiles et tremblants sur le plateau de la table.

— Bon, c'est vrai qu'il trémule un tantinet sur ses gambes, mais il marche, tu ne le puis nier.

— Il marche. C'est un fait, dit Povoal.

Le soir même, les trois ornis marchaient. De mieux en mieux. Ils manifestaient encore une réticence vis-à-vis des mains, des voix et des odeurs humaines. Le penseur pouvait sentir leur crainte, leur défiance sous-jacente quand il manipulait les petites femelles et quand Lana s'occupait du mâle.

— Comment faire pour qu'ils nous acceptent pleinement ? se demanda-t-il un soir, au repas.

— Il faut les épuiser, dit Onyelle.

— Comment ça ? s'étonna-t-il.

— Les faucons sont craintifs, agressifs, même quand on les déniche avec art et qu'ils sont nourris régulièrement par le même soigneur. Pour qu'ils acceptent leur maître, celui-ci doit passer une nuit entière, ou davantage, à les maintenir éveillés, à les réveiller s'ils s'endorment, à leur parler continuellement, pour qu'ils n'entendent plus que sa voix. Ce n'est qu'à ce prix que l'animal devient docile avec le fauconnier et qu'il le reconnaît et l'accepte. Épuisez vos bêtes, je crois qu'elles vous reconnaîtront.

— J'entends ce que tu proposes, princesse, dit Lana. Je suis acertainée que c'est une suggestion qui va porter ses fruits. Je le sens au tréfonds de mon âme.

— Soit, dit le penseur. Il n'y a qu'un mâle. Comment fais-je, avec les deux femelles ?

— Je... commença la princesse.

— Je ne sais si l'idée est bonne, la coupa Lana.

— Laisse-moi la dire sans la lire, je te prie, lui demanda Onyelle. Janis d'Avroz, la première impératrice avait, prétend la légende, apprivoisé une femelle qu'elle n'avait point nourrie. Je pense que je peux le faire. J'ai une grande habitude des animaux sauvages. Je veux tenter cette expérience.

— Tu sais que les femelles refusaient que je les touche, objecta Lana.

— Mais oui, je sais cela ! Laissez-moi faire, implora presque la jeune femme.

— Vous n'avez besoin d'aucune autorisation, princesse, dit Povoal qui sentait le besoin de la jeune femme. Ce projet est impérial, il est vôtre. Je pense que vous avez une chance de réussir. Il est vrai que, même si nous entendons leur esprit, vous connaissez les animaux mieux que nous ne pourrions jamais le faire. Mon avis est qu'il faut essayer. Venez, lui dit-il en la conduisant vers les jeunes qui, dans leur caisse en bois, paraissaient très attentifs au débat des humains. Tendez la main.

Un peu intimidée, Onyelle obéit. Aussitôt, les trois jeunes ornis grondèrent à l'unisson. La princesse voulut reculer, mais Povoal la maintint par les épaules :

— Attendez encore un peu, lui dit-il. Ils ont peur, mais sont intéressés.

Comme pour lui donner raison, le mâle et l'une des femelles avancèrent précautionneusement vers la main tendue, tandis que la seconde femelle restait en arrière, apparemment indifférente.

— Pensez à la douceur, souffla Povoal dans l'oreille de la jeune femme. Voilà, ainsi.

Il percevait toutes les images formées par l'esprit d'Onyelle. Elle tentait de s'imaginer un lac paisible, mais la scène se brouillait parfois, le lac disparaissait, puis revenait, plus net. Elle formait des sensations de paix et de calme, mais paraissait incapable de matérialiser, ou même d'évoquer la douceur.

— Peu importe, lui dit le penseur, en réponse au découragement qu'il sentait poindre. Ils sont sensibles à vos images. Continuez, continuez.

Onyelle posa les deux mains dans la caisse et ferma les yeux. Les deux animaux, leurs yeux rouge sang grands ouverts, avancèrent lentement et vinrent flairer la peau de la princesse.

Povoal percevait leur curiosité, mais aucune espèce d'affection ou de besoin de son odeur, au contraire de ce qui émanait maintenant d'eux quand il les prenait en main pour les nourrir. Il en ressentit une vive déception et une grande tristesse pour Onyelle. L'amour d'un être vivant lui était nécessaire. Tout en elle le criait.

Au bout de quelques instants, les deux ornis se détournèrent et jouèrent ensemble, sans plus se préoccuper des mains de la princesse.

Povoal reçut son désespoir comme un souffle glacé. Il sut qu'elle pleurerait sans le regarder et vit l'image qui s'était formée dans son esprit. Elle allait seule dans une plaine morne et grise, un vent tiède soufflait doucement, soulevant parfois ses cheveux. Elle marchait, sans but, vers un horizon sombre et froid. La mort l'attendait...

— Attends, lui dit la voix de Lana dans sa tête. Attends. Laisse-la envisager cette scène jusqu'à sa fin. Ois-tu la jeune femelle couchée au fond de la caisse ? Les deux autres jouent, et elle reste coite et tranquille. Elle est seule comme Onyelle ; l'entends-tu ? Espère leur rencontre. Il faut que ta petite princesse aille jusqu'à l'aboutissement de son désespoir. J'accrois qu'elle doit hucher à s'en faire péter l'entendement. Il faut que son affliction soit dite. Je gage qu'elle sera entendue.

Povoal écouta son amie. Il allait en effet parler, quand elle l'avait retenu.

Dans l'esprit de la princesse, la plaine avait disparu. Le penseur ne sentait plus qu'un néant sans couleur et sans apparence dans lequel flottait l'image d'Onyelle. Il ne semblait rien se passer. Cette terrible vacuité resta immuable pendant un temps qui parut infini. Puis, venant de la profondeur de son désespoir, une nuée pourpre se forma lentement, puis de plus en plus vite, se matérialisant en une boule immense qui grossit rapidement, sembla se précipiter vers elle et Povoal qui assistait à la scène, et éclata en un véritable hurlement dont le vacarme silencieux fracassa toutes les barrières mentales qu'elle avait pu dresser et libéra son infinie tristesse en une vague qui envahit tout son esprit, balayant tout sur son passage. Les trois ornis crièrent en même temps. Ils avaient reçu de plein

fouet ce désespoir dont la puissance les avait mentalement terrassés.

Povoal, les larmes voilant un peu sa vision, s'écarta de la princesse. Il avait senti la petite femelle soudainement attentive, stupéfaite de capter une douleur semblable à la sienne. Tandis que sa sœur et son frère, impressionnés, s'écartaient de la princesse, elle se leva lentement et, sur ses pattes malhabiles, se dirigea vers les mains encore posées sur le bois de la caisse.

Onyelle ne la voyait pas. Les yeux fermés, elle pleurait en silence. Elle sursauta quand le museau frais du jeune animal lui toucha le poignet. L'orni la poussa doucement de la tête, se frotta un instant à ses bras, et s'allongea contre sa peau.

La princesse, incrédule, ouvrit les yeux pour découvrir le petit fauve pelotonné sur ses mains. Elle se retourna pour prendre ses deux amis à témoin, mais la pièce était vide. Ils l'avaient laissée seule avec les jeunes animaux. Alors, doucement, tendrement, inondant l'esprit de l'orni de tendresse et d'amour, elle la prit dans ses bras et la pressa contre son visage, contre son cou, étouffant ses sanglots dans l'épaisse fourrure noire de l'animal. Éperdue de reconnaissance, elle laissa enfin éclater le chagrin immense qu'elle contenait depuis la mort de Gohral. La bouche enfouie dans la toison de la jeune orni qui gémissait doucement, elle lui murmura des mots sans suite et sans logique, des mots à elle, des mots à elles. Elle sut dès cet instant que l'orni serait toujours là pour elle, et qu'elle pourrait tout lui dire, sans craindre le jugement, sans jalousie, sans contrainte.

IV

Ils avançaient depuis trois jours. Chacun portait deux sacs. L'un pour la nourriture et ses effets personnels, l'autre pour l'orni qu'il avait choisi. En ce qui concernait les relations qu'ils entretenaient avec les jeunes fauves, celle d'Onyelle et de son animal avait une avance considérable sur Lana et Povoal. La princesse passait de longs moments avec sa petite femelle, les yeux dans les yeux, la jeune femme ouvrant totalement son esprit à l'inspection télépathique de l'animal qui, de son côté, cherchait son contact, exigeait sa présence continuelle par de petits cris incessants.

— Ne la vas-tu point empogner pour qu'elle se tienne coite un instant ? demanda Lana, irritée par les pleurs de l'orni.

— Quand je la prends, vous me dites tous les deux qu'elle fait de moi ce qu'elle veut ! Quand je vous écoute et la laisse un peu dans le sac, vous pestez à cause de ses pleurs ! Que faut-il que je fasse ?

— Tu as raison, admit Povoal. Fais comme tu l'entends. Pour ma part, je ne ferai plus de remarques.

— Pour ma part, pour ma part... grogna Lana. Monsieur le penseur est bien rapide pour donner des leçons et laisser entendre qu'il les donne.

— Je n'escomptais donner aucune leçon et si tu as entendu quelque chose de ce genre dans mon esprit, c'est que tu as mal lu, répondit Povoal sur le même ton.

Onyelle ne les écoutait plus. Elle avait pris la jeune orni et la tenait sur son bras, comme on porte un jeune enfant. bercé par la marche, l'animal blotti contre son amie s'endormit rapidement, bougeant par spasmes dans son sommeil.

Ils retournaient vers la cité impériale et voulaient rapidement quitter le grand marais. D'après Lana, ils en avaient encore pour trois ou quatre jours de marche. Depuis leur départ, la paludéenne était irritable. Povoal en ignorait la raison, mais elle le rabrouait souvent, quel que soit le prétexte évoqué. Il ne s'en offusquait pas, occupé à comprendre le comportement de l'orni qu'il portait dans son dos. Il avait rapidement confectionné un sac de cuir qui lui permettait d'avoir le jeune animal à portée de la main sans avoir à défaire son sac et pouvait aisément la prendre dans ses bras en marchant. Il progressait dans sa connaissance du jeune fauve et sentait qu'elle aussi s'habituaient à lui.

Un soir, Onyelle leur dit :

— Je pense qu'ils sont assez forts maintenant pour être épuisés. Je le fais dès cette nuit.

— Comment vas-tu t'y prendre ? demanda Povoal.

— Simplement l'empêcher de dormir.

— Mais ne sont-ils point déjà acclimatés à nous ? s'étonna le penseur.

— Pour l'instant, oui, c'est vrai, concéda la princesse. Mais nous les nourrissons, nous nous occupons d'eux, ils sont dépendants de notre présence. Quand il s'agira de leur demander des comportements qui ne leur sont point naturels, quand il faudra qu'ils vivent, adultes, parmi d'autres humains que nous, ils devront alors être entièrement d'accord avec nos décisions et je crois que ce n'est que par l'épuisement que nous y parviendrons.

Après le repas, Povoal s'écarta du foyer et partit sur le chemin qui serpentait entre les roseaux. La nuit était assez claire malgré l'absence de lune. Une multitude d'étoiles scintillaient, parfois masquées par de petits nuages que le vent poussait mollement.

Sa jeune orni dans les bras, il veillait à ce qu'elle ne dorme pas et lui parlait sans arrêt. Il recevait ses sensations comme à l'accoutumée et sentait qu'elle glissait lentement dans le sommeil. Il la secoua doucement et la posa à terre. Le jeune animal fut surpris et effrayé de se trouver ainsi abandonné. Il gémit et se précipita pour suivre Povoal qui s'éloignait doucement. Ils marchèrent longtemps, le penseur ne cessant de parler. L'orni lui envoyait des informations sur ce qu'elle pensait, mais également sur ce qu'elle captait autour d'eux. Sa capacité à "entendre" les autres êtres vivants était stupéfiante et le penseur bénéficiait ainsi d'une réelle double vue. Il capta les pensées d'un ragondin qui se glissait dans l'eau avec l'objectif de renforcer son terrier par la boue collante qu'il savait où aller chercher. Il entendit une cistude penser aux larves d'insectes qu'elle avait mangées dans la journée, il sut où se rendait la chouette effraie qui passa au-dessus d'eux et fit un écart en les repérant à la chaleur qu'ils dégageaient. Cette sensation n'était pas nouvelle et il la connaissait depuis qu'il s'occupait des jeunes ornis, mais l'intensité avec laquelle elle lui parvenait cette nuit-là était totalement inédite. L'animal était de plus en plus épuisé et les barrières qu'il maintenait entre son esprit et celui du penseur devaient s'effondrer une à une, laissant partir librement ses pensées.

— Eh là, ne tombe pas ! s'écria Povoal.

Il prit l'orni dans ses bras. Elle avait maintenant la taille d'un grand chiot de quelques mois et le moment où elle pourrait le suivre partout en marchant n'était plus très éloigné. Il la réveilla en lui parlant, et en lui envoyant des images stimulantes. Avec un soupir, elle ouvrit les yeux. Il la déposa à terre et reprit sa marche en lui parlant. Il lui révéla sa vie ; toute sa vie. Il lui parla de son désespoir, de la mort de sa femme et de ses enfants. Il lui raconta la période durant laquelle il faisait partie d'une janisienne ; les marches de nuit dans la ville-basse, les échauffourées avec les brigands de ces quartiers misérables, ceux qui étaient nommés "les rats". Les lames de couteau rouillées, qui pénétraient la chair, raclaient contre les os et laissaient le bras ou la jambe insensible, les fuites le long des ruelles sombres aux pavés rendus glissants par la boue, les ordures et les excréments. Il lui expliqua également son attente, en haut du port. Ses journées sans objet, sans but

précis. Il avoua sa lâcheté de ne pas avoir eu le courage de partir, de quitter cette ville, de refaire autre chose ailleurs. Il lui dit enfin son impression de ne plus vivre depuis la mort de celle qu'il avait toujours aimée, sa conviction que les choses avaient perdu toute leur saveur, toutes leurs couleurs, qu'il ne vivait plus que par habitude, n'ayant de goût à rien et ne s'efforçant de sourire ou de rire que pour rassurer ceux qui l'aimaient.

Il savait que l'orni l'écoutait et le comprenait. Les pensées n'ont pas besoin de langage. Énergie pure, fragments d'âme, elles passaient directement de son esprit à celui du jeune fauve. Les paroles étaient inutiles, il le savait, mais tenait à dire à voix haute tout ce qu'il avait tu depuis ces dernières années, depuis si longtemps. Il se libérait d'un monde révolu, acceptait la mort de la femme de sa vie, sa disparition et son absence à ses côtés.

Ce fut l'orni qui lui fit prendre conscience qu'il pleurait. Il la prit dans ses bras et, son visage trempé de larmes, il lui dit :

— Je sais que tu me comprends. Je sais que tu seras toujours là pour moi et, grâce à toi, je revis cette nuit. Accepte-moi comme je t'accepte.

Aussitôt, il reçut une telle quantité d'amour et de reconnaissance absolue, qu'il sut qu'il pouvait la laisser dormir. Elle ne le quitterait plus et comprendrait toujours ses décisions. Il la glissa doucement dans le sac qu'il avait attaché sur son dos et reprit la direction du campement. Ce fut quand il fit demi-tour qu'il eut la surprise de voir que le jour se levait.

Quand il arriva, les deux femmes étaient déjà là et l'attendaient. Il fut vertement accueilli par Lana :

— Mais où donc musais-tu ? s'exclama-t-elle en se levant d'un bond dès qu'il apparut. Crois-tu que nous ayons du temps en suffisance pour t'arroger le droit de baguenauder dans le palud ? Ne sais-tu point que tu t'aurais pu faire navrer par un buffle ou un tigre en maraude ? N'as-tu donc conscience de rien ?

— Moi aussi je suis heureux de te revoir, Lana, dit-il simplement.

Les paroles de la femme avaient éveillé les trois ornis et leur conscience encore ensommeillée avait informé Povoal de l'angoisse qui avait torturé son amie, lorsqu'elle ne l'avait pas vu revenir.

— Ne te gausse point ! cria-t-elle.

— Loin de moi cette idée, assura-t-il calmement. J'ai dû rester plus longtemps que vous, parce que j'ai raconté une foule de choses à... Tiens, je ne sais quel nom lui donner. Il faudra que j'y pense.

— Parce que tu accrois sans doute que nous n'avons rien narré à nos bêtes ? répliqua Lana.

— Je ne crois rien de tel. Mais peut-être faut-il penser que les femmes vont à l'essentiel, alors que les hommes diluent ce qu'ils ont à dire ?

— Tu m'échauffes la bile, Pov' ! Tu te gausse continuellement et j'abhorre ce type d'agissement.

— Désolé si tu le penses, mais ce n'est point mon intention, dit-il encore une fois.

— Bien, quand votre scène sera terminée, nous pourrons nous raconter ce qui s'est déroulé cette nuit, intervint Onyelle, très sereine.

Lana laissa échapper un grognement d'exaspération et se tourna vivement vers la princesse qui ressentit une peur fugace dont les ornis se firent l'écho dans l'esprit du penseur.

— Lana ! dit-il précipitamment, Onyelle a raison. Pour ma part, je puis vous dire que cette jeune orni sait maintenant toute ma vie... plus que je ne pensais m'en rappeler moi-même.

L'animal entendit qu'il parlait d'elle et pointa son museau noir à l'ouverture du sac, ce qui fit sourire Onyelle.

— Comment as-tu fait ? demanda-t-elle.

— Comme tu nous l'avais conseillé. Je lui ai parlé toute la nuit, sans arrêt. Les mots sont venus seuls, sans que je tente de les contrôler. J'ai...

— Tu l'aimais donc tant que ça ? le coupa Lana.

Povoal se tut, vaguement fâché qu'elle lise dans ses pensées, même celles dont il n'avait pas conscience et, sachant de qui parlait son amie, lui répondit :

— Elle était toute ma vie. Quand elle est morte, j'ai pensé disparaître, mais l'habitude, le corps qui refuse d'abandonner et le temps qui passe, révélant nos infimes faiblesses puis nos lâchetés, tout cela a fait que je suis encore là, que je parle, que je ris parfois...

— Oncques elle ne te quitte. Elle est toujours présente, l'interrompit encore Lana.

— Je vois encore le monde à travers ses yeux, admit Povoal.

— Tu devines ce que tu accrois être le monde à travers le filtre de la pensée d'une trépassée, le corrigea la paludéenne.

Le penseur ne dit rien. Onyelle écoutait, discrète, un peu en retrait.

— En quoi cela te concerne-t-il ? demanda Povoal.

Il connaissait la réponse, mais voulait l'entendre de la bouche de son amie.

— *Tu le sais, mâle, dit-elle dans son esprit. Tu le sais fort bien, puisque les ornis te permettent de m'entendre aussi bien que je le fais. Mon cœur s'est énamouré du tien et je n'y puis mais. Comment opérer pour rester sans sentiment devant une autre âme qui s'accorde à la nôtre ? Me peux-tu narrer comment il aurait fallu que j'agisse pour ne te point envisager ? Je suis maintenant prise dans les rets d'un cœur qui est presque mort, navré par la disparition d'une femme. Si je te veux convaincre, je vais devoir lutter contre un souvenir, contre ce qui te reste de ta compagne, ce souvenir de son sourire si clair, de ses cheveux si fins qui te chatouillaient la peau quand elle se tenait allongée sur toi, il va falloir que je me batte contre la joie que tu as connue avec elle, contre la plénitude que tu as ressentie en elle. Mais sache que jamais plus tu n'éprouveras ce que tu as vécu avec elle. Elle était elle et tu étais toi. Oncques cela ne se renouvellera, je veux seulement te dire que regarder la vie telle qu'elle est sans elle, ce n'est point commettre une trahison. Tu es toujours vif et gaillard. Tu t'es refusé l'autorisation de passer. Il t'eut pourtant été aisé de mourir dans la ville-basse, quand tu servais dans la janisienne. Mais à chaque échauffourée, tu te battais comme un loup, prompt à étripier, à estropier ces rats à la patibulaire trogne qui te voulaient meurtrir. Il eut été simple de laisser une de leurs lames rouillées entrer dans la tienne poitrine. Je suis acertainée que tu n'aurais point pâti davantage que son absence ne t'a fait souffrir. Pourquoi es-tu resté vif, Povoal de Gé ? Pose-toi cette question et, je t'en conjure, agréa la réponse que te soufflera ton esprit.*

Il y eut comme une caresse très tendre dans la tête de Povoal, quand les pensées de Lana se retirèrent doucement. Tout ce qu'elle lui avait permis d'entendre n'avait duré qu'une fraction de seconde. Onyelle la regardait toujours, attendant sa réponse à la question du penseur.

— Cela me concerne, mâle, simplement parce que si tu dois être larmoyant tout le reste du voyage, cela va être affligeant, dit celle-ci à voix haute. En outre, perdu dans tes remembrances, tu pourrais bien être moins attentif à ce qui pourra survenir.

— Ne t'alarme point, lui répondit-il. Je saurai me tenir et ce que j'ai appris sur moi et ma vie actuelle cette nuit va faire son chemin dans mon esprit.

Il inspira et se redressa.

— Et vous ? demanda-t-il.

— J'ai marché, moi aussi, répondit Onyelle. Je l'ai posée à terre et j'ai marché. Elle m'a suivie !

Elle paraissait encore incrédule d'avoir vécu ce prodige.

— Elle m'a suivie tout le temps que je bougeais. Elle pleurait un peu et je sentais sa peur quand je m'éloignais trop. Je lui ai parlé le plus longtemps possible jusqu'à ce que je ne puisse plus la réveiller. Alors, je suis revenue ici pour vous attendre. Povoal, demanda-t-elle d'une voix inquiète. Crois-tu qu'elle va me rester fidèle ?

— Je le pense, répondit-il. Je crois même que tu n'aurais point eu besoin de cette nuit. Et toi, Lana ?

— Comme vous, dit brièvement la paludéenne. Allons. Il nous faut partir.

— Tu ne nous racontes rien ? insista Povoal.

— Qu'y a-t-il à narrer ? J'ai causé, il a écouté, nous sommes maintenant d'accord. Je n'ai rien d'autre à ajouter, si ce n'est que nous devons partir si vous voulez toujours être en la cité impériale dans quelques jours.

Ils ne purent en savoir davantage. La paludéenne paraissait tenir à garder cela pour elle.

Ce fut juste avant de quitter le grand marais qu'ils eurent une alerte. Povoal ne pouvait plus se fier à sa faculté télépathique pour détecter les ornis, car la proximité des trois jeunes qui marchaient maintenant à leurs côtés, faussait totalement sa perception et lui permettait d'entendre en permanence les pensées de ses deux amies.

Ils marchaient sur le chemin qui était presque devenu une route, quand la femelle d'Onyelle lui envoya une information qui fut immédiatement relayée par les deux autres jeunes.

— Orni ! cria Lana.

Ce cri agit comme un déclic, et le penseur reçut aussitôt les pensées du jeune mâle qui comptait les attaquer. Il ne les voyait pas encore, mais avait senti leur odeur et était troublé par la présence des jeunes, et par les informations confuses qu'il recevait.

— Où est-il ? demandèrent les deux femmes en même temps.

— Je ne sais point, répondit Povoal. Je vois des roseaux, des saules. Il avance doucement, il a faim, mais se méfie de ce qu'il reçoit. Vos esprits sont brouillés par les ornis et il ne comprend pas ce qui se passe. Il... il croit à la présence d'une bande et se

prépare à se disputer ses proies... Nous. Il accélère !

— Où ? s'impatientait Onyelle, son arc bandé et une flèche encochée.

— Je ne... Là ! le massif de roseaux, là !

Il désigna une masse de végétation si dense, que la princesse se demanda un court instant comment un animal pourrait charger à travers tant de roseaux enchevêtrés.

Un bruit de course rapide se fit entendre dans l'eau peu profonde, et des branches craquèrent sous le poids d'un animal lourd lancé à pleine vitesse. Onyelle décocha son trait juste avant qu'il n'apparaisse. La flèche se dirigea vers les roseaux et l'orni s'empala dessus. Il la reçut en pleine tête, mais cela ne ralentit que très peu sa course. Lana tira à son tour. Son carreau partit en vrombissant furieusement et s'enfonça jusqu'à l'empennage dans la gorge de l'animal qui continua de courir vers eux en poussant un cri démentiel qui vrillait l'esprit des deux femmes. Il obliqua résolument en direction d'Onyelle. L'eau noire se teintait de rouge sur son passage. Une petite dizaine de mètres le séparait de la princesse. Qui attendait, campée sur ses deux jambes un peu fléchies. Elle lâcha une seconde flèche qui atteignit le fauve juste au-dessous du carreau d'arbalète. À ce moment seulement, il s'arrêta. Il voulut apparemment tenter d'extraire les flèches qui le torturaient, mais Lana et Povoal ne lui en laissèrent pas le temps. Ils tirèrent tous les deux en même temps, et leurs carreaux se plantèrent dans son poitrail, au niveau du cœur, avec un bruit mat. L'orni effectua une sorte de bond vertical et retomba mort sur le sol.

Les trois compagnons avaient déjà encoché une autre flèche. Onyelle demanda :

— D'autres ?

— Non, je ne reçois rien.

Ils attendirent un instant avant de se détendre. Pendant ce temps, les trois jeunes ornis s'étaient prudemment approchés du corps du mâle et le flairaient avec circonspection. Ils paraissaient effrayés par la dépouille et Povoal sentait leur peur, mêlée à un intérêt dont ils ne connaissaient pas l'origine.

— Qu'en pensent-ils ? demanda Onyelle en les désignant.

— Ils ont peur et se demandent ce que c'est. Ils semblent reconnaître quelque chose, mais ne savent pas quoi. Notre image apparaît dans leur esprit. Elle est rassurante et nourricière. Ils nous aiment pour ce que nous leur apportons, mais aussi parce qu'ils nous ont acceptés.

— Prenons la viande et la peau, dit Lana.

Tandis que le penseur restait attentif, l'esprit ouvert à ce qui pouvait se passer alentour, les deux femmes dépecèrent rapidement l'orni. Les trois jeunes leur tournaient autour, léchant le sang qui maculait l'herbe et la terre. Autant Lana et Onyelle parvenaient à repousser "leurs" ornis, autant celle de Povoal restait obstinément sourde à toutes objurgations et les gênait constamment.

— Pov', peux-tu lui ordonner de se tenir coite ? soupira Lana, excédée.

— Orn, pensa Povoal, arrête, tu les gênes. Tu auras de la viande plus tard, comme les autres. Viens là.

Il n'avait pas pensé lui donner de nom, et celui-là était venu sans qu'il y réfléchisse. Le jeune animal grogna un peu, mais obéit immédiatement, se plaquant contre la jambe du

penseur.

Elle grandissait à vue d'œil et atteignait maintenant la hauteur du genou de son maître. L'autre femelle avait la même taille, mais le mâle commençait à dépasser ses sœurs. Ils mangeaient de la viande depuis quelques jours et abandonnaient progressivement le lait de bufflonne, ce qui simplifiait grandement la vie des trois compagnons.

Tout leur comportement indiquait qu'ils avaient totalement accepté la présence des humains. Ils dormaient contre eux, ne s'en écartaient que très peu pour jouer ou découvrir les environs de leur campement, le soir. Ils savaient parfaitement qui était leur maître et n'obéissaient réellement qu'à lui, restant apparemment sourds aux pensées des autres. Povoal savait qu'ils les captaient tout aussi bien, mais refusaient d'y prêter attention. En revanche, dès que Lana, Onyelle, ou lui s'adressait mentalement à "leur" orni, celui-ci obéissait avec une rapidité qui laissait toujours le penseur pantois. Il considérait que cela tenait du miracle et ne parvenait pas à s'y habituer.

— Voilà, dit Lana en se redressant avec la peau de l'animal. Il n'était point très gras, mais cela nous donnera néanmoins quelque viande pour ces affamés.

Elle roula la fourrure en un ballot serré qu'elle lia avec des herbes tressées.

— Toujours rien ? demanda-t-elle à Povoal.

— Rien.

— Départons promptement. Je ne priserais point me trouver céans avec une bande complète.

D'après la paludéenne, ils seraient sortis du marais dans la soirée. Povoal et Onyelle avaient hâte de retrouver la forêt et les chemins larges, les arbres pour se protéger en cas d'attaque. Lana craignait de quitter son milieu ; le penseur le sentait et l'appréhension de son amie se lisait dans son esprit.

— *Tu es certaine de vouloir venir avec nous ?* lui demanda-t-il mentalement.

Ils avaient tous les deux pris l'habitude de converser en silence et cela se faisait de plus en plus facilement, comme s'il s'agissait d'un exercice qui les faisait progresser.

— *Acertainée de vouloir quitter le palud, veux-tu dire ? Oui. Je n'y aurai que du malheur si j'y reste,* répondit-elle de la même façon. *Il me déplâit de ne plus pouvoir vivre là où j'ai grandi, là où se sont déroulées mes enfances, mais je n'y suis plus souhaitée. J'ai grand pou de ton monde. J'appréhende vivement de me retrouver dans vos cités fangeuses et noiseuses, mais tu me protégeras, mon penseur ; dis ?*

— *Ouais... Si tu ne montres point trop ton caractère ombrageux et querelleur, je te protégerai.*

— *Vois donc le mâle qui joue au couillu,* rit-elle dans son esprit.

Povoal ne savait que penser d'elle, de ses sentiments qu'elle cachait de moins en moins à son égard, allant jusqu'à s'étendre tout contre lui quand ils s'arrêtaient pour la nuit. Il la connaissait mieux qu'il n'aurait pu connaître qui que ce soit, car elle laissait son esprit ouvert à toutes ses questions, toutes ses investigations. Il ne savait s'il appréciait cette marque de confiance absolue et se sentait totalement dérouté par l'amour qu'elle éprouvait à son égard. Il n'avait jamais aimé qu'une seule femme et ne savait comment se comporter face aux gracieuses attitudes de Lana qui, de son côté, ne demandait rien. Elle

attendait.

Onyelle subissait leur complicité mentale. Incapable de partager leurs débats, elle se consacrait à son orni, lui parlant très fréquemment, la caressant dès qu'elle se trouvait à portée de ses mains, ce que l'animal paraissait apprécier au plus haut point.

Povoal se sentait vaguement coupable vis-à-vis de la princesse. Il savait qu'elle s'éloignait d'eux, mais ne se croyait pas le droit d'intervenir dans cette évolution. Elle aussi éprouvait des sentiments amoureux pour lui, mais ils étaient beaucoup moins purs que ceux de Lana. Onyelle était prise dans un carcan d'éducation princière, dans un labyrinthe de sentiments et de pensées contradictoires et ne comprenait pas elle-même ce qui la poussait vers le penseur. Elle en éprouvait du ressentiment à son égard, ce qui la culpabilisait et s'ajoutait à son trouble.

— Le grand chemin, dit Onyelle.

Ils venaient de sortir du marais. À l'est, les montagnes se teintaient de rose, colorées par le soleil couchant.

— À combien de jours sommes-nous de la cité ? demanda Povoal.

— Trois en marchant bien.

— Je ne sais si nous devons nous rendre benoîtement en ta cité, princesse. Les ornis vont-ils agréer la noise, le peuple, tout ce monde autour d'eux ? intervint Lana.

Onyelle et Povoal la regardèrent. Elle avait raison. Comment connaître à l'avance la réaction des ornis ? Il était certain qu'ils allaient rester avec leurs maîtres, mais tout le monde de la cité impériale, toute cette foule qui les verrait, commenterait leur présence certainement à grands cris, tout cela n'allait-il pas les perturber profondément et créer en eux une agoraphobie irréversible ?

— Ce que tu dis est vrai, admit la princesse. Il faudrait que l'un de nous aille au-devant et fasse venir un chariot où les ornis pourraient être placés à l'écart de la foule.

— Ils vont l'ouïr, ils vont capter les pensées de tous ces gens. Pour eux, il y aura là de quoi devenir fol dément, fit remarquer Lana.

— Que proposes-tu ? demanda Povoal.

— Un petit village, pour quelque temps. Une mesure écartée de la noise et des séjours de plus en plus longs avec les guillaumes de la région.

— Qu'ils s'habituent progressivement... Oui, c'est une bonne idée, dit Onyelle.

— Qui va aller devant pour préparer tout cela ? s'interrogea le penseur.

Ils se regardèrent tous les trois. Aucun n'avait envie de laisser son orni et, lorsque l'idée apparut dans la pensée de Povoal, Orn gémit aussitôt et se colla à lui.

— Je crois que ce doit être moi, dit Onyelle. Je suis princesse impériale, il s'agit d'un projet de l'Empire.

Son ton était imprégné d'une grande tristesse en prononçant ces paroles. Elle allait accomplir son devoir, mais cela lui coûtait énormément.

— J'accrois que si tu lui expliques, elle va entendre que tu vas revenir, que tu ne l'abandonnes point, dit Lana.

— C'est vrai, reconnut Onyelle.

La princesse fit quelques pas sur le chemin, puis se tourna vers Povoal et le fixa dans

les yeux. Il reçut ses pensées directement, comme si elles passaient par son regard :

— *Lana, ce n'est point pour toi que je pense*, dit-elle en préambule. *Retire-toi, je te prie.*

La paludéenne rougit violemment et baissa la tête, puis s'éloigna, suivie par son jeune orni.

— Povoal de Gé, entama abruptement Onyelle à haute voix. Je t'aime, tu le sais. J'ignore comment cela est possible, car tu n'es rien de ce que j'avais imaginé. J'ai bien compris que tu ne pourras jamais partager ce sentiment. Lana t'attire, il n'est aucun besoin de lire dans les têtes pour l'avoir compris. Quand je reviendrai, je serai autre. Me serai-je guérie de toi, je l'ignore, mais sache que je ne t'en parlerai plus jamais et que si nous nous trouvons un jour à nous poser la question de notre avenir commun, ce sera toi qui aura initié ce débat.

Elle se tut sans lui laisser le loisir de répondre et lui prit la tête à deux mains pour lui plaquer un baiser sur les lèvres. Interdit, il ne réagit pas.

Ceci accompli, elle s'écarta de lui, le regarda un instant en silence, puis se pencha pour parler silencieusement à son orni.

— Elle est allée.

Ce n'était pas une question. Lana énonçait un fait.

— Oui.

— Elle te chérit moultement.

— Oui.

— Et toi tu es sensible à ses charmes, comme tous les...

— As-tu fini de me dire ce que je pense ? la coupa le penseur, irrité. N'ai-je donc plus le libre-arbitre de mes sentiments et de mes pensées ? Est-ce parce que tu es capable de lire dans mon esprit que tu dois te croire plus capable que moi de diriger ma vie et mon cœur ? Non, je ne l'aime point. J'ignore d'ailleurs si elle sait ce que signifie ce mot. Elle croît aimer. Elle aime simplement ma différence. Je suis quelqu'un qui ne correspond en rien à ce qu'elle a connu depuis son enfance. J'affiche de l'irrespect face à l'empire, l'empereur, ou sa fille. Je respecte les gens respectables. Je ne plie point le genou devant elle du fait des trois couleurs qu'elle porte gravées dans sa peau. C'est cela qu'elle aime. Elle était prête. Prête à aimer celui qui aurait eu les mains qu'il fallait, les yeux qui lui convenaient et la voix qui la séduirait. Il se trouve que je suis celui-là. En me voyant, elle croît avoir découvert celui qui la ferait vibrer, qui la ferait se sentir vivante. Elle ignore qu'un homme ne fait se sentir vivante une femme que quelques mois. Ensuite, elle se voit vieillir à ses côtés, car le temps passe et apporte son habitude et son goût d'amertume...

— « Avec le temps qui passe, le prince n'est plus charmant, les pages le sont davantage et la belle qui naguère se pâmait, a repris ses esprits qui vers un autre la tirent, sous l'œil de son compagnon, dont la seule faute fut d'être quotidien », récita Lana.

— De qui sont ces vers ?

— Je l'ignore, monsieur le penseur, mais ils sont anciens et l'âme qui les a écrits a dû souffrir l'odieux tourment réservé aux amours désillusionnées. Je suis apensée qu'ils résument tout ce que tu prédis. Sache cependant que toutes les femmes ne sont point à

l'aune de la belle du poème. Il en est qui chérissent, parce qu'elles découvrent l'âme qui leur permettra de vivre, l'esprit qui aura toujours une pensée pour elles, qui saura toujours ce qui leur faut, et qui aura toujours besoin d'elles. Elles trouvent sur leur route celui à qui elles offriront leur corps sans crainte de la moquerie, sans crainte de la méchanceté, avec toute la confiance dont elles sont capables, et que certaines ont tant de mal à donner. Il est des femmes qui n'ont nul besoin de jurer fidélité, car elles savent au plus profond d'elles-mêmes que ce mot n'est qu'une contrainte créée pour ceux qui savent qu'ils auront à la subir. J'accrois être une de ces femmes et je t'ai découvert. Je te chéris, Pov'. Je te chéris et je t'attendrai.

Le penseur s'approcha de la paludéenne et la prit par les épaules pour la serrer contre sa poitrine.

— Ah, Lana, Lana, dit-il dans un souffle. Je t'entends. Je t'entends, mais ne peux rien te promettre. Je suis perdu depuis sa disparition et je crains de ne pas être capable de ressentir à nouveau quelque chose pour une femme. Je ne voudrais point te leurrer. Tu m'attires. Tu es pleine de charme, tu es forte, et tout cela me plaît infiniment, mais je ne sais ce que je ressens...

— Es-tu à tout plein obligé de savoir ce que tu ressens ? le coupa-t-elle. Ne peux-tu donc te laisser vivre et laisser penser ton corps plutôt que ton cap ? Laisse aller ta vie, Pov'. Vis ta vie. Que j'y sois incluse ou non, il te faut être heureux, c'est le rôle de chacun de nous sur cette terre. Le tourment et sa géhenne sont constamment présents, tapis dans l'ombre de nos tristes pensées, ils nous escarguettent, appétant à nous mettre bas. Il n'est aucun besoin de les héler, de les espérer. Ils accourent sans notre consentement. Les veux-tu laisser tisser leur sombre toile par-dedans ton cap ? Non, mâle. Il nous faut être heureux, te dis-je, et j'accrois fermement que je le serai par toi.

— Ne serai-je qu'une bouée de sauvetage pour te sortir de la fange où t'a jeté le trépas de ton frère ? sourit le penseur.

— Point ne le sais, avoua Lana. Tu as conquis mon âme. Là réside mon unique certitude.

Ils se turent tous les deux, un peu surpris d'être allés aussi loin dans les déclarations. Les trois ornis semblaient également un peu désemparés par le flot d'émotion que leur envoyaient les deux humains. Ils se plaquaient dans les jambes de Lana et Povoal, même la jeune femelle d'Onyelle dont la tristesse et l'angoisse dues au départ de sa maîtresse, achevaient de troubler Orn et son frère.

— Cessons nos jeux de damelle et prétendant, dit le penseur. Les animaux sont inquiets.

— Tu dis vrai.

Ils se penchèrent tous les deux et rassurèrent les fauves qui se comportaient avec eux comme avec des membres de leur espèce et même davantage, puisqu'ils percevaient la moindre des pensées des humains qui ne cessaient d'être en contact télépathique avec eux, les sollicitant sans cesse, presque sans en avoir conscience.

Ils devaient attendre Onyelle. Ils choisirent d'établir leur campement près d'un grand hêtre dont le vaste feuillage leur assurerait un abri contre la pluie et dans lequel ils

pourraient se réfugier en cas d'attaque par un orni.

Lana disparut quand la nuit fut totale. Povoal avait senti qu'elle voulait le laisser seul, ne pas s'imposer à lui. Il apprécia ce moment de solitude, ces instants où il put faire ce qu'il voulait sans avoir à se demander si la paludéenne était d'accord, en fait sans avoir à penser à quiconque sauf à lui.

Toute la soirée se passa à connaître encore davantage Orn. La jeune femelle d'Onyelle avait suivi Lana et son mâle. Le penseur s'exerçait à adresser des ordres simples à l'orni. Elle les effectuait toujours sans rechigner et semblait comprendre tout ce qu'il pouvait lui demander. Il ne savait pas jusqu'où cette osmose pourrait aller, mais était de plus en plus persuadé qu'Orn serait capable de comprendre toutes les pensées qu'il aurait, car elle avait un accès direct à son cerveau.

Le lendemain, ce fut la pluie qui réveilla le penseur. Orn était couchée tout contre lui et dormait en agitant spasmodiquement les pattes. Lana n'était pas revenue.

— Où est-elle ? demanda-t-il à la jeune orni.

Elle gémit doucement sans lui envoyer d'autres pensées que celles d'une formidable paresse.

Povoal se leva, secoua l'eau de la couverture de laine et de cuir qui le protégeait la nuit et partit sous le chemin, sachant qu'Orn le suivrait sans qu'il le lui demande. D'ailleurs, il n'avait pas parcouru dix mètres qu'elle était contre sa jambe. Elle lui arrivait maintenant presque à la cuisse et forcissait à vue d'œil. Sans être aussi impressionnante que son frère, elle était néanmoins très forte et le moment où elle pourrait chasser seule approchait à grands pas.

Le penseur se fiait à son instinct et aux informations que lui transmettait Orn. Le chemin se rétrécissait lentement et commençait à sinuer en direction de l'ouest, vers la grande forêt qui bordait le marais.

Il arrivait à une bifurcation signalée par une grande pierre dressée, quand il entendit :

— *Pov', c'est toi ?*

Lana. Elle lui parlait télépathiquement et le penseur ressentit son angoisse.

— *C'est moi, répondit-il aussitôt par la même voie.*

— *Ils m'ont surprise.*

— *Toi ? s'estomaqua le penseur. Qui ? demanda-t-il ensuite.*

— *Maraudeurs, brigands, je ne sais. Mais ils sont patibulaires et nombreux. J'ai mandé aux ornis de s'aller accoutir dans la sylve. Ils l'ont fait avec efficience. Ces mauvais ne les ont point envisagés.*

— *Comment ont-ils pu te surprendre ?*

— *Par ta faute, Pov'. J'avais le cap empli de tes paroles et mes mérangeoises étaient à tout plein accaparées par cela. Je ne les ai point ouïs.*

— *Où es-tu ?*

— *Attachée à un chêne, passé le virage à senestre.*

— *Te veulent-ils du mal ?*

— *Ils me veulent enconner, pour ce qu'ils me trouvent très à leur goût. Je les hais, Pov'. Je hais les images avilissantes qu'ils ont dans l'esprit, je me sens souillée par ce qu'ils*

appétent à entreprendre. Je n'ouls sentir leur vit par le dedans de mon intimité, j'accrois que j'en mourrais.

Le ton de son amie effraya le penseur qui lui répondit aussitôt :

— Attends un peu pour mourir, si tu le veux bien. Je vais te sortir de là. Combien sont-ils ?

— Quatre.

— Puissamment armés ?

— Arc et rapière.

— Bien. Détourne leur attention, j'arrive.

Il plaça un carreau sur le fût de son arbalète et tenta d'entrer en contact avec les deux ornis. Il n'eut pas à essayer longtemps, les animaux furent très rapidement à ses côtés et lui firent une fête qui lui réchauffa le cœur.

Il s'approcha doucement de l'endroit où se tenaient les brigands, guidé par les images mentales formées par les trois jeunes fauves. Quand il se trouva à une dizaine de mètres du chêne auquel Lana était attachée, il envoya les ornis chacun de son côté et leur intima le silence.

— Qu'escomptes-tu attendre ? s'informa son amie.

Il ne répondit pas et chassa toute image de son cerveau, désirant qu'elle ignore le plan qu'il avait mis sur pied.

Les quatre hommes dormaient encore, malgré la pluie. Povoal ne fit pas de quartier. Il lança l'attaque sans en avoir conscience. Les ornis fixés sur ses réactions, se précipitèrent sur les brigands dès qu'il commença à bouger, agissant comme s'ils étaient une prolongation de son esprit. Il avait craint que les jeunes animaux hésitent, aient peur, mais il n'eut pas besoin de décocher son trait, car les tourmenteurs de Lana furent proprement égorgés sans avoir eu le temps de réagir et certainement, sans même s'être réveillés. Quand il s'approcha, le spectacle était impressionnant. Le sang avait maculé la terre et les sacs sur lesquels dormaient les quatre hommes, formant des taches d'un rouge très clair où les gouttes de pluie faisaient comme des points vivants dans ces petites mares rouges.

Povoal se dépêcha à défaire les liens de Lana. Quand elle fut libre, ils se regardèrent quelques secondes sans mot dire, sans formuler une pensée, puis se tombèrent brusquement dans les bras, la paludéenne pleurant à chaudes larmes.

— Pov', ils me voulaient, ils me voulaient...

— Là, lui dit-il en passant sa main dans ses cheveux. Là, c'est terminé, ils sont morts.

— Vrai, ils ont trépassé, ces misérables ? demanda-t-elle d'une petite voix où s'entendait la rage.

— Ils sont morts. Les ornis les ont égorgés. Tous.

Gardant sa tête contre la poitrine du penseur, Lana lui expliqua :

— Je ne croyais point que cela me perturberait autant. J'ai jà affronté des mâles, mais ceux-là étaient malpropres. Leurs pensées étaient ignominieuses. J'accrois que je ne pourrais point me purger des images qui se vautraient par-dedans leur cap. J'ai eu pou, mâle. J'ai eu si pou...

— Pourtant, tu es une femme du grand marais, tu connais le danger.

— Certes, je sais quand on peut perdre la vie. Mais je n'avais point conçu le danger de perdre ma fleur dans la souffrance et la honte.

Elle leva la tête vers lui, ignorant les larmes qui lui coulaient le long des joues.

— Tu n'as jamais...

— Oncques un mâle n'a fourré son vit dans le dedans de mes secrets, Pov', avoua-t-elle en plaquant à nouveau son front contre la poitrine de son ami. Je noulais connaître un mâle avant de le chérir.

— Lana, je...

— Ne te presse point. Je t'espérerai aussi longtemps que le souffle passera par mes lèvres.

Elle s'écarta de lui et alla vers les cadavres des brigands. Les trois ornis ne les avaient pas quittés et leurs esprits s'étonnaient de la facilité avec laquelle ils avaient pu tuer des êtres aussi semblables à leurs maîtres qui paraissaient tout puissants.

Sans se concerter, Lana et Povoal leur envoyèrent des remerciements, des félicitations et les firent venir près d'eux. Les trois animaux obéirent, même la femelle d'Onyelle et s'assirent près des deux humains. Ils avaient faim. Ils pensaient à la viande et au sang qui étaient là, si proches et qu'ils avaient goûtés en tuant les brigands.

La paludéenne et le penseur se regardèrent et Povoal dit à haute voix :

— Va.

Orn ne se fit pas prier et se jeta sur le cadavre le plus proche. Son frère et sa sœur gémirent d'envie, mais ne bougèrent pas. Puis le mâle de Lana se précipita. Elle le lui avait autorisé. La femelle de la princesse gémit de plus belle, levant ses yeux écarlates vers les humains qui la libérèrent en même temps.

Ils retournèrent lentement vers leur campement. Povoal ne savait pas à quoi pensait Lana, car les ornis étaient restés pour se nourrir de la chair des brigands.

— À rien, dit-elle. J'ai le cap vide. Ces méchants m'ont roidement meurtri l'entendement.

Sa voix atone fit peur à Povoal. Il s'arrêta et la retint par le bras. Elle se tourna vers lui, tête baissée. Mû par une impulsion soudaine, il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Ne me fais plus jamais ça, ma paludéenne préférée. Tu m'entends ? Jamais.

Cette soudaine tendresse eut raison des défenses de Lana qui éclata en sanglots, s'accrochant désespérément à son ami.

Elle pleura un long moment. Les ornis, qui les avaient rejoints après avoir terminé leur horrible festin, permirent au penseur de prendre conscience de l'amour qu'elle lui portait. Il en fut presque effrayé, ne sachant comment répondre à un tel besoin, un tel don.

— Baisote-moi, lui dit-elle en relevant la tête.

Ému par ses yeux rouges, son visage baigné de larmes, il posa ses lèvres contre les siennes et leurs souffles se mêlèrent un instant.

Onyelle revint le surlendemain, accompagnée d'une petite troupe de soldats impériaux dirigée par le général Malib, qui avait fait partie de la troupe de recherche des fauves. Le conseiller de l'empereur était également du voyage.

Povoal et Lana avaient eu vent de leur approche, car les ornis les avaient repérés bien avant qu'ils n'apparaissent sur le chemin. La femelle de la princesse était saisie de sentiments contradictoires. Elle voulait se précipiter vers sa maîtresse, mais craignait la présence des autres humains.

— Va, lui conseilla silencieusement Povoal. Elle t'attend. Les autres ne te feront rien, je te l'assure.

Le fauve lui jeta un coup d'œil, puis partit sur le chemin au petit galop. Quand elle fut en vue de la troupe de cavaliers, elle sentit qu'Onyelle l'avait vue. La princesse stimula sa monture, tandis qu'elle galopa franchement à sa rencontre, criant de joie. Au bout de quelques instants, et malgré les sollicitations de sa camalière, le grand chemical ne voulut plus avancer, voyant le fauve qui venait dans sa direction. Avec un cri de frustration, Onyelle sauta à terre et courut vers la jeune femelle. Elles se jetèrent l'une sur l'autre et roulèrent dans la poussière du chemin, indifférentes à tout ce qui n'était pas l'autre.

La princesse leur raconta son voyage. Elle avait rapidement trouvé une voiture qui l'avait conduite jusqu'à la cité impériale. Le protocole avait retardé son départ, car l'Empereur ne pouvait être visité qu'après avis du grand chambellan, même quand il s'agissait de sa fille.

— J'enrageais, dit-elle à ses amis.

Povoal n'en doutait pas un instant. Il connaissait le caractère impatient et entier de la jeune femme et se disait que le chambellan avait dû entendre bien des choses assez peu gracieuses.

La composition du groupe qui devait venir à la rencontre des Sanglornis avait fait également l'objet de discussions, de négociations,...

— ... de retard ! Ainsi, de lamentations en atermoiements, me voilà seulement, conclut-elle. Approchez, voyez que nos fauves sont doux comme de petits chemoaux ! dit-elle aux impériaux qui restaient à l'écart.

La comparaison était assez juste, quand on connaissait le caractère ombrageux et imprévisible des jeunes chemoaux, tant qu'ils n'avaient pas été débourrés et n'avaient pas choisi de camalier.

— Voilà qui est fait pour nous rassurer, répondit le conseiller impérial. Je constate que vous vous êtes adjoints une troisième personne, ajouta-t-il en regardant Lana. J'aurais aimé en être informé.

— Vous êtes toujours aussi stupide, conseiller, laissa tomber Povoal. Comment aurions-nous pu vous avertir, depuis le grand marais où nous avons trouvé nos ornis ?

— Vos ornis ? demanda le dignitaire.

— Ma foi, j'ai la faiblesse de le croire, répondit le penseur. Mais si vous en doutez, essayez de vous faire obéir de la jeune femelle qui se tient à mes côtés. Ou alors du mâle qui ne quitte point Lana, ou bien, si vous préférez, tentez avec celle de la princesse.

Le conseiller resta silencieux puis, magnanime, concéda :

— Soit, monsieur le penseur, vous voulez toujours avoir le dernier mot ainsi que je le vois. Laissons cela pour l'instant et racontez-nous votre recherche.

— Non, dit Povoal.

— Non ? s'estomaqua le conseiller.

— Onyelle l'a certainement déjà fait, j'avoue ignorer ce que notre version apporterait de plus... À moins que vous ne mettiez en doute le récit de la princesse impériale, monsieur le conseiller.

Le dignitaire s'empourpra et, dans son esprit, retentit une telle colère que les trois ornis grondèrent à l'unisson. Il se calma instantanément. Son emprise sur ses émotions était réellement stupéfiante.

— Vos remarques insolentes et votre caractère désobligeant vous vaudront bien des ennuis à la cour, monsieur le penseur, dit-il simplement. Vous l'apprendrez à vos dépens et je laisse aux courtisans le soin de vous éduquer.

— Eh bien soit, laissez le leur, dit Povoal d'un ton désinvolte et, se tournant vers la princesse, il lui demanda : Y allons-nous, Onyelle ?

— Nous y allons.

Quand ils eurent parcouru quelques mètres, Lana murmura à leur intention :

— Cet homme, là, ce conseiller...

Elle s'interrompit. Povoal sentit l'inquiétude qui la rongait.

— Oui ? l'encouragea-t-il.

— Il me fait pou, lâcha la paludéenne.

— Pour quelle raison ? s'étonna Onyelle.

— Il est trop puissant. Il maîtrise son raisonnement avec une efficacité qui m'étonne.

Aucun son ne sort de son cap, m'entendez-vous ? Pas un bruit. Rien. Il va nous falloir nous en défier. Cesse de le harceler Pov', il est par trop puissant pour nous. De plus, j'ai regardé les ornis. J'accrois qu'ils le déprisent. Je ne sais s'ils le craignent, mais ils agissent avec lui comme jamais ils ne l'ont fait avec quiconque. Je suis apensé que ce guillaume est à craindre.

— Que nous chantes-tu là ? sourit le penseur. Veux-tu nous faire croire que de Novalles est un homme qui posséderait des pouvoirs inconnus ?

— Je sais ce que je narre, dit son amie. Quand je jacte, ce n'est point pour le vent. Accrois ce que tu veux, Pov'. Je suis apensée que ce... conseiller sera la cause de troubles qui nous toucheront. Moultement.

— Tu as donc réellement peur de lui ? demanda la princesse.

— Oui.

V

L'arrivée des fauves dans le village choisi fut assez épique. Il fallut toute la persuasion et la volonté de leurs trois maîtres pour que les jeunes fauves consentent à marcher dans les rues, à passer entre les maisons, bien que le bourg fût assez petit. Réciproquement, le conseiller impérial et le général durent déployer toute leur autorité pour que le chef du village accepte d'héberger ces "monstres de l'enfer".

Il était difficile de lui en vouloir. Les ornis attaquaient assez régulièrement les villages comme le sien, proches de la forêt qui bordait le grand marais, surtout à la période de la mise bas. Les jeunes réclamaient une grande quantité de viande que les femelles trouvaient en profusion parmi le bétail ou chez les bergers. Quiconque n'avait jamais senti son âme fouaillée jusqu'à la folie ne pouvait comprendre la terreur qu'inspiraient les sanglornis dans toute la population. Dès leur plus jeune âge, les enfants apprenaient à monter aux arbres, à ne jamais s'éloigner des portes du village, à concentrer leur esprit sur un chant, un poème, des psaumes, dès qu'ils sentaient la présence télépathique du fauve s'insinuer dans leur esprit.

Malgré tout, le prestige de l'Empire et la somme rondelette que promit le conseiller eurent raison des réticences du chef. Il consentit à louer sa maison à la troupe et se logea ailleurs, chez l'un de ses voisins.

Dès la première nuit, les ornis refusèrent d'entrer dans l'habitation. Ils avaient déjà du mal à admettre la proximité des impériaux, alors avoir un toit au-dessus de leurs têtes, sentir des odeurs humaines étrangères et subir le bruit que faisaient tous ces gens assemblés, tout cela était au-delà de leurs possibilités.

Ils restèrent donc à l'extérieur, non loin de la grande bâtisse, en compagnie de leurs maîtres.

L'air était doux. Les nuages de la journée avaient disparu et laissaient la place à un ciel qui scintillait de ses milliards d'étoiles.

Ils étaient tous les trois assis face aux terres labourées, sur un tronc qui servait de banc. Povoal ne faisait rien, se contentant de caresser doucement son orni. Lana tressait

des lanières de cuir pour remplacer la ceinture qui tenait son sac et Onyelle brossait vigoureusement la toison de la jeune femelle qui se laissait faire en ronronnant.

— Pourquoi l'as-tu appelée Orn ? demanda-t-elle à Povoal.

— Je ne sais pas. C'est venu comme ça, sans que j'y réfléchisse. Je n'avais point prévu de lui donner un nom, mais je trouve cela plus simple et je crois qu'elle l'apprécie.

— Tu accrois donc qu'il nous faudrait procéder de la même façon ? intervint Lana.

— Vous faites comme bon vous semble mais, pour ma part, je suis certain qu'Orn aime bien avoir un nom précis, elle... Ah, je ne sais comment dire, mais elle... s'identifie ; elle sait que ce nom la représente, je pense.

— Cela me convainc, dit la paludéenne.

Elle s'accroupit devant le mâle, lui prit la tête entre les mains et, frottant son nez à la truffe du jeune fauve, lui dit à haute voix :

— Tu te nommes Lan. Cela t'agréa-t-il ?

Pour toute réponse, le jeune orni lui lécha tout le visage. Lana tomba à la renverse en riant.

— Il semble qu'il soit d'accord, dit Povoal, souriant au bonheur de l'animal et de sa maîtresse.

— Je vois que je me dois de faire comme vous, constata la princesse.

Elle posa sa brosse à côté d'elle et, enfonçant sa main dans la fourrure de son animal, elle réfléchit un court instant. L'orni la regardait, consciente qu'il se passait quelque chose d'important. La princesse inspira longuement, puis murmura :

— Nyelle. Cela te convient-il ?

La femelle la regarda et, moins démonstrative que le mâle, émit un petit gémissement et inonda l'esprit de sa maîtresse d'une allègre tendresse.

Les jours qui suivirent furent employés à acclimater les ornis aux humains, à ce qu'il n'y ait plus aucune réticence, aucun signe d'agressivité, ni même de pensée menaçante de la part des trois jeunes fauves qui avaient presque atteint la taille adulte et devenaient réellement impressionnants. Leurs maîtres les promenaient tous les jours dans le village, marchant avec eux parmi les soldats, et parmi les habitants qui transpiraient de peur.

Lors de la première sortie, Lana et Povoal avaient senti l'irritation des ornis qui captaient cette terreur irraisonnée transpirant des esprits humains et, prédateurs, l'analysaient comme étant le comportement d'une proie.

— Les habitants ne doivent pas avoir peur, cela agace les ornis, avait dit le penseur au général Malib.

— Comment pourraient-ils ne pas craindre vos bêtes ? répondit le militaire. Moi-même qui ai pourtant vu la mort de près, je ne me sens pas très en confiance à déambuler à leurs côtés. Dois-je vous rappeler l'attaque que nous avons subie lors de notre expédition ? Ces animaux sont rapides, meurtriers, terribles. Les habitants de ces villages sont différents de ceux des grandes cités ; il s'agit de gens qui doivent craindre les ornis plus que la peste. Nous survenons avec vos fauves, et leur assurons qu'ils n'ont rien à craindre alors que, depuis des siècles, il leur faut les éviter, les fuir ou mourir. Pensez-vous qu'ils puissent changer d'attitude aussi rapidement ? Vous ne parviendrez pas à les rassurer.

— Il dit le vrai, intervint Lana qui assistait à la conversation. Et j'accrois que c'est une bonne chose.

— Ah oui, pourquoi ? demanda Povoal.

— Pour ce que, d'ores en avant, tous les guillaumes que nous croiserons sur nos routes, avec nos ornis, auront peur. Ils afficheront toujours un mouvement de fuite, ils seront en permanence sur le recul. Adonc nos bêtes se doivent d'apprendre à ne point assaillir les vilains qui les redoutent. Il leur faut s'accoutumer à réfréner leur meurtrière volition. Les humains ne sont désormais plus des proies.

— Cette femme a raison, dit le général avec un sourire adressé à la paludéenne. Son jugement est bon.

— Certes, dit le penseur. Mais il faut d'abord que nous habituions nos bêtes à ne pas avoir de réaction violente en présence d'humains. Vos triades doivent nous servir pour cela. Prévenez-les et nous procéderons d'abord avec eux, puis avec les habitants.

Ainsi fut fait. Malgré leur terreur, les soldats impériaux durent côtoyer les trois fauves, marcher en leur compagnie le long des chemins proches du village, parler à leurs maîtres sans que les ornis ne considèrent qu'il s'agissait d'une agression.

Deux accidents furent évités de justesse. Le premier matin de ces exercices d'acclimatation, la princesse rejoignait un groupe de soldats quand le chef d'une des triades vint vers elle. Il avait été chapitré par le général qui tenait à ce que les choses se passent le mieux possible et fassent honneur à l'armée impériale. Soucieux de bien faire, le chef s'était avancé d'un pas décidé, bravant sa peur et évitant de croiser le regard rouge sang de l'orni qui marchait à la droite d'Onyelle.

La jeune femelle, voyant approcher cet homme armé, avait cru à une attaque. Immédiatement, elle avait commencé à trotter vers lui en poussant son cri.

— *Nyelle !* avait aussitôt hurlé la princesse.

Interdite, l'orni s'était arrêtée et avait tourné la tête vers sa maîtresse.

— *Il ne nous veut pas de mal. C'est un ami, lui avait envoyé Onyelle. Il ne faut pas le tuer.*

Elle n'avait fait que penser ce petit discours pour ne pas effrayer le militaire. Peine perdue. L'homme avait senti que le fauve allait se jeter sur lui. Il avait vu ses yeux, entendu son cri se matérialiser dans son esprit et avait crû sa dernière heure arrivée.

Il lui fallut beaucoup de temps pour que cette vision de sa propre mort ne vienne plus le hanter.

Le second événement se produisit alors que les fauves commençaient à s'habituer à la présence inquiète des militaires et des autres impériaux. Le seul qui paraissait relativement serein en présence des ornis était le général. Bien sûr, il avait peur et ne pouvait s'empêcher de ressentir un sentiment de terreur brute quand l'un des trois prédateurs le fixait ou s'approchait de lui. Malgré ce réflexe purement animal, il parvenait à juguler sa frayeur et caressait les fauves, leur parlait, s'accroupissait devant eux, mettant ainsi son visage à la hauteur de leur gueule. Cette attitude forçait l'admiration de Povoal et Lana qui percevaient son appréhension face aux carnassiers.

— Vous m'impressionnez, général, lui dit un jour le penseur.

— Pour quelle raison ?

— Votre courage. Vous avez peur, ça vous noue les tripes, mais vous les caressez quand même et réussissez à les approcher. Je ne sais pas si j'aurais pu le faire.

— Vous n'auriez pas pu, parce que vous n'êtes pas un soldat, répondit le militaire.

— Certes, sourit Povoal. Mais certains de vos hommes, pourtant soldats impériaux, concilient presque leurs chausses, comme dirait Lana, quand Orn, Lan ou Nyelle ne font que les regarder.

Le général considéra un moment son interlocuteur et soudain, il parut se lâcher ; quelque chose changea dans son regard et le penseur perçut comme une grande bouffée d'air frais parcourir son esprit. Il eut un sourire inattendu qui le rajeunit de dix ans et prit le penseur par le bras pour lui chuchoter :

— Ne le répétez point, mais je tremble devant vos bêtes. Moi, c'est vous que j'admire. Vous dites que j'ai peur, c'est faux. Je crève de trouille, mon vieux. Je crève de trouille. Mais il ne faut pas le montrer, n'est-ce pas ?

Ce jour-là, le général était parti à la cité impériale pour rendre compte de l'avancement des choses, car l'Empereur tenait à être informé régulièrement de l'évolution de son projet.

Le conseiller était resté. Il assistait régulièrement aux sorties des animaux et s'en approchait le plus souvent possible. Était-ce à cause des sentiments qu'ils percevaient chez leurs maîtres, ou bien du fait de l'attitude ambiguë de l'impérial ? Povoal ne le savait, mais toujours était-il que les trois jeunes fauves n'appréciaient pas le vieil homme. Une vague d'agressivité se levait dans leurs esprits dès qu'il apparaissait.

— Alors, dit le conseiller en arrivant. C'est aujourd'hui que nous les mettons à l'intérieur de la maison ?

— Oui, vieil homme, répondit Povoal. C'est aujourd'hui que nous les mettons dans la maison.

De Novalles ne releva pas l'insolence, ni la précision concernant les vrais acteurs de ce qu'il allait se passer. Il passa devant le penseur et Orn pour entrer dans la bâtisse. Lana et Onyelle arrivèrent peu après.

Les trois amis expliquèrent mentalement à leurs animaux ce qu'ils attendaient d'eux. Les ornis se raidirent perceptiblement. Avoir un toit au-dessus de leurs têtes ne les affolait pas outre mesure, ils étaient nés dans un tunnel sombre et étroit creusé par leur mère ; mais entrer dans une pièce saturée d'odeurs humaines inconnues, d'ondes de peur et de méfiance, était une tout autre affaire. Malgré tout, ils acceptèrent de suivre leurs maîtres qui les rassuraient constamment, gardant un lien télépathique étroit avec eux.

Cela semblait bien se passer quand, soudainement, un soldat eut réellement peur de se trouver en présence de ces trois fauves. Dès qu'ils perçurent cette terreur, les ornis se tournèrent dans sa direction et le regardèrent fixement.

— Calmez-vous, dit aussitôt Povoal. Calmez-vous, vous les inquiétez !

Cela n'eut aucun effet sur le soldat chez lequel la frayeur grandit encore d'un cran, créant des images de massacre sanglant dans son esprit.

Les ornis recevaient ces scènes, sentaient l'odeur du sang et de la chair à vif, entendaient les cris de terreur qu'imaginait le militaire. Ils retenaient à grand-peine leur

cri de chasse, difficilement calmés par leurs maîtres. Lan semblait le plus concerné par l'attitude du soldat. Le cri se formait dans son esprit. Son poil était complètement dressé sur son échine dorsale, ce qui lui donnait une allure de monstre noir aux yeux rouges. Il était terrible.

— Sortez ! cria le conseiller au soldat. Sortez immédiatement, vous allez tous nous faire massacrer, avec votre peur idiote !

L'homme ne se fit pas prier et se précipita vers la porte. En quittant la pièce, il passa devant Lan qui échappa une fraction de seconde au contrôle mental exercé par Lana et se planta devant lui, gueule grande ouverte. Rien ne paraissait plus devoir l'arrêter. Le soldat, soudainement statufié, allait mourir, tout le monde en était convaincu.

— *Tue-le*, pensa violemment la paludéenne. *Tue-le et tu ne m'envisageras plus jamais. Je ne te voudrais plus à mes côtés. Tu seras seul pour tout le reste de ton existence. Vas-y, tue-le.*

Elle quitta la pièce, laissant son orni campé devant le militaire tétanisé. Lan fut complètement désorienté par l'attitude de sa maîtresse. Il resta un court instant à menacer le soldat en criant de moins en moins fort, puis le planta là et sortit en gémissant à la suite de Lana.

— Il allait le tuer tu crois ? demanda Onyelle.

C'était le soir. Orn et Nyelle étaient restés dans la salle, en présence de tous les militaires et des impériaux et, malgré la tension qui régnait dans l'habitation, n'avaient fait preuve d'aucun comportement agressif envers qui que ce soit.

— J'accrois qu'il l'allait proprement occire et en faire son manger, répondit Lana.

— En tout cas, celui-là pourra se vanter d'avoir échappé à quelque chose de définitif, commenta Povoal.

— Cela ne me fait aucunement glousser, dit sombrement Lana.

— À cause de Lan ? demanda le penseur.

Les ornis étant couchés près d'eux, il connaissait la réponse, elle était inscrite dans les pensées de son amie.

— Cet animal stupide a voulu échapper à m...

— Tu as tort, intervint la princesse. Il n'a point voulu t'échapper. Le soldat était tellement effrayé qu'il en devenait animal. Il avait tout perdu de son comportement humain et il se peut que Lan n'ait vu qu'une proie en face de lui. Dans cette pièce remplie de monde, de gens qui avaient peur, qui étaient hostiles, il est redevenu sauvage.

— Je ne crois point qu'il soit *redevenu* sauvage, dit Povoal, parce qu'il n'a jamais cessé de l'être. Nos ornis ne sont point des animaux domestiques, ce sont des fauves qui acceptent simplement de vivre en notre compagnie. Mais je pense que cet événement est une bonne chose pour eux comme pour nous. Nous apprenons à les contrôler, ils apprennent à nous écouter. Ce n'est qu'ainsi que nous progresserons tous. Tu ne crois point ? demanda-t-il en posant sa main sur le coude de Lana qui frémit et retira son bras.

— Si fait. Vous dites le vrai.

— Et d'ailleurs, il t'a suivie quand tu es partie, fit remarquer Onyelle. Que lui as-tu dit avant de sortir ?

- Qu'il pouvait occire le soldat, le dévorer, mais qu'il ne m'envisagerait plus outre.
- Il t'aime. Il a abandonné sa proie pour te suivre, dit la princesse.
- C'est ce que tu es apensé ? releva Lana.
- Oui. Et tu sais que j'ai raison.

Après les humains, il fallut habituer les chemaux à la proximité des fauves. Curieusement, ce ne fut pas trop difficile. Une fois la première frayeur passée, les premières ruades et refus calmés, les animaux acceptèrent de côtoyer les ornis. De leur côté, les prédateurs comprirent très rapidement que ces grands animaux n'étaient pas des proies. Ils finirent par les laisser en paix et ne cherchèrent plus à les effrayer. Nyelle et le chemal de la princesse parurent même développer une sorte d'entente amicale, jouant l'un avec l'autre, se reniflant mutuellement le museau. Il n'était plus rare de voir le grand chemal pousser l'orni du museau, laquelle se retournait et gratifiait l'animal d'un coup de langue généreux.

Quand il fut clair que l'acclimatation des ornis ne pouvait plus évoluer davantage dans les conditions qui étaient réunies dans le village, il fut décidé que la troupe allait rejoindre la cité impériale où l'attendaient l'empereur et sa cour.

— Sa cour ? s'étonna Povoal. Un ramassis de nobles pimpelochés de belle manière, incapables de faire la différence entre un chemal et un âne... Tout ce qu'ils feront sera de pousser des cris quand les bêtes apparaîtront, certaines femmes se pâmeront et ce sera tout.

— Tu as vécu à la cour ? demanda Onyelle avec un sourire.

— Jamais.

— Pourtant, tu la décris comme un courtisan rompu à toutes ses habitudes.

— Il n'est point besoin de faire preuve de beaucoup d'imagination pour cela. Les comportements de ces gens sont bien prévisibles.

— Je n'aime point que vous considériez la cour de sa majesté de cette façon, monsieur le penseur, intervint le conseiller.

— Et pour quelle raison, vieillard ? Je suis tenté de penser que c'est parce que vous vous retrouvez dans la description que je viens de faire.

— Vos insolences et vos provocations incessantes me lassent, Povoal de Gé.

— J'en suis heureux, vieil homme. Je ne vous aime point et votre lassitude me comble.

— *Povoal, pensa Onyelle. Cet homme est puissant dans l'Empire. L'Empereur le consulte fréquemment et tient son avis en grande estime.*

— *Eh bien, il doit gouverner étrangement, ton père, avec un conseiller qui n'œuvre que pour son avancement personnel,* répondit le penseur à voix basse.

— *Il gouverne comme il l'entend et, quel que soit ton avis, le conseiller est un personnage important dans l'Empire dont tu dois te méfier avec la dernière des prudences. Ne prends pas cette affaire avec la légèreté dont tu fais habituellement preuve.*

Povoal la regarda. Elle était tournée vers le conseiller et son visage n'affichait aucun des sentiments qui l'animaient.

— *Soit. Je vais suivre ton avis et ménager cette vieille bique,* murmura-t-il.

Il ajouta à haute voix, à l'intention du vieil homme :

— Il est vrai que je ne vous ménage point, de Novalles. Mais il faut que vous vous souveniez que c'est vous qui m'avez envoyé chercher, qui m'avez enfermé avec un orni adulte dans cette cave sombre, simplement pour voir si je survivrai. Avouez qu'il y a là de quoi éprouver quelque rancœur.

L'impérial leva un sourcil, apparemment étonné par ce revirement, mais ne fit aucun commentaire.

— *Cet homme est sombre, chuchota mentalement Lana. Il me fait pou. Je n'entends point pour quelle raison, mais j'accrois qu'il nous veut du mal. Beaucoup de mal.*

— *Tu ne parviens point à lire dans son esprit ?* demanda son ami.

— *Je faille à lire dans les esprits, je te l'ai jà maintes fois narré. Nonobstant, pour ce qui concerne ce guillaume, je perçois une inébranlable barrière devant ses pensées. Je ne sais pour quelle raison, ni par quel prodige, mais il m'est impossible d'ouïr ce qui sourd de ses mérangeoises.*

Cette constatation raisonna lugubrement dans l'esprit du penseur.

Le retour vers la cité impériale fut émaillé d'événements cocasses. Tout ce que comptait la population de curieux, de sceptiques ou simplement de badauds, se retrouva le long du trajet pour voir passer les trois "ornis de l'Empereur".

— Comment, "de l'Empereur" ? s'offusqua Lana quand elle apprit comment on nommait les trois fauves. Est-ce lui qui a risqué sa vie pour quérir ces bêtes ?

— Il tient tellement à ce projet de former une garde particulière qu'il s'attribue la capture des animaux, expliqua Onyelle.

— J'entends bien, mais je nous accepter que l'on me sépare de Lan quand nous serons arrivés en ta cité, princesse.

— Qui le pourrait ? Lan t'est attaché plus qu'à quiconque et je peux t'assurer que personne ne se risquera à vous séparer s'il n'en éprouve point l'envie. Il est impressionnant.

Le mâle avait pratiquement atteint sa taille adulte et, contrairement aux ornis sauvages qui devaient chercher de la nourriture chaque jour, jeûner parfois plus de deux semaines, les trois fauves avaient été élevés dans un luxe alimentaire qu'aucune bête fauve ne pouvait espérer. Ils étaient donc en pleine santé, leur fourrure noire luisait à chacun de leurs pas. Les deux femelles atteignaient la hanche de leurs maîtres, tandis que le mâle dépassait celle de Lana. Il marchait d'un pas ample et souple aux côtés de sa maîtresse, sa musculature jouait sous sa toison et les villageois massés sur le trajet commentaient toujours bruyamment son passage.

La frayeur et l'incompréhension étaient dans tous les esprits mais, de tout temps, les gens sont attirés par ce qui les effraie et l'on regardait passer les monstres, reculant de plusieurs pas quand ils approchaient. Certaines personnes, hommes ou femmes, se cachaient même les yeux pour ne pas croiser le regard des ornis.

À cette occasion, Povoal découvrit qu'Orn était espiègle. Elle s'aperçut rapidement l'effet que la lueur rouge sang de ses yeux avait sur ceux qui la regardaient. À partir de cet instant, elle prit un malin plaisir à plonger son regard de braise dans celui des curieux, cherchant les yeux qui se dérobaient et grondant de plaisir quand les plus courageux

tournaient la tête, une vague de terreur déferlant dans leur esprit.

— Orn, laisse-les tranquilles, lui dit Povoal, amusé par son manège. Ils ne peuvent résister à ton regard, tu le sais.

— Ces animaux jouent ? demanda le général Malib qui avait suivi, lui aussi, les agissements de l'orni.

— Il semblerait. Cela m'avait échappé jusqu'à présent. Mais là, j'ai bien l'impression qu'elle s'amuse de la peur qu'elle lit dans les esprits des badauds.

— Ils sont terribles, murmura le militaire.

— Terribles ? releva Povoal, étonné du sérieux de cette déclaration.

— Oui. Imaginez, Povoal : cent de ces bêtes, dirigées par des gens comme vous. Cent esprits qui fonctionnent en même temps, conçoivent les mêmes stratégies, élaborent des plans, exactement de la même façon, sans qu'un seul commandement ne soit audible. Cent de ces fauves qui sont capables de jouer avec le cerveau des humains, et sont suffisamment intelligents pour comprendre et exécuter des ordres complexes. Un tel bataillon serait invulnérable. Absolument imbattable. L'Empereur est un visionnaire.

— Sans doute, mais son projet me paraît un peu ambitieux, non ?

— Pour quelle raison ?

— Vous avez mis un temps assez long à me trouver, si j'ai bien compris. Combien d'années faudra-t-il pour dénicher cent personnes comme moi ?

— Vous avez trouvé cette femme en quelques jours, répliqua Malib en désignant Lana de la tête.

— Nous ne l'avons point dénichée, comme vous le dites. Elle nous a repérés et est venue à nous de son plein gré. Nuance de taille, monsieur le général.

— Je l'admets, monsieur le penseur.

Les moments de complicité devenaient de plus en plus fréquents entre les deux hommes. Il n'était pas rare que Povoal passe de longs instants à discuter avec le militaire, Orn installée entre les deux et se laissant caresser l'échine par Malib qui s'habituaient à elle et prenait un plaisir entier à plonger ses doigts dans la toison de l'animal.

Il avait suffi de trois jours à Onyelle pour rallier la cité impériale, il en fallut huit à la petite troupe pour accomplir le même voyage. Les maîtres d'ornis, ainsi qu'ils avaient été nommés, tenaient à ce que leurs animaux s'acclimatent progressivement à la foule de plus en plus dense qu'ils avaient à côtoyer. La route était maintenant pavée et le bruit des sabots ferrés, des roues cerclées de fer, les cris des conducteurs de charroi, le vacarme à chaque auberge, tout cela était neuf pour les animaux encore sauvages, habitués au silence ou aux menus bruits du marais.

Après un court moment de tension, les trois jeunes fauves s'en remirent entièrement à ce qu'ils sentaient dans l'esprit de leurs maîtres. Lana et Povoal en prirent conscience et en informèrent Onyelle un soir :

— Si nous sommes détendus, ils le seront. Si nous ressentons une urgence, un danger, quel qu'il soit, ils agiront en conséquence. Je crois qu'à présent, nous pouvons aller n'importe où, rencontrer n'importe qui, une ou plusieurs personnes, ils se fieront à ce qu'ils sentiront dans nos esprits.

— J'accrois que tu dis le vrai, Pov', j'ai ouï pareil sentiment dans le cap de Lan.

— Donc, nous n'avons plus à nous préoccuper des sentiments des ornis, mais uniquement des nôtres, si j'ai bien compris ce que vous dites, intervint Onyelle.

— Exactement, confirma le penseur.

— Dans ce cas, montez en voiture, il me tarde d'arriver au palais, dit la princesse.

— Et toi, que fais-tu ? s'enquit Lana.

— J'ai mon chemal et Nyelle doit apprendre à le suivre.

Ils firent ainsi qu'elle l'avait proposé. Les deux ornis hésitèrent un court instant avant de sauter dans la voiture couverte où avaient pris place Povoal et Lana, puis d'un bond gracieux, ils les rejoignirent. Leurs maîtres les félicitèrent et leur envoyèrent des pensées tendres et rassurantes.

Ainsi installés dans une voiture frappée aux couleurs de l'empire et devant laquelle tout le monde s'écartait, ils purent couvrir plus rapidement la distance qui les séparait de la cité impériale, puis du palais. Nyelle avait parcouru toute la distance en courant aux côtés du grand chemal, causant un étonnement effrayé sur son passage.

— Voilà enfin ces animaux ! On m'avait tant compté sur leur apparence, leur férocité, leur effrayant aspect, que je m'attendais à quelque chose d'un peu plus terrible. Sont-ils si meurtriers qu'on le prétend ?

Celui qui venait de parler était un courtisan. Un noble de vieille famille, dont l'esprit distrayait l'Empereur, faisait l'admiration de ces dames de cour et créait des jalousies parmi les courtisans qui ne possédaient pas son sens de la répartie. Il était habillé à la dernière mode, couleurs vives, chapeau de plumes multicolores et petite épée au côté gauche.

— Qui es-tu, toi qui n'a point peur de nos ornis et qui sens si mauvais ? demanda Povoal en plissant le nez.

L'homme ne put retenir un hoquet d'indignation, imité par ceux qui l'avaient accompagné.

— Je suis, monsieur, le comte Jehan Patinir de Pavin. J'ai l'honneur d'avoir l'oreille de l'Empereur et tiens à vous signaler que votre langage choque mon sens du beau.

— Ton sens du beau ? Je vois qu'il diffère du mien. Quant à savoir si les ornis sont terribles, si tu sortais un peu de ta geôle dorée et promenais ton odeur dans la campagne dont tu ignores tout, tu saurais ce qu'il en est. Mais, pour ta gouverne, apprend que les ornis sont les animaux les plus terribles dont tu ne pourras jamais rêver.

— Ils ont la taille d'un veau, laissa tomber l'autre. Sans doute en ont-ils l'esprit ?

Petits rires dans l'assistance.

Onyelle ne disait rien. Elle écoutait, une main posée sur le dos de Nyelle, les yeux allant du comte au penseur, mais n'intervenait pas.

— Orn, dit simplement Povoal.

La femelle se détacha de la hanche de son maître et avança lentement vers le courtisan qui se trouvait à une dizaine de mètres, son regard vrillé dans celui de l'homme qui ne put s'empêcher de reculer. Elle ouvrit la gueule et commença à crier. Faiblement d'abord, puis de plus en plus fort. Le visage de Patinir prenait lentement un teint livide, ses traits se

tiraient tandis qu'il se bouchait les oreilles, dans le vain espoir d'échapper au hurlement qui lui saccageait l'esprit. Totale­ment hypnotisé par le fauve qui avançait toujours, il avait oublié la conduite à tenir en pareille situation ; il ne pensait plus du tout.

Autour de lui, un vide s'était fait. Tous ses admirateurs avaient reculé de plusieurs mètres, le laissant seul devant Orn qui criait toujours.

— Cesse, pensa Povoal.

L'orni tourna rapidement son regard vers lui. Il ne fit qu'un signe de tête pour confirmer son ordre. Comme à regrets, la femelle revint à sa droite, sans plus se préoccuper de sa victime qui ne tenait debout que par miracle et dont le visage était celui de quelqu'un qui vient de croiser sa mort. Sa bouche s'ouvrait et se fermait spasmodiquement, sans qu'aucun son ne franchisse ses lèvres.

— Que penses-tu de l'esprit de ce veau, comte ? demanda sadiquement Povoal.

Il n'obtint d'abord aucune réponse, mais le son de sa voix parut ramener le noble à la réalité. Il regarda autour de lui, hébété, considéra l'orni sans rien dire, puis inspira profondément :

— Je retire tout ce que j'ai pu dire, coassa-t-il faiblement. Ces animaux font désormais partie de la faune de mes cauchemars. Votre démonstration était plus que convaincante, monsieur.

Il salua Povoal d'un petit signe de tête.

— Je dois à mon tour avouer que tu m'impressionnes, comte, lui dit le penseur. Tu fais preuve d'un courage dont peu de gens peuvent se vanter.

— Quel courage ? J'ai eu davantage peur pendant ces quelques interminables secondes, que pendant toute mon existence.

— Le courage de reconnaître ton erreur. Je ne pensais pas les courtisans capables de cela. J'ai fait preuve d'autant d'étroitesse d'esprit que toi et je vous prie de bien vouloir m'en excuser, dit Povoal en vouvoyant le comte, lui marquant ainsi son respect.

Ils se saluèrent mutuellement, puis la petite troupe de courtisans se retira en discutant fiévreusement.

— Ils commentent ce qu'ils viennent de voir et dans une heure tout le palais saura ce qui vient de se dérouler ici ; et, quand le palais apprend un fait, la cité ne tarde jamais à en savoir autant, dit Onyelle. Tu as bien fait de laisser faire Orn. Patinir est intelligent et a certainement compris ce qu'étaient les ornis et comment ils agissent. Il s'en souviendra et en informera l'Empereur.

— Il est à craindre, ce Patinir ? demanda Lana.

— Disons qu'il vaut mieux l'avoir avec que contre soi. Il possède une petite cour qui lui est toute dévouée, d'autant qu'il est riche et, comme il l'a dit, a l'oreille de l'Empereur.

— Je n'entends point ce terme, dit la paludéenne.

— L'Empereur l'écoute, prend son avis, lui donne le sien et discute avec lui de certaines mesures à prendre. Oui, il est à craindre.

— Nous l'avons dans notre camp, à présent, fit remarquer Povoal.

Onyelle fit la moue.

— Je ne le connais point très bien. Depuis plusieurs années, dès que j'ai été capable de monter correctement à cheval, je suis plus souvent dans les forêts qu'à la cour, mais je

ne sais point s'il est réellement fiable. Il est courageux, intelligent... sans doute est-il également retord ? Je ne sais.

— Lana, qu'as-tu perçu dans son esprit ? demanda le penseur.

— Le cri d'Orn, la terreur de ce Guillaume, puis l'étonnement à ouïr ton parlé et enfin la satisfaction d'entendre qu'il t'avait impressionné. Rien de plus.

Elle écarta les mains comme pour s'excuser :

— Il y avait foule autour de lui. Tous ces esprits qui fonctionnent dans le même temps font une cacophonie qui me fatigue les mérangeoises. Il me va falloir opérer comme nos bêtes, m'acclimater à toute cette presse noiseuse qui caquète et huche comme des poules affolées par le goupil fureteur.

L'épisode de la rencontre entre Orn et le comte fit effectivement le tour du palais. Le soir, tout un chacun connaissait l'histoire comme s'il y avait lui-même assisté et était capable de la retracer avec une minutie qui ne garantissait en rien l'authenticité de ses propos.

L'empereur tint à voir les bêtes et leurs maîtres après son souper qui se tenait régulièrement à huit heures et qu'il prenait seul à une longue table, entouré par des courtisans choisis la veille. L'honneur d'assister au dîner de l'empereur était hautement prisé à la cour. Il s'agissait pourtant de rester debout pendant toute la durée du repas, parfois sans mot dire quand sa majesté était de mauvaise humeur.

— Vous viendrez quand je vous ferai chercher, avait dit le conseiller impérial. Une triade passera dans vos logements. Vous la suivrez et sa Majesté vous recevra dans son grand salon. Êtes-vous bien certains de vos bêtes ?

— Vous les avez vues, lui avait répondu Onyelle. Elles nous obéissent en tout. Croyez-vous que moi, princesse impériale, je risquerais la vie de mon père ?

— Avant d'être votre père, sa Majesté est Empereur, avait fait remarquer de Novalles.

— Pensez-vous que je l'oublie un seul instant, conseiller ? avait-elle alors répliqué d'une voix glaciale. De votre côté, ne négligez point le fait que vous vous adressez à une princesse impériale.

Ils se trouvaient à présent tous les trois dans une pièce immense, aux murs lambrissés et au parquet de marqueterie sentant la cire. Les ornés se tenaient sagement assis à leurs côtés, plongeant leurs yeux de braise dans ceux des témoins de la rencontre. Il y avait là une vingtaine de personnes, sans compter les trois triades censées assurer la protection de l'empereur.

Après plusieurs minutes d'attente, Povoal s'impatienta et voulut faire le tour de la pièce. Il se détacha du groupe, suivi par Orn, quand le chef d'une triade l'apostropha :

— Il ne vous est point permis de déambuler dans le grand salon. Seuls les...

— Comme il me plaît d'attendre l'empereur en marchant, je marche, répliqua-t-il, nullement impressionné par le ton autoritaire du soldat.

Le militaire fit un pas en avant, imité par les deux autres membres de sa triade. Nul ne sut ce qu'il voulait tenter, car il fut interrompu par Orn qui se jeta devant lui, la gueule

grande ouverte et grondant sourdement.

— Je ne crois point que ce soit une bonne initiative que de vouloir m’empêcher d’agir à ma guise, soldat. Mon orni ne paraît point d’accord avec votre entreprise. Restez donc à votre place, et vous demeurerez en vie, tous vos membres intacts.

Le conseiller ne dit rien, pas plus que Lana et Onyelle. En revanche, un murmure d’inquiétude parcourut les rangs des courtisans.

— N’ayez aucune crainte, dit une voix.

Povoal se retourna et reconnut le comte Patinir de Pavin qui, fort de son expérience récente, continua :

— N’ayez crainte, vous dis-je, cette bête est totalement sous le contrôle de son maître. S’il désire que la triade soit écharpée, elle le sera, quoi qu’elle tente. Mais je ne pense point que ce soit là les intentions des maîtres d’ornis.

— Tu penses bien, comte, approuva Povoal qui poursuivit sa promenade en silence.

L’empereur n’apparut qu’une grosse heure plus tard. Povoal avait pris un siège, imité par Lana puis, avec un temps de retard, par Onyelle. Les ornis s’étaient couchés à leurs pieds et dormaient en rêvant, bougeant par spasmes et gémissant dans leur sommeil.

Tous les autres faisaient le pied de grue, discutant à voix basse pour ne pas troubler l’intimité impériale du lieu. Povoal bâillait à s’en décrocher la mâchoire, entretenant une conversation silencieuse avec Lana, quand l’huissier clama :

— Sa majesté l’Empereur !

Les trois maîtres se levèrent. Les ornis s’éveillèrent en sursaut, agressifs, mais furent aussitôt calmés par les pensées rassurantes de leurs maîtres.

Le monarque fit son entrée, ne regardant personne, hormis les trois fauves. Il avança lentement vers le centre de la pièce et s’immobilisa à quatre mètres des animaux qu’il considéra un moment en silence.

— *Ces bêtes sont terribles*, entendit Povoal.

Les ornis lui permettaient de lire dans les pensées de l’empereur.

— *Je ne dois point montrer ma peur, je ne dois point montrer ma peur*, s’exhortait-il silencieusement.

Malgré cela, le penseur sentait poindre une terreur glacée qui enflait et s’imposait de plus en plus dans le cerveau du monarque.

— Ainsi, les voilà ces fauves, dit-il d’une voix qui tremblait un peu.

— Oui Majesté, répondit aussitôt le conseiller.

— Sont-ils apprivoisés ? s’enquit l’empereur.

— Totalement... commença le conseiller.

— Absolument point, le coupa Povoal.

Le monarque se tourna vivement vers lui, l’œil courroucé.

— Qu’est-ce à dire ? demanda-t-il.

— Qu’il s’agit seulement d’animaux sauvages qui acceptent de vivre à nos côtés, mais non point de petits chiens de cour à qui l’on pourrait faire exécuter des tours. Rien de plus.

— De Novalles, que signifie cela ? demanda à nouveau l’empereur sans regarder le

conseiller qui fronçait les sourcils, courroucé par l'intervention du penseur.

— Je ne... commença à nouveau le vieil homme.

— Si votre majesté tient à obtenir des informations cohérentes, le coupa le penseur, il serait sans doute préférable qu'elle s'adresse directement à l'un de nous trois qui sommes les seuls à même de les lui fournir. Malgré la grande compétence du conseiller de Novalles, il est évident que ceux qui en savent le plus sur ces animaux extraordinaires sont ceux qui les ont élevés.

— Soit, nous consentons à vous écouter, monsieur le penseur, dit-il. Apprenez-nous ce que nous voulons savoir sur les ornis.

Povoal parla pendant plus d'une heure. Le monarque ne l'interrompit pas une seule fois, ses yeux allant du penseur aux fauves qui le regardaient chaque fois qu'il pensait à eux.

Pendant plus d'une semaine entière, du lever au coucher du soleil, les trois maîtres d'ornis durent effectuer des exercices avec leurs animaux, les habituer à la présence d'hommes en armes, au bruit des épées qui se choquent, aux cris poussés lors d'une charge, à toutes les activités militaires auxquelles ils pourraient avoir à faire face. Povoal avait beau expliquer aux militaires qu'il n'était pas besoin de les faire travailler si intensément, que l'ordre mental de leurs maîtres suffisait à leur faire exécuter n'importe quelle tâche, le conseil de la guerre ne voulait rien entendre et veillait à ce que ses directives soient appliquées à la lettre. Le général Malib avait même reçu un avertissement signé de la main de l'empereur pour avoir appuyé une demande de relâche émise par le penseur.

— C'est lassant, dit Lana un soir après avoir baigné Lan.

— Quoi donc ? demanda Onyelle en souriant. Le bain ?

— Non point, répondit Lana. Le bain est un moment que je prise prou. Ainsi que Lan. Ce qui est lassant est de devoir courir à senestre, puis à dextre, puis s'escamoter, mimer l'attaque... Tout cela me paraît vain et infantile. Les ornis s'amuse un peu, mais je décrois qu'ils trouveront ces jeux insensés longtemps à leur goût. Il se pourrait qu'ils croquent un de ces militaires juste pour ne plus s'ennuyer.

— Tu as raison, l'approuva Povoal. Ne pourrais-tu pas signaler à l'empereur, monsieur ton père, que nos bêtes sont des prédateurs et que la chasse les équilibre ? demanda-t-il à Onyelle. Une trêve de quelques jours dans ce passionnant travail militaire ne les rendrait, ne nous rendrait que plus efficaces, j'en suis persuadé.

— Vous voulez donc abandonner l'Empire en proies aux attaques incessantes de ses nombreux ennemis ? s'enquit la princesse, le sourire aux lèvres.

— Absolument. Qu'il crève, dit Povoal.

— Monsieur de Gé ! s'exclama Onyelle. Parler ainsi de l'Empire est un crime passible de l'emprisonnement à vie !

— Cela changerait-il quelque chose à ce que l'on nous impose de vivre actuellement ? Pas le droit de quitter ce camp triste et sale ; pas le droit de donner notre avis sur la façon dont ces ânes bâtés entendent utiliser les ornis. *Utiliser* les ornis ! La prison ne serait

sans doute pas plus terrible.

Onyelle lui répondit sérieusement :

— Je sais tout cela et je partage votre point de vue, mais la discipline et les règlements militaires sont ainsi faits. On ne discute point les ordres. Malgré tout, je vais aller faire part de notre requête directement à l'Empereur. Maintenant.

Elle partit aussitôt.

— Elle change, notre princesse, fit remarquer Lana.

— Oui, elle s'humanise, dit Povoal avec un sourire.

— Et elle ne te chérit plus de la même façon.

— Je l'avais lu dans son esprit. C'est bien.

— Plus que tu ne le peux accroire, conclut son amie dans un murmure.

Étonnamment, la demande des maîtres d'ornis fut acceptée. Elle avait été appuyée par le conseiller impérial, ce qui fit dire à Onyelle :

— Tu vois, il n'est pas si mauvais que tu le penses, ce bon de Novalles.

Povoal s'était contenté de hocher la tête. Quant à Lana, elle s'était assombrie, comme à chaque fois que l'on évoquait le vieil homme devant elle.

Les préparatifs pour le départ furent une fête. Il avait été décidé que l'on se rendrait dans la forêt du sud pour y chasser le cerf et le sanglier. Le général Malib était de la partie. L'on allait voyager léger. Des chemaux et une voiture tractée pour Lana et Povoal qui ne savaient pas monter et ne tenaient pas à apprendre.

La joie d'Onyelle était communicative et l'on chantait, riait volontiers dans le camp. Il s'avérait que les maîtres d'ornis n'étaient pas les seuls à se lasser des exercices incessants.

— Je reste au palais.

— Comment cela ? s'étonna le penseur.

Il était occupé à brosser Orn, quand Onyelle s'était plantée devant lui, l'air sérieux.

— Je suis invitée par l'Empereur à venir le visiter demain dans la soirée, expliqua la princesse. Je ne peux décliner cette invitation et ne le souhaite point. C'est mon père qui veut me voir. C'est tellement rare que je suis heureuse de le rencontrer. Je suis venue te demander si tu acceptes de prendre Nyelle. Il faut qu'elle coure, qu'elle se dépense.

— Bien sûr, je le ferais. Tu lui as expliqué ?

— Oui. Je voulais savoir ce qu'elle en pense.

— Nyelle ? demanda le penseur.

L'orni tourna ses yeux phosphorescents vers lui. L'échange dura une fraction de seconde.

— Elle est inquiète et ne veut pas te laisser. Si elle refuse, je ne la prends point.

— Cesse tes stupidités, dit Onyelle à son orni. Que veux-tu qu'il m'arrive ici ? Je suis chez moi. Va chasser avec eux. Je te promets que la prochaine fois, rien ne me fera te laisser partir seule. Pov' ?

— Je sens qu'elle est d'accord, mais seulement parce qu'elle a besoin de courir et de tuer. Tu dois également percevoir son acceptation.

— Oui, mais je voulais en être certaine. Je ne veux pas la laisser et qu'elle pense que je la renie, dit la jeune femme.

— N'aie aucune crainte à ce sujet. Tu peux aller voir ton père.

— L'Empereur, Pov', le corrigea Onyelle.

— Si tu veux, mais ce devrait d'abord être ton père.

— Il a un Empire à gouverner et...

— Et une fille à aimer, je suis bien d'accord avec toi. À bientôt, petite princesse. Fais très attention à toi.

— Et toi, veille sur vous, lui dit Onyelle. Et tranquillise-toi ; que veux-tu qu'il survienne dans ce palais où je suis la deuxième personne la plus importante ?

— Que la troisième veuille prendre ta place.

— Sottises, dit-elle en haussant les épaules.

— Hypothèse vraisemblable, répliqua-t-il aussitôt.

Ils se quittèrent en souriant.

Le départ pour la chasse fut joyeux. Même Nyelle était excitée. Elle ne quittait pas Povoal d'une semelle ce qui irritait un peu Orn qui la poussait constamment, voulant sa place, fourrant sa tête sous la main de son maître pour qu'il la caresse, montrant des crocs impressionnants à sa sœur quand elle réclamait sa part d'attention.

— Orn... soupira mentalement Povoal. Tu sais qu'elle est là pour la chasse et seulement pour la chasse. Onyelle doit rester ici, tu l'as compris. Alors cesse ton manège de femelle jalouse et laisse-la profiter du voyage. Il faut bien que je m'occupe un peu d'elle, la princesse me l'a demandé. Orn, tu m'entends ?

L'orni feignit la plus parfaite surdité mentale et continua de chasser sa sœur, de la poursuivre en hurlant, ce qui affola les chemoaux et les chiens du général qui se cachaient sous la voiture, la queue entre les pattes.

— Alors, penseur, on ne tient plus sa bête ? se moqua Malib.

— Gausse-toi, militaire. Je voudrais bien savoir comment tu t'y prends pour calmer une femelle d'orni jalouse.

— Oh, ça ne doit point être pire qu'une femme jalouse, rit le général.

— Donc, tu vois bien que c'est impossible.

— En attendant, on est obligé d'attendre que les chiens veuillent bien sortir de là pour démarrer, et ils ne pourront le faire que si ta femelle accepte de cesser son hurlement.

— Lana, au secours, dit le penseur.

— Lan, dit la paludéenne à haute voix, va chercher Nyelle.

Le grand mâle obéit aussitôt. Il marcha posément vers les deux femelles qui se faisaient face, criant toutes les deux. Dès qu'il arriva près d'elles, ses deux sœurs se calmèrent instantanément et leur fourrure retrouva leur aspect normal. Nyelle se plaça à côté de lui et le suivit quand il revint vers Lana.

— Et voilà ce que peut faire un orni bien dressé, dit celle-ci.

— Ce qui prouve, si besoin était, la suprématie des mâles sur les femelles, répliqua le penseur. Un mâle fonctionne avec sa tête, tandis qu'une femelle...

— Et que vaut-il mieux ? demanda Lana, un sourire mutin flottant sur les lèvres.

Fonctionner avec sa tête, ou avec son cœur ?

Le calme enfin rétabli, la petite caravane put s'ébranler.

VI

Onyelle arriva avant tout le monde dans la grande salle des visites.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'empereur demande à la voir à cette heure de la soirée, cela était déjà arrivé plusieurs fois. Malgré tout, elle ressentait une sourde inquiétude qu'elle attribua à l'absence de Nyelle. C'était la première fois, depuis qu'elle était revenue au palais, que l'orni n'était pas à ses côtés.

Elle soupira et tenta de chasser son appréhension en secouant la tête. Elle savait le fauve en sécurité avec Povoal et Lana, et certainement occupé à chasser des cerfs dans la forêt impériale.

La princesse prenait conscience de l'aversion de l'empereur pour les ornis. Il en avait peur et ne parvenait pas à se raisonner en leur présence. Les animaux le savaient, le penseur et la paludéenne tout autant et, même elle qui ne possédait pas leur don, était capable de ressentir cette terrible et incontrôlable appréhension qui s'emparait du monarque dès qu'il se trouvait en présence des fauves. Fier et ne voulant pas apparaître comme un couard aux yeux de sa cour, à ceux de sa fille et aux siens propres, il masquait sa terreur et s'obligeait à les toucher, leur parler, leur donner des ordres. Tentative dérisoire qui ne leurrait pas les maîtres d'ornis et certainement pas de Novalles à qui rien n'échappait dans les comportements de son empereur.

C'était certainement ce sentiment qui avait poussé le père d'Onyelle à organiser une rencontre sans que Nyelle ne l'accompagne. Sans aucun doute conseillé par de Novalles, il avait profité du moment où les maîtres d'ornis étaient partis à la chasse pour convoquer sa fille. Elle n'avait pu refuser. On ne décline jamais une invitation impériale ; elle équivaut à un ordre.

Elle se remémora la conversation qu'elle avait eue avec la paludéenne quand une triade avait apporté la convocation impériale.

— Je déprise fort cette soudaine inclinaison à te vouloir envisager seulette, ma princesse, avait dit Lana. Ne peux-tu imposer la présence de Nyelle ?

Onyelle avait souri :

— Tu es bien une roturière de la dernière espèce, mon amie. D'une part, il est inconcevable de venir autrement que l'a souhaité l'Empereur, d'autre part, je ne vois

point le mal que pourrait me vouloir mon père.

— Tu t’y vas donc rendre sans Nyelle ? avait insisté Lana.

— Oui. Il le faut. Pov’ m’a dit que vous aviez entendu que sa Majesté craignait les ornis. C’est pour cette raison qu’elle veut me voir seule.

— Je te vais accompagner pour cette entrevue.

— Lana, Lana..., soupira Onyelle. M’écoutes-tu ? Je suis la seule convoquée. Si tu venais avec moi, tu devrais de toute façon rester à la porte du salon et l’Empereur serait courroucé de ta présence. Que veux-tu qu’il m’arrive ?

— Précisément, je veux qu’il ne t’advienne aucun désagrément et là, dans cette situation, je pressens... Ah ! Je ne sais. Je pressens une mauvaise intention.

— Serais-tu voyante de surcroît ? rit la jeune femme.

— Ah, ma princesse, soupira Lana. Tu as bien changé. Tu es devenue une damelle épanouie, apte au bonheur, à la liesse... J’ai tellement peur qu’il survienne quelque méchant esprit pour te vouloir du mal, que je le redoute chaque instant où tu te trouves loin de nous. Se peut que je déraisonne, mais je ne prise point cette conversation que tu vas entretenir avec ton empereur.

— Lana ! avait protesté Onyelle, faussement scandalisée. Tu es tout autant irrévérencieuse que Povoal. Son influence t’est néfaste. Il va falloir que je surveille tout cela de près. Lui aussi se dit inquiet que je reste seule ici et que je me rende à cette invitation. Vous êtes bien tous les deux des crassous de la ville-basse et du grand marais pour craindre je ne sais quoi pour la princesse impériale dans le palais de son père.

La paludéenne avait fait la moue :

— Gausse-toi, princesse, gausse-toi. Je ne jacte point pour le vent...

— Ah ! Je vois que vous avez fait diligence pour répondre à l’injonction impériale !

Le conseiller de Novalles venait de faire son apparition dans le salon. Il était accompagné par trois triades et affichait un sourire sûr de lui qui déplut immédiatement à Onyelle.

— Comme vous devez le savoir, monsieur le conseiller impérial, on ne peut point parler d’injonction quand l’invitation s’adresse à une personne de sang. *Vous* auriez reçu une injonction. *J’ai* reçu une invitation de la part de l’Empereur, mon père.

— Vous savez fort bien que je connais ce détail du protocole, Onyelle, répondit de Novalles sans se départir de son sourire.

— Comment m’avez-vous nommée, conseiller ? Onyelle ? C’est bien ce que j’ai entendu ? Je vous demanderai de me donner mon titre. Je suis princesse impériale et la seconde personne de l’Empire après sa majesté mon père.

— *Tu n’es rien, damelle !* susurra une voix dans l’esprit de la jeune femme.

Elle laissa échapper un hoquet de surprise.

— *Eh oui*, continua la voix dont Onyelle n’osait comprendre d’où elle venait. *Eh oui, tu peux enfin juger que les talents de télépathe de tes deux amis ne sont rien comparés au mien. Ils ne l’ont point compris, mais je vous surveille sans relâche depuis votre retour.*

— De Novalles ? demanda la princesse, incrédule.

— *Oui. De Novalles. Le conseiller de Novalles*, confirma la voix. *Le conseiller de*

Novalles qui attend depuis tellement de temps son heure. Le conseiller de Novalles qui sait depuis ta naissance que c'est toi qui vas lui donner l'occasion de prendre le pouvoir.

— Prendre le pouvoir ? Mais vous êtes fou à lier ! s'exclama Onyelle.

Les soldats la regardèrent, étonnés par son ton et par cette étrange conversation qu'elle semblait entretenir avec le conseiller qui n'ouvrait pourtant pas la bouche.

— *Fou ? J'en doute. Patient, résolu, inventif, et surtout puissamment télépathe,* corrigea de Novalles dans l'esprit de la princesse. *Sais-tu ce qu'il va se passer à présent ? Tu vas être prise d'un violent mal de tête. Le sens-tu se préciser en plein cœur de ton cerveau ?*

Onyelle se plaqua brusquement les mains sur les tempes. Une douleur aiguë prenait son crâne dans les mâchoires d'un étau, annihilant progressivement toute possibilité de réflexion.

— *Tu demandes aux triades de sortir,* ordonna silencieusement le conseiller. *Maintenant !*

Ce dernier mot éclata comme un véritable coup de poignard cérébral dont la violence fit chanceler la princesse.

— Majesté ! s'écria le chef d'une des triades en se précipitant vers la jeune femme. Majesté qu'avez-vous ?

— *Renvoie-le !* exigea de Novalles. *Immédiatement ou tu vas souffrir encore davantage.*

— C'est... balbutia Onyelle. C'est...

Rassemblant ce qu'il lui restait comme énergie, elle allait dénoncer le conseiller, mais il la coupa en resserrant encore d'un cran l'étau qui lui écrasait les tempes.

— *Abandonne immédiatement l'espoir fou que tu parviendras à prononcer mon nom, damelle ! Tu sais de toute façon que c'est voué à l'échec. Renvoie-le !*

La jeune femme gémit de douleur.

— Majesté ! Monsieur le conseiller ! Sa majesté la princesse impériale se sent mal !

— Et bien je le vois, soldat. Majesté, que se passe-t-il ? demanda de Novalles.

Il poursuivit silencieusement en torturant encore Onyelle :

— *Chasse-le te dis-je, ou tu souffres à te rouler à terre.*

— Soldat... sortez, souffla-t-elle.

— Réellement ? demanda le chef.

Le conseiller se tourna vers la jeune femme et lui demanda respectueusement :

— Vous tenez vraiment à ce qu'il sorte avec ses hommes, majesté ?

— Oui... haleta Onyelle.

Obéissantes, les trois triades quittèrent la grande pièce.

— Bien, c'est très bien, Onyelle, la félicita de Novalles quand ils furent seuls.

Il parlait à haute voix, d'un ton doux et réconfortant.

— Veux-tu ne plus ressentir de douleur ? Voilà.

Aussitôt, la souffrance disparut. Totalement. À tel point que la jeune femme se demanda si elle avait réellement eu mal. Hébétée, elle regarda autour d'elle, des larmes lui masquant la vue.

— Mais si tu refuses d'obéir à mes ordres, tu souffres. Ainsi.

Une vrille de métal glacé fora un puits de souffrance dans l'esprit d'Onyelle qui hurla et tomba à genoux.

— Si tu es sage, tu goûtes le repos de l'esprit. Si tu me résistes en quoi que ce soit, tu souffres horriblement. Je puis te tuer dans des souffrances dont tu ignores totalement l'intensité. Le comprends-tu ?

La princesse était trop loin dans la douleur pour répondre. Elle bavait, pleurait et se tordait, incapable de penser à autre chose qu'à son cerveau transpercé de part en part, massacré, réduit en bouillie par le taraud mental que lui imposait de Novalles.

— Onyelle, je t'ai posé une question. Le comprends-tu ?

À nouveau, l'horrible douleur disparut totalement. La jeune femme sut qu'elle allait devenir folle, tellement il lui semblait impossible d'échapper à la torture démoniaque qu'exerçait le conseiller. Cette alternance de calme et de douleur absolue lui faisait perdre la raison.

— Je le comprends, murmura-t-elle.

— Bien. Donc voici ce que je te demande. Tes deux amis sont de trop. Je veux qu'ils quittent le palais dès leur retour. Il est hors de question qu'ils restent ici un jour de plus. Bien entendu, leurs animaux ne les suivront point. Tu feras ce qu'il faut pour cela, je te fais confiance pour trouver un stratagème dans ce dessein.

— Mais, objecta Onyelle d'une toute petite voix, jamais les ornis n'accepteront de rester si Lana et Povoal partent.

— Mais si, je te l'assure. S'ils partent avec eux, tu souffres. Veux-tu que je te le montre ?

— Non ! cria la princesse. Non ! Je tenterai de faire ce que vous demandez.

— Tu ne tenteras point, damelle, tu le feras, assura de Novalles.

— L'Empereur va venir ici, il...

— Mais pourquoi viendrait-il ? demanda le conseiller, souriant.

— Il m'a convoquée ! pleura Onyelle. Il va venir.

Elle avait une voix de petite fille. Elle était une petite fille terrorisée qui assure à son bourreau qu'on va la secourir.

— Cesse de l'attendre, je lui ai rappelé qu'il avait une rencontre importante demain dans la matinée. Il lui faut la préparer avec soin. Vous savez certainement, en tant que princesse impériale, que nos frontières de l'Est ne sont que très peu sûres et que les Marquis ont bien du mal à assurer la suprématie de l'Empire sur ses terres éloignées. Sa Majesté reçoit demain les gardiens des marches orientales. Je lui ai suggéré de vous rencontrer à sa place.

— Mais, que voulait-il me transmettre ? demanda la jeune femme, sa voix reprenant un peu de couleur.

— Rien.

— Rien ?

— Je lui avais fait remarquer qu'il ne vous voyait que très peu et qu'il pouvait profiter de votre présence dans le palais pour passer un moment avec vous, seul à seul. Il a hésité, puis accepté. J'ai copié la convocation sous sa dictée.

— C'était un guet-apens, dit Onyelle, triste et songeuse.

— Dans lequel vous vous êtes rué, princesse. Allons, dit brusquement de Novalles, laissons cela. Je compte sur vous pour la mission que je vous ai confiée. Ne tentez rien de dommageable, je ne serai jamais loin de vous et vous avez pu juger de l'efficacité de mon pouvoir.

Tout en parlant, il envoya une onde de douleur caresser l'esprit de la princesse. Elle frémit, mais ne dit rien.

Povoal, Lana et les soldats qui les avaient accompagnés, sous le commandement du général Malib, revinrent le surlendemain de l'entrevue qu'avait provoquée de Novalles avec Onyelle. Ils avaient chassé tous les jours durant cette courte semaine et les ornis avaient fait l'admiration de tous, reléguant les chiens du général au rang de spectateurs, tellement leur vitesse, leur puissance et leur capacité à repérer les proies leur étaient infiniment supérieures.

Ils avaient couru, couru et couru encore, jusqu'à l'épuisement. À chaque fois ils revenaient dès que Lana ou Povoal le leur demandaient. Au début, les deux maîtres étaient un peu inquiets de les voir disparaître aussi vite dans les sous-bois ; ils craignaient que les animaux ne reviennent pas. Mais à chaque fois, leurs appréhensions s'étaient révélées vaines. À chaque sollicitation, sonore ou télépathique, les fauves réapparaissaient, toujours aussi affectueux, toujours aussi aimants et obéissants.

Cette chasse avait été un réel succès sur tous les plans.

— Il faut que quoi ?

Povoal était estomaqué et hors de lui. Totalement stupéfait, il regardait Onyelle qui, les larmes dans les yeux, était venue le trouver dès l'annonce de leur retour. Ils se trouvaient tous les trois, lui, la princesse et Lana, dans les appartements du penseur. La jeune femme venait de leur demander de quitter le palais au plus vite en abandonnant leurs ornis derrière eux.

— Qu'est-ce que tu nous demandes ? dit-il en secouant la tête, hors de lui. C'est impossible, j'ai dû mal comprendre, tu es épuisée, ou alors tu as bu, ou bien...

— Cesse, intervint calmement Lana. Entends sa mésaise au lieu de hucher comme goret que l'on saigne. Cette exigence inique n'est point de son fait, j'en suis à tout plein ascertainée. Je faille à ouïr ton esprit, princesse, poursuivit-elle en plissant les yeux. J'accrois qu'il est protégé. Un personnage puissant t'a circonvenue et te maintient dans une cage dont tu ne te peux point extraire. Je l'entends à tout plein.

Povoal se calma instantanément et tendit le bras pour caresser la joue de la princesse qui pencha la tête vers sa main.

— Je ne..., commença-t-elle.

— Musèle ton bec, la coupa précipitamment la paludéenne. La protection qui est levée devant tes mérangeoises est puissante ; par trop puissante, elle me cause un dol sourd par-dedans mon cap. J'accrois que tu te trouves présentement en mortel danger. Je suis apensée qu'il ne te peut ouïr, car son écran doit besogner dans les deux sens, mais il nous faut être circonspects. Adonc, reste muette. Dépars promptement de cet endroit et va faire

ton rapport comme on te l'a sans nul doute mandé. Divulgue la vérité, sers-la toute nue en sa natureté, car si tu mystifies ce personnage, il le saura aisément en te sondant et il t'en coûterait trop de mentir, tu pâtirais prou. Va, Onyelle et que tout ce à quoi tu crois te protège. Pov' et moi allons œuvrer pour te donner la main.

La jeune femme les regarda tous les deux, une expression de tristesse infinie alourdisait ses traits. Elle avait vieilli de plusieurs années en quelques jours. Povoal eut peur de cette détresse, de cette souffrance qu'il savait si présentes et qui la détruisaient méthodiquement.

Elle les quitta sans un mot.

— De Novalles ? avança le penseur quand la jeune femme fut partie.

— Qui d'autre ? répondit Lana.

— Dans quel but à ton avis ?

— Le pouvoir.

— Il va la tuer, soupira Povoal.

— Si nous n'attentons rien pour la garantir, c'est certain.

— Le crois-tu puissant ?

— Bien davantage que nous ne le sommes à nous deux.

— Que faire ?

— Ce qu'il mande. Départir en laissant les bêtes céans.

— Endormir sa méfiance et revenir sans qu'il le sache pour sauver Onyelle. Oui, c'est ce qu'il faut tenter.

Il regarda Lana.

— Tu as tout quitté pour vivre cela. Tu es sortie de ton marais pour t'enliser dans les sombres arcanes des intrigues de cour. Ne le regrettes-tu point ?

Elle soupira.

— Je suis avec toi, Povoal de Gé. Qu'aurais-je à regretter ? Une vie sans toquements de cœur, plate et remplie seulement par les chasses et les conseils de village ? Une vie sans t'envisager sourire et rire ? Qu'est-ce que cette existence ? Je suis en danger, tu me chéris différemment de ce que je souhaiterais, cette cité est noiseuse, fangeuse, trop peuplée, ce palais est sombre et la mort y rôde comme en ses demeures, mais je suis près de toi et ces désagréments ne sont rien au regard de ton souffle quand tu sommeilles, au regard de tout ce temps volé à la laideur quand tu me souris. Nenni, penseur, je ne regrette point mon marais riant sous le soleil de printemps.

— Je te rends bien malheureuse, Lana.

— M'as-tu ouïe, vil mâle escouillé ? Je viens de te dévoiler la liesse que j'éprouve à te accompagner tous les jours ? Vrai, si c'est avec cet entendement que tu me vas prêter la main pour aider la petite princesse, nous sommes loin d'arriver à la parfin de notre dol.

En deux pas, il fut contre elle et la prit dans ses bras.

— Je crois que je t'aimerai. Sois patiente, souffla-t-il, la bouche contre ses cheveux.

— Ne le suis-je point ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Elle se serra contre sa poitrine, puis se dégagea avec fermeté.

— Allons, foin de ces sucreries et annonçons notre département, dit-elle d'une voix

affermie.

— Je vais aller voir ce conseiller de merde.

— Certes, mais Orn, Lan et moi te accompagnons, mon ami.

Leur demande d'entrevue avec de Novalles fut traitée avec une célérité qui en disait long sur l'impatience qu'éprouvait le conseiller de les voir quitter le palais.

Il les reçut entouré par une véritable garde prétorienne. Pas moins de quatre triades armées les accompagnèrent jusqu'au bureau de l'impérial, gardant toutefois leur distance par rapport aux deux ornis rendus nerveux par la tension qu'ils sentaient dans l'esprit de leurs maîtres.

Onyelle était là, pâle et les joues creusées. De hideux cernes bleuâtres la défiguraient. Nyelle ne paraissait pas en meilleure forme. Le poil terne, la tête baissée, elle gémit doucement quand son frère et sa sœur entrèrent dans la vaste pièce.

— Vous voilà ! s'exclama le conseiller, accueillant.

— Cessons les hypocrisies, de Novalles, lui dit brusquement Povoal d'un ton glacial. Vous nous haïssez, et nous vous le rendons bien. Nous ne sommes ici que parce que vous menacez Onyelle de je ne sais quel châtiment odieux. Lana avait senti que vous étiez dangereux. J'aurais dû l'écouter et vous tuer dès que j'en avais l'occasion. Laissez-moi terminer ! dit-il en élevant la voix, alors que le vieil homme allait parler. J'aurais dû vous tuer, disais-je, et j'escompte bien le faire si d'aventure il survenait quoi que ce soit de malencontreux pour Onyelle. Votre protection télépathique, vos gardes impériaux et toutes les barrières que vous pourrez lever entre nous ne pourront jamais m'empêcher de le faire. Donc, si vous voulez vivre tranquillement le peu d'années qu'il vous reste, étant donné votre âge avancé, veillez à ce que la princesse soit bien traitée. Très bien traitée.

Il se tourna vers Onyelle et alla vers elle pour lui prendre les mains dans les siennes.

— Nous te les confions, princesse. Ils ne vont point comprendre et seront aussi tristes que nous le sommes, mais ils savent déjà ce qui se passe. Si jamais on te fait du mal, ils connaissent leur tâche, précisa-t-il en vrillant son regard dans celui de de Novalles, malgré la sourde douleur qui naissait dans son front. Prends soin de toi et veille sur eux. Adieu.

Il se pencha et, aussitôt, Orn vint se plaquer contre lui, le faisant tomber assis sur le plancher. Posant sa tête contre celle du fauve, il parut lui parler longuement. Tout le monde se taisait. Même le conseiller ne bronchait pas.

Lana imita son ami après avoir posé sa main sur la joue de la princesse qui pleurait à chaudes larmes, devant les soldats absolument stupéfaits, mais trop disciplinés pour le montrer ou oser une seule remarque.

Ils se relevèrent tous les deux en même temps et commencèrent à quitter la pièce sans un regard en arrière.

Malgré les recommandations de leurs maîtres, Lan et Orn firent un pas pour les suivre.

— Ces bêtes restent là ! cria aussitôt le conseiller.

Les trois ornis eurent une réaction foudroyante. Ils bondirent comme un seul être et se plantèrent devant de Novalles lui en vrillant leurs yeux de braises dans les siens.

— Onyelle ! s'exclama-t-il. Que ces bêtes me maltraitent et...

La princesse eut une grimace de douleur en se prenant la tête à deux mains. Nyelle rugit et fit un pas vers le vieil homme.

— Nyelle ! cria Povoal. Cesse !

Il poursuivit silencieusement :

— *Pour Onyelle, cesse. Il va la tourmenter si tu le menaces.*

— *Tu as bien compris, de Gé,* susurra une voix dans son esprit.

La netteté des paroles, la précision des pensées et l'espace qu'elles occupaient dans son cerveau, tout cela lui confirma que Lana avait raison : de Novalles était un télépathe hors pair.

— *Tu as bien compris et je vois que tu te rends compte de ma supériorité sur tous les plans qui concernent l'esprit,* poursuivit la voix du conseiller. *Maintenant, tu ordonnes à cet animal de cesser de me regarder et de tenter de me circonvenir par son cri silencieux. Elle perd son temps, je suis plus puissant qu'elle.*

— *Si tu es si puissant, vieillard, dis-le-lui toi-même. Je ne suis plus là, tu nous as chassés du palais. À ne jamais te revoir, de Novalles.*

— *Pour ton bien, c'est en effet préférable,* dit le conseiller. *Je suis pris d'une magnanimité qui m'étonne moi-même et je vous laisse partir, toi et ta compagne rustique.*

— *Tu sous-estimes Lana, de Novalles, c'est une erreur. Dis-toi bien que si nous nous retrouvons face à face, il est fort possible que tu regrettes amèrement cette grandeur d'âme qui ne te caractérise point.*

Povoal avait pensé cela avec une tranquille assurance qui, il le sentit dans son esprit, toucha le conseiller.

— Allez, s'exclama soudainement celui-ci. Il suffit. Triade, accompagnez ces deux personnes aux portes du palais. Elles doivent l'avoir quitté dans une heure de temps.

Trois soldats s'avancèrent et se placèrent devant Lana et le penseur qui sortirent de la pièce en marchant devant eux sans ajouter un mot.

Ils restèrent trois jours sans se montrer. Ils avaient feint un départ de la cité impériale, puis étaient revenus par une des trois portes principales. Le flot de ceux qui rentraient était tel qu'il était complètement impossible aux soldats de vérifier l'identité de tous ceux qui se présentaient devant les deux tours gardant l'entrée.

— *D'autant,* dit silencieusement Povoal à son amie, *qu'ils n'ont certainement pas encore reçu la consigne de nous refouler, c'est trop tôt.*

C'était pour cette raison que le penseur avait décidé de revenir immédiatement dans la capitale. La lenteur administrative sur laquelle il comptait, jouait pour eux et leur signalement n'avait certainement pas été diffusé à toutes les portes et poternes de la cité.

Il conduisit son amie avec dextérité dans la foule qui se pressait à l'entrée de la ville. Le soir tombait. Les travailleurs des champs, les forestiers, les chasseurs, les carriers, les cantonniers, tout ce que la cité comptait de personnes travaillant à l'extérieur de ses murs, rentrait passer la nuit à l'abri des remparts. Il ne fallait pas rester hors de la protection de la ville ; les bandes de brigands, nombreuses dans les forêts qui s'étendaient autour des grandes cités, et surtout les sanglornis, guettaient patiemment les attardés, et

les massacraient sans pitié pour leur richesse, pour les rançons, ou pour leur viande.

Ils se mêlèrent donc à la foule et entrèrent dans la cité impériale, au milieu d'une bande de galapiats hurlant, bousculant les piétons et se tinrent à distance respectueuse des chemaux qui piétinaient sur place, excités par toute cette presse.

— Où nous allons-nous celer ? demanda Lana quand ils furent dans les murs.

— Dans la ville-basse, répondit Povoal.

— Qu'est-ce ?

— Le quartier le plus sale, le plus dangereux et le plus sombre de toutes les cités. Ils ne viendront point nous chercher là-bas, si jamais ils savent que nous sommes revenus.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'il y a peu de chance qu'ils pensent que nous sommes restés dans cette ville. Et si toutefois cela leur venait à l'esprit et qu'ils devinent que nous nous cachons dans ce quartier, chercher quelqu'un dans la ville-basse est impossible pour celui qui n'y a jamais vécu.

L'odeur la saisit à la gorge. Cendres froides, putréfaction, excréments, bois humide, graisse rance, tissus moisies, tout cela lui sautait aux narines et paraissait tenir à imprégner jusqu'à son âme. Elle n'avait jamais ressenti, même dans les recoins les plus sombres de son marais, une telle oppression, une telle noirceur qui semblait suinter de tous les murs branlants, sourdre des pavés disjoints de la rue, couler lentement vers les trous sombres qui s'ouvraient au milieu des venelles, telles des bouches exhalant une haleine putride et malveillante. C'était ce qui la perturbait le plus, cette palpable volonté de nuire, cette méchanceté qui la faisait se retourner constamment, craindre une agression, scruter les coins de murs.

Depuis plus d'une heure, ils descendaient, laissant loin derrière eux les quelques soldats ou surveillants qu'ils avaient pu rencontrer à la frontière de la mid-ville et de ce quartier abandonné.

Lana s'était rapprochée de son ami, puis avait cherché sa main et l'avait prise dans la sienne, tremblante, perdue. Elle l'avait brièvement regardé, leurs yeux s'étaient croisés. Elle avait frémi et, depuis, n'osait plus lever la tête vers lui. Il s'était transformé, métamorphosé. Ses traits étaient devenus durs, sans émotion apparente. Le bleu de ses pupilles s'était assombri, comme si la ville-basse noircissait jusqu'aux cœurs. Malgré tout, il conservait sa main dans la sienne et sa chaleur diffusait une douceur qui apportait un réconfort inouï à Lana. Elle ne lisait dans son esprit que résolution, méfiance, dureté et violence. Il n'était plus que froide et implacable violence. Son cerveau travaillait avec une intensité qui laissait son amie pantoise. Elle ne parvenait pas à suivre ses idées qui s'enchaînaient à une vitesse folle et concernaient tout à la fois les sanglornis, Onyelle, de Novalles, elle-même et des souvenirs sanglants qu'il retrouvait en sentant à nouveau cette odeur de pourriture, de moisissure, d'humidité et de mort qui flottait dans l'air sombre de la ville-basse.

Ils passèrent sur des ponts de bois branlants jetés au-dessus d'égouts dont les eaux noires charriaient des immondices et des formes sombres dont Lana ne voulut surtout pas connaître la nature. Ils traversèrent des places au centre desquelles trônait un puits

dont la chaîne rouillée retenait encore un seau percé qui ne pouvait plus servir à puiser une eau improbable. Ils suivirent des rues si étroites qu'il fallait marcher l'un derrière l'autre, et si glissantes qu'il fallait se tenir aux murs poisseux. Enfin, le penseur s'immobilisa brusquement et ne prononça qu'un mot :

— Ici.

Lana regarda autour d'elle.

La nuit était tombée depuis quelque temps et elle ne se fiait qu'à l'instinct de Povoal pour avancer. Elle trébuchait, se retenait à sa main, comme une petite fille apeurée. Il avait parfois soupiré ; d'agacement ? Elle l'ignorait, mais en avait été meurtrie au plus profond d'elle-même. Elle se rendait compte qu'elle avait besoin de son amour et de sa patience.

Ils se trouvaient apparemment au beau milieu d'une rue en escalier si elle en croyait la pâle lueur que diffusait la lune pleine masquée par des nuages. La lumière capricieuse d'un foyer allumé non loin inondait de jaune et de sang les marches les plus basses.

Lana ne dit rien. Elle avait entendu dans son esprit qu'il savait trouver à cet endroit une cache suffisamment vaste pour eux deux. Au soupir qu'elle retint, elle prit conscience qu'elle avait eu peur qu'il ne l'abandonne. Pour la première fois depuis leur retour dans la cité impériale, elle fut heureuse que les ornis ne soient pas avec eux. En leur absence, il était impossible au penseur de percevoir ses pensées.

Il lui lâcha la main et prit le couteau qu'il ne quittait jamais. Il se préparait au combat. Jamais elle ne l'avait vu ainsi.

Il pensa fortement :

— Reste-là. Si tu te tiens parfaitement tranquille, tu seras invisible. Si je ne reviens point, repars dans le marais.

Il n'y avait rien à dire, rien à rétorquer, ses pensées étaient comme du métal. Il la quitta, disparaissant dans l'obscurité qui l'absorba avec avidité.

Elle resta debout sur les marches sans oser faire un mouvement. Il lui était déjà arrivé de se trouver dans des conditions difficiles dans le marais, mais jamais elle n'avait eu à faire face à cette peur épaisse et visqueuse qui la prenait tout entière et lui broyait la gorge. À chaque fois, il lui avait été possible de surmonter son angoisse, car ce contre quoi elle devait se battre était tangible : animaux, éléments dangereux, il s'agissait toujours de dangers "naturels". Là, elle ne parvenait pas à se raisonner et percevait quelque chose de malsain, de terriblement dangereux, comme une aura de folie qui mettait son esprit en grand péril.

Tous ses sens aux aguets, elle attendit pendant un moment qui lui parut hors du temps. Elle n'aurait pas été capable de dire si cela avait duré cinq minutes ou trois heures.

Enfin, elle perçut une pensée. Un sentiment d'inquiétude et reconnut la signature de l'esprit du penseur.

— Povoal, pensa-t-elle avec un soulagement infini.

Elle perçut qu'il souffrait un peu du bras, mais vint rapidement vers elle.

— Nous avons un gîte. Viens, lui souffla-t-il.

Elle saisit à nouveau sa main et le suivit. Il la conduisit le long d'une sorte de tunnel étroit et incliné qui semblait descendre dans les profondeurs de la ville-basse. Après quelques longues minutes de marche, ils débouchèrent dans un espace un peu plus dégagé où il leur était possible de se tenir droit. Bien qu'elle l'ait plus ou moins bien entendu dans l'esprit du penseur, Lana ne put retenir une exclamation de surprise en découvrant deux corps immobiles devant une porte en bois.

— Mais qu'est-ce... ?

Povoal la regarda une fraction de seconde, puis se pencha rapidement vers l'un des corps qu'il déplaça comme s'il ne s'agissait que de viande, avant de répondre :

— Ils refusaient de nous laisser entrer, dit-il pour toute explication.

Ce fut seulement dans son esprit qu'elle découvrit toute la succession des événements : son ami qui apparaît, les deux occupants, un homme et une femme qui, sans préavis ni question, se jettent sur lui pour le tuer. Il l'avait prévu ; il le savait. On n'entre jamais chez les autres, dans la ville-basse, sinon pour les déloger. Le combat avait été d'une étonnante brièveté. La femme s'était précipitée sur lui, un couteau à la main. Il n'avait fait preuve d'aucun sentiment et l'avait cueillie de la pointe de sa lame en la promenant vivement sous sa gorge. Sans attendre qu'elle ne tombe au sol, il s'était ensuite retourné vers l'homme pour lui plonger deux fois son arme à la base du cou jusqu'à la garde. Toutefois il ne put l'empêcher de lui asséner un coup heureusement maladroit à l'aide de son arme de fortune, une tige de métal, qui frappa violemment le bras du penseur. Ses deux adversaires s'étaient lentement affaissés sur le pavé de leur repaire, étonnés de mourir ensemble, aussi rapidement.

Il traîna les corps jusqu'à l'escalier et les abandonna sur les marches, sans prendre aucune précaution, sans se demander ce qu'ils allaient devenir, il le savait. Deux cadavres, cela signifiait de la viande, des vêtements et peut-être des armes. Trois marchandises qui valaient cher, dans la ville-basse.

Il revint dans leur abri pour découvrir Lana prostrée devant l'entrée. Il se précipita, la releva sans ménagement et la tira derrière lui jusque dans le logement dont il ferma la porte d'un coup de pied.

— Tu ne dois point montrer ta faiblesse ! lui dit-il, la voix dure. Que quelqu'un vienne à passer et il te trucidera si tu as de la chance, ou t'assomme et te vend pour la blancheur de ta peau ! Tu es dans la ville-basse, ici. Tu es dans le cul de basse-fosse du monde. Il n'y a plus de sentiments, plus de charité, plus d'indifférence. Nous sommes soit des proies, soit des prédateurs.

— *Toi, tu es un prédateur*, pensa-t-elle.

— C'est ça, ou être tué. Je veux vivre, répondit-il à haute voix.

— Pourtant, tu as voulu mourir, quand...

— J'ai voulu mourir, parce que je n'avais plus de raison de vivre... Du moins, je le croyais. Mais la mort est une strige qui viendra toujours à son heure réclamer son dû, et je crois inutile de lui courir après. Alors j'ai décidé de vivre, de profiter de ce qui m'était encore donné. Je me suis battu, j'ai tué, j'ai blessé, j'ai volé, trompé, menti... Tout cela pour vivre. Ici, tu ne restes pas honnête ; la ville-basse se charge de te révéler tes

faiblesses et le côté noir de ton âme. Je ne suis point seulement celui que tu connais.

— Crois-tu que je l'ignore ? murmura-t-elle.

Il soupira sans répondre et entreprit de faire l'inventaire de ce qui se trouvait dans le petit abri. Il s'agissait d'une anfractuosité creusée dans la roche tendre à cet endroit, puis agrandie et protégée par des planches, des madriers, le tout recouvert par une sorte de torchis. Un vague tuyau permettait l'évacuation de la fumée quand il était nécessaire de faire du feu.

Povoal battit un briquet et alluma une torche d'étoupe. Le logement était sec. Lana poussa un cri étouffé en découvrant une petite poupée de chiffons. Elle était grise, déchirée, mais on reconnaissait indubitablement une forme humaine, une petite  me avait dû aimer ce jouet dérisoire...

— Tu vois, eux aussi ont tué les précédents occupants, dit le penseur en la voyant ramasser l'objet.

— Et toi... Aurais-tu occis un enfant ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas et pensa violemment à autre chose pour qu'elle ne puisse pas sonder son esprit.

Ils restèrent dix jours durant enfermés dans leur abri. Povoal s'absentait régulièrement le soir, dès que la nuit tombait et ne revenait qu'une ou deux heures plus tard, porteur de viande ou de légumes, parfois des deux. Il resta discret quant à l'origine de ces denrées et Lana ne la lui demanda jamais. Elle préférait ignorer à quel genre de trafic il devait se livrer pour leur obtenir de quoi manger et de quoi boire. L'eau était rare. Ou plutôt, l'eau propre était rare. L'humidité était partout ; dans le suintement le long des murs, dans les flaques croupissantes aux reflets noirâtres ou iris s, dans les caniveaux et les quelques égouts fonctionnant encore, où elle l'entendait passer, chantant comme une eau gaie et limpide, alors qu'elle transportait le plus souvent la mort. Des germes, des organismes putréfiés. Le choléra était omniprésent dans la ville-basse et tuait autant de personnes que les brigands. On avait longtemps redouté la peste mais, miraculeusement, la cité impériale avait été épargnée et l'on n'avait pas eu à appliquer des méthodes aussi drastiques que dans certaines villes où certains quartiers entiers de la ville-basse avaient été enflammés et rasés, sans que l'on se soucie des habitants qui se trouvaient prisonniers des flammes. Les autorités citadines avaient décidé de le faire de nuit, et l'on murmurait que c'était pour que le plus grand nombre possible de gens périssent dans l'incendie.

Lana avait appris tout cela lors des rares conversations qu'elle avait pu avoir avec Povoal. Elle était triste. Elle voyait le penseur changer, ses pensées devenir sombres, le souvenir de son épouse décédée prendre une place de plus en plus importante dans son esprit. Il parlait peu, dormant beaucoup.

La paludéenne ne savait que faire. Les journées se passaient à rester assis en discutant très rarement, à écouter la voix de la ville-basse : cris, rires, chocs inconnus, tout cela formant un grondement sourd incessant pendant la journée, qui s'atténuait pour disparaître vers le milieu de la nuit et renaître juste avant l'aurore.

Ils n'élaborèrent aucune tactique qu'ils auraient pu suivre pour venir en aide à

Onyelle. Cette période de vie fut une sombre parenthèse dans la vie de Lana. Au début, elle percevait les pensées de son ami mais, au fur et à mesure des jours, cela devint de plus en plus difficile. C'était exactement comme si une sorte de brouillard sombre s'étendait lentement sur l'esprit du penseur. La paludéenne ne parvenait presque plus à entendre ce qu'il pensait, à lire son raisonnement. Elle n'insista pas et ne chercha plus à le faire, se contentant des rares sourires, paroles ou gestes qu'il pouvait avoir à son égard. Un soir où il paraissait tout particulièrement morose, elle s'approcha, et s'accroupit à côté de lui :

— Pov', je te vois en grande mésaise et ne sais qu'entreprendre pour t'apporter le soulas... Non ! s'exclama-t-elle alors qu'il allait parler. Ne dis rien, laisse-moi achever mon dit. Je veux que tu saches que je suis énamourée de toi et que cela me permet de prendre tout ce qui vient de toi : pensées, gestes, regards et même la souffrance. Tout ce qui vient de toi... répéta-t-elle dans un murmure. Nonobstant, il m'est impossible de demeurer céans plus avant. Je ne puis assister à mon agonie. Je me meurs de t'envisager dans un tel prédicament et ne sais si ma présence t'est agréable ou non. Adonc, je n'ouls espérer un mieux qui, se peut, adviendra plus promptement après mon département. Foin des atermoiements que je me plais à inventer l'un après l'autre depuis plusieurs nuits. Je dépars sur l'heure, mon penseur. Je serai toujours avec toi par la pensée et mes mérangeoises garderont, quoi qu'il se passe, une douce remembrance de ces moments de vie passés à tes côtés.

Il la regarda sans rien dire pendant un instant, puis lui prit la main et la serra jusqu'à la douleur.

— Ma Lana, dit-il enfin. Je t'en prie, reste avec moi. Dans cette ville-basse, de nombreux souvenirs se rappellent à moi et me causent bien des soucis. Je t'ai négligée, je t'en demande pardon. Tu as bien fait de réagir, cela va me secouer et je renoue avec la vie après ces instants passés dans le champ de la mort et de ses lugubres lamentations. Je renais grâce à toi, encore une fois. Reste, ma paludéenne.

À partir de ce moment, ils parlèrent. Beaucoup. Povoal raconta toute son histoire pendant une nuit entière. Son enfance dans un château très ancien lui venant de ses ancêtres, sa rencontre à l'âge de treize ans avec celle qui allait être la femme de sa vie, puis son mariage. Les quelques avatars de la vie à deux, les désillusions qu'il n'aurait jamais cru inévitables, puis la mort de celle qui, de sa meilleure amie à son âme sœur était progressivement devenue son épouse.

Elle et leur fille avaient succombé lors d'une attaque de brigands qui hantaient les chemins creux et les routes. Povoal participait à ce voyage et avait reçu un terrible coup sur le front. Il avait été laissé pour mort et n'avait dû la vie qu'à un berger qui passait sur les lieux de l'embuscade. L'homme, après avoir constaté qu'il respirait toujours, l'avait chargé sur son âne et transporté jusqu'au village le plus proche. Il resta plus de vingt jours inconscient, nourri à l'aide d'une bouillie de glands et de faines par un couple de paysans qui espérait une récompense quand il reviendrait à lui. Il expliqua à Lana que ce fut pendant cette période qu'il eut l'impression de ressentir quelque chose de particulier. Il n'entendait pas ce que pensaient les autres, mais percevait des émotions, des

sentiments. Quand il fut capable de s'alimenter seul et de marcher sans béquille, quand lui revinrent la mort de sa fille et de sa femme et quand, enfin, il fut capable de les pleurer, de pleurer la fin de la vie à laquelle il avait crû, qui avait fait partie de son avenir, il sut que, pour survivre, il devait changer. Totalelement.

Après avoir vendu son château, il paya les paysans et donna presque la totalité de la somme restante à son intendant. Il ne garda que ce qu'il lui fallait pour le voyage qu'il entreprit en direction de la plus grande cité qu'il pouvait atteindre à pieds. Une fois arrivé, il s'enrôla dans la janisienne, cette milice qui patrouillait sans relâche dans la ville-basse. Il y resta deux années entières, gagna des galons car il ne craignait ni dieu ni diable, et se battait comme peuvent le faire ceux qui n'ont plus que leur vie matérielle à perdre.

Lentement, dans son esprit, dans son âme, l'envie de vivre refit surface. Au début, il la chassa de toutes ses forces, se précipitant dans les mêlées, dans les échauffourées contre les rats, avec la dernière des inconsciences. Il se fit des ennemis parmi sa troupe. Ses hommes ne voulaient plus partir en patrouille avec lui. Ses supérieurs, tout en vantant son courage, s'inquiétèrent de son comportement et l'exhortèrent à davantage de modération ; un comble ! Malgré ses imprudences folles, il restait vivant, désespérément vivant. Une chance inouïe paraissait le protéger contre lui-même. Quand il perdit presque tous ses hommes lors d'une attaque réellement insensée, il comprit qu'il allait faire tuer tous les autres pour son histoire personnelle et abandonna la janisienne pour se perdre dans la ville-basse. Les débuts furent difficiles. Certains rats le reconnurent et tentèrent tout ce qui était en leur pouvoir afin de le tuer. Malgré tout, il survécut. Ainsi grandit sa légende. Il paraissait impossible de le surprendre ; il paraissait deviner tous les plans montés contre lui, déjouer toutes les tentatives les plus tortueuses pour en venir à bout. Lentement, de jour en jour, de mois en mois, on le laissa tranquille. Il était trop dangereux et se nimbait d'une auréole d'étrangeté qui le protégeait mieux que n'auraient pu le faire ses grandes aptitudes de combattant.

Ce fut deux jours après la décision de Lana que les choses se précipitèrent. Povoal, parti chercher leur pitance comme d'habitude et revint essoufflé, les mains vides.

— Il faut aller au palais ! dit-il sans préambule.

Lana, assise sur un banc, sauta sur ses pieds et dit :

— Fort bien, allons promptement, dit-elle.

— Tu ne demandes rien ? s'étonna le penseur.

— Il s'agit d'Onyelle ou des ornis, ou des deux à la fois. Il ne m'est point besoin de mander quelconque explication. Départons de cet endroit où se perd mon âme et portons secours à la petite princesse.

Povoal la prit dans ses bras et la serra brièvement avant de l'entraîner dans le dédale des ruelles de la ville-basse.

Durant tout le trajet, il lui apprit qu'il avait engagé un rat, un de ces habitants des bas quartiers qui vendrait père, mère et tout ce qu'il possède, ou ne possède pas, pour vivre, et manger de temps en temps quelque chose de solide. Les rats n'avaient aucune espèce de conscience, on ne pouvait s'y fier et la notion d'honnêteté ou de fidélité leur était

absolument étrangère.

Celui à qui le penseur avait fait appel devait lui rapporter tout ce qui se passait au palais concernant la princesse et les sanglornis.

— Il m’a appris qu’Onyelle devenait folle. On prétend qu’elle se promène la nuit, parlant seule, criant parfois, qu’elle apparaît nue dans les réceptions tenues par son père qui a été obligé de l’enfermer dans ses appartements, cinq triades auraient gardé sa porte, parce que Nyelle voulait entrer.

— Cinq triades suffisent à empêcher l’orni de passer la porte ? s’étonna Lana.

— C’est ce qui m’a alerté, dit Povoal. Il y a quelqu’un de très puissant qui œuvre pour nuire à Onyelle, qui la rend folle et surtout qui est capable de l’obliger à maintenir Nyelle.

— Et... Lan, et Orn ?

— Je ne sais rien de réellement précis. Je sais simplement que les monstres, comme on les appelle au palais, ont été cantonnés dans les sous-sols et qu’on leur livre de la viande tous les jours. Onyelle les a emmenés dans les caves, si j’ai bien compris.

— Dans les sous-sols, souffla Lana. Ils vont dépérir.

— C’est par là que nous allons commencer. Je suis certain que de Novalles est derrière tout cela.

— Il ne faut point être grand penseur pour accroire ce fait, mon Pov’, dit Lana. Cet homme est mauvais. De plus, je suis acertainée qu’il entend nos mérangeoises mieux que je ne pourrai l’accomplir.

— Tu le sais télépathe.

— Oui-da.

— Cela expliquerait bien des choses, dit Povoal, songeur.

— Sais-tu que je ne parviens plus à lire tes pensées ? demanda Lana en sautant du coq à l’âne.

— Oui. Je l’ai compris. J’ignore comment cela s’est fait, mais je peux te les cacher, je le sens.

— Et c’est bien ainsi, dit Lana. Tu gardes ton mystère et je le préfère.

Ils arrivèrent sans encombre dans la mid-ville, cette partie de la cité qui faisait la jonction entre le ville-basse et le haut-bourg, lieu où se situaient toutes les résidences des notables, des nobles et des riches. C’était l’endroit des échanges les plus intenses de toutes les cités de l’empire. On y trouvait de tout et elles constituaient le réel cœur des villes, l’endroit où l’on pouvait glaner toutes les informations les plus récentes et que les impériaux croyaient naïvement secrètes.

Povoal se mit en quête d’une auberge où ils pourraient passer la nuit et surtout apprendre ce qui se passait dans le palais impérial.

— Donc la princesse devient folle ? demanda le penseur à la jeune servante qui leur versait la soupe et leur avait rapporté les derniers ragots.

— C’est c’que dit la rue, monseigneur, répondit la petite femme boulotte.

— Sait-on pourquoi ?

La femme baissa la voix et se pencha vers eux :

- Il se murmure que le de Novalles y serait mêlé de près, mais je ne vous ai rien appris, ajouta-t-elle en se redressant.
- Nous n'avons rien entendu de damnable, rassure-toi. Merci pour la nouvelle, elle a été bien donnée, dit Povoal en posant une pièce sur la table.
- La rue est bavarde ces jours, répondit la jeune servante en ramassant l'argent d'une main leste.

Le penseur se tourna vers son amie. Il fut impressionné par le masque de haine qu'il put lire sur son visage.

— Cet homme est le pire des excréments qu'il se puisse imaginer, murmura-t-elle entre ses dents. Il œuvre pour occire notre Onyelle. Tout ce qu'il appète est de diriger les ornis pour son compte et sa grandeur.

— Nous le savons bien, mais le savoir ne change rien au fait que la princesse se meurt. Nous nous rendons au palais dès cette nuit.

— Soit, mais comment allons-nous entrer ? demanda Lana.

— Je prévois une possibilité qui devrait nous permettre de pénétrer.

VII

— Comment ça, entrer ?

Le soldat était éberlué. La nuit qui venait de tomber et la pluie qui tambourinait sur le pavé sans discontinuer ajoutaient à l'irritation qu'il ressentait de devoir assurer seul la garde sous prétexte qu'il avait perdu aux dés. Ses deux acolytes devaient se tenir bien au sec, un vin chaud dans l'estomac et des idées douces dans la tête.

— Comment ça, entrer ? répéta-t-il.

— Eh bien, mais comme tout le monde, entrer. Je suis convoqué par le conseiller impérial, monseigneur de Novalles. Je ne suis pas capable de te dire pourquoi il m'a demandé de venir à cette heure, mais le fait est que je dois entrer maintenant. Alors, si tu ne veux point m'accorder ce droit, libre à toi. Cependant, je te propose d'aller chercher le chef de triade et de lui demander conseil. Refuser l'entrée à un homme convoqué par le conseiller peut être risqué pour toi. Où sont les deux autres de la triade ?

— Ils se reposent au sec, maugréa le soldat.

— Se reposent ? Au sec ? Eh bien...

Povoal ne termina pas sa phrase. Il savait comment fonctionnaient les triades et entendait bien jouer là-dessus pour pénétrer dans le palais.

Lana ne disait rien. Il était convenu qu'elle devait jouer le rôle de la servante du penseur, ne pas prononcer un seul mot et se tenir constamment tête baissée. En fait, elle écoutait tout ce que pensait le soldat et devait prévenir son ami de toutes les intentions belliqueuses qui pourraient germer dans son esprit. Pour l'instant, elle ne lisait qu'une profonde contrariété devant le problème qui se posait à lui. De plus, sa vessie le titillait impérieusement et il n'était absolument pas en mesure de réfléchir correctement.

— Je vais chercher le chef, décida-t-il après un long soupir.

— Tu nous laisses seuls devant la porte ? le tortura Povoal. Qui te dit que nous allons rester sagement à la porte en ton absence ?

Le soldat poussa un grognement d'irritation et éructa :

— Suis-moi.

Le penseur et son amie lui emboîtèrent le pas. Il se retourna brusquement et :

— Pas elle, dit-il.

— C'est ma servante, elle me suit où je vais, rétorqua aussitôt Povoal. D'autre part, elle

est liée à l'affaire qui intéresse le conseiller impérial. Je te conseille de la laisser me suivre, si tu ne souhaites point avoir de remarques de la part du conseiller.

Le soldat grogna un son indistinct que le penseur considéra comme un assentiment. Il les conduisit jusque dans une sorte de petite baraque en pierres, de l'intérieur de laquelle venait des éclats de voix. On se disputait.

Le garde entra sans frapper.

— Mais qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ? Qui veille à présent ? beugla un petit homme sec au visage courroucé.

— Ces deux quidams veulent l'entrant, chef. Ils disent que...

— J'en ai rien à foutre de ce qu'ils disent ! Tu dois garder ton poste ! Tu le sais, ou non ?

— Oui chef, mais...

— Mais rien ! rugit le petit homme. Retourne incontinent d'où tu viens ou je te garantis un mois sévère !

La menace devait être sérieuse, car le soldat fit un demi-tour précipité et bouscula presque Lana pour rejoindre la porte qu'il devait garder.

Dès qu'il fut parti, le chef se tourna vers le penseur et demanda d'une voix douce et très calme :

— Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Que lui avez-vous dit, à cet imbécile, pour qu'il abandonne ainsi son poste ?

— Je suis convoqué par le conseiller impérial, monseigneur de Novalles, répondit Povoal.

— Ah tiens ? sourit le petit homme. Et pour quelle raison, je te prie ?

— Pour ce que je suis mage, intervint soudainement Lana.

Son ami eut du mal à ne pas avoir l'air aussi ahuri que le chef.

— Mage ? s'étonna celui-ci. Comment ça, mage ?

— Mage, tout benoîtement. Mage, ce qui me permet d'augurer que tu viens de perdre aux osselets. Celui-là, dit-elle en pointant le doigt vers un des soldats, te doit un bon pécule qu'il n'escompte point te rembourser. Adonc il a œuvré pour falsifier le jeu. Tu as bien entendu : il a escamoté un os. Il le tient serré présentement sous son séant, même si la douleur commence à lui tarauder le cul et l'importune au point qu'il songe à se lever doucement, mais se demande comment opérer sans que l'os ne roule dans le mouvement qu'il fera.

Le soldat en question se tortilla, le visage empourpré. Le chef s'avança vers lui :

— Debout, ordonna-t-il.

— Mais, chef, je...

— Debout, répéta le petit homme.

Morfondu, le soldat obéit. Un petit os en métal roula sur le sol.

— Nous en parlerons, dit simplement le chef.

Il considéra Lana qui lui sourit.

— Voilà pour quelle raison le conseiller me veut envisager, dit-elle.

— Pourquoi à cette heure ? s'enquit le chef.

— Pour ce que, je gage, il appète à m'encontrer seule, sans qu'un importun ne

survivienne et ne trouble l'entrevue.

— Tu as un sauf-conduit, dit le petit homme.

Ce n'était pas une question, il énonçait une évidence. On ne rencontrait jamais quelqu'un de si haut placé que le conseiller impérial sans une autorisation de circuler dans le palais.

— Nenni, répondit tranquillement Lana. Mais se peut que mon maître le détienne par-devers lui.

Povoal lui adressa une pensée courroucée et précisa :

— Le conseiller ne m'a rien fait porter de ce genre. Je ne sais s'il s'agit d'un oubli ou d'une volonté particulière, mais je ne peux rien vous montrer. Si cela pose un problème pour cette rencontre avec ma servante, nous pouvons nous retirer et attendre une nouvelle convocation accompagnée d'un sauf-conduit.

Il misait sur le caractère particulier de de Novalles et la crainte que devaient nourrir les soldats à son égard.

Le chef regarda alternativement Lana et son ami pendant une longue minute, puis :

— Soit. Vous, dit-il en désignant trois soldats assis à la table de la pièce. Vous m'accompagnez ces deux-là vers les logements du conseiller. Non, non, pas toi, précisa-t-il au soldat tricheur qui se levait pour partir. Toi, tu restes là, nous avons à causer.

Lana et Povoal suivirent la triade qui leur ouvrit toutes les portes d'accès au palais. Chaque poste de garde les laissa passer.

— *Ils se demandent tous pour quelle raison nous déambulons ainsi nuitamment dans le palais*, pensa la paludéenne à l'attention de son ami.

— *Je m'en doutais*, lui répondit celui-ci par la même voie.

— *Qu'escomptes-tu attendre quand nous serons devant la porte du méchant ?*

— *J'improviserai.*

— *Me voici à tout plein apaisée.*

— Halte-là. Qu'est-ce ?

La garde impériale. Des soldats entraînés que l'on ne pouvait pas abuser aussi facilement que ceux qui gardaient la porte extérieure.

— Ces quidams ont consultation avec monseigneur de Novalles, répondit le chef de triade.

— À cette heure ? tu plaisantes.

— Il dit vrai, intervint Povoal, nous...

— Je te reconnais, toi, dit soudainement l'un des gardes. Tu es celui qui est venu au palais avec les ornis.

— Oui, c'est moi. Et voici Lana, ma servante, que monseigneur veut rencontrer pour ses pouvoirs.

— Ses pouvoirs ? quels peuvent-ils être pour déranger monseigneur dans la nuit ? s'étonna le soldat.

— Elle est mage et peut entendre ce que pensent les gens. De plus, il lui est possible de prédire l'avenir avec succès, dit Povoal avec un aplomb que Lana lui reprocha

silencieusement.

— Elle entend ce que l'on pense ? je ne... commença l'homme.

— Elle n'est point affligée de ce que tu lui as dit, le coupa la paludéenne. Tu l'as respectée, c'est bien. Elle te saura gré de l'estime dont tu as fait preuve à son égard. Une ribaude est une femme, tu le sais.

Le soldat la regarda, bouche ouverte et balbutia :

— De... De quoi parles-tu, femme ?

— Tu entends parfaitement ce dont je jacte. Est-il besoin que je précise ? tes amis s'étonnent de cette conversation et celui-là, qui a entendu à la perfection que je puis lire dans vos esprits, a grand pou que je révèle ce qui lui trotte par-dedans le cap. Il est vrai que c'est déplaisant, ajouta-t-elle en se tournant vers le plus grand des soldats. Dois-je préciser, Jean le Gros ?

De s'entendre ainsi appelé par son nom par une femme qu'il n'avait jamais vue, et de savoir qu'elle lisait dans son esprit, l'intéressé rougit violemment et décida :

— Ils passent. Vous les conduisez vers monseigneur.

— Il nous a demandé de le retrouver là où sont logés les monstres, précisa le penseur.

— Impossible, l'endroit est gardé secret, déclara le chef de triade.

— Plus pour moi, tu viens d'y songer, lui dit Lana avec un sourire.

— Tu nous conduis où tu veux, garde, intervint Povoal, mais de Novalles sera courroucé de ne point nous voir arriver. Je n'ai alors nul besoin d'être mage pour te prédire ce qui risque de tomber sur ta tête quand il apprendra qui était de garde ici cette nuit.

— Ça va ! ça va ! s'exclama le soldat, faussement courroucé. Conduis-les au troisième sous-sol. Mais je vous préviens que s'il s'agit d'une ruse, nous nous retrouverons et, mage ou pas, vous le regretterez.

— Une ruse ? pour quelle raison ? demanda le penseur, angélique.

Précédés par le soldat qui se retournait fréquemment pour jeter de furtifs coups d'œil à Lana, ils parcoururent le palais endormi. Des lampes à huile brûlaient et diffusaient une lumière chaude qui suffisait à éclairer les longs couloirs.

Ils croisèrent quelques personnes. Certaines ne les virent même pas, alors que d'autres s'enquirent auprès du soldat pour savoir de qui il s'agissait et où il les conduisait. À l'évocation du nom du conseiller, personne n'insistait.

— Il le faut donc tant craindre, ce conseiller ? on gagerait qu'il fait grand pou à tous ces guillaumes, fit remarquer Lana.

Le soldat ne pipa mot, mais la paludéenne entendit ce qu'elle avait bien deviné : de Novalles passait pour être terrible et représenter la véritable autorité de l'empire. On craignait ses colères, son sadisme, et surtout sa redoutable intelligence qui le faisait déjouer tous les complots fomentés contre sa personne.

Ils passèrent une lourde porte derrière laquelle somnolait une triade chargée de la garder, puis empruntèrent un escalier qui descendait en tournant dans les profondeurs du palais. La première partie était parfaitement éclairée par les lampes fichées dans le mur. En revanche, quand ils arrivèrent à un palier d'où partaient différents couloirs, et à

nouveau gardé par trois soldats, leur guide s'empara d'une grande torche dans un fagot disposé là à cet effet et l'alluma à l'une des lampes.

La descente se poursuivit. L'escalier était maintenant plus étroit, en colimaçon et, après le second palier, Povoal qui fermait la marche, voyait de temps en temps disparaître la lueur de la torche et, pour ne pas risquer de trébucher dans l'obscurité, devait poser la main sur l'épaule de Lana qui pensa :

— *Si toute la vie était un escalier sombre, j'aurais en permanence ta main sur mon corps, mon aimé.*

— *Mais la vie n'est point uniquement un escalier sombre,* lui répondit le penseur par la même voie. *Il en est de moments gais et clairs comme les matins d'été. Et, quoi qu'il se passe, je n'aurai point besoin d'attendre qu'il fasse sombre pour poser la main sur ton corps, il est doux, caressable et peut faire la joie d'un homme...*

— *Tu as ouï ce que j'ai songé ?* s'exclama silencieusement Lana. *Les...*

— *Les ornis doivent être proches, en effet.*

Comme pour confirmer leurs suppositions, ils arrivèrent au terme de leur descente. Il faisait frais et l'odeur caractéristique des endroits humides flottait dans l'air.

— Qu'est-ce que tu veux toi ? demanda abruptement un garde à la mine peu aimable.

— Ces deux-là doivent rencontrer le conseiller impé...

— De Novalles ? le coupa l'homme d'un ton rogue. Ça m'étonnerait, il ne vient jamais par là sans être accompagné par au minimum trois triades. Je ne vois que toi. Alors, je répète, qu'est-ce que tu veux ?

— Mais rien je te dis ! on m'a ordonné de les descendre là, je l'ai fait. Alors maintenant, je remonte.

— Tu restes là ! ordonna le soldat, toujours aussi peu aimable.

Il se tourna vers Povoal comme pour le prendre à témoin :

— Ces triades du jour se croient supérieures à nous qui œuvrons dans les souterrains. Allez savoir pourquoi, lui dit-il en haussant les épaules.

— Il faut que nous voyions les monstres, dit le penseur.

Le soldat le regarda comme s'il était subitement devenu fou.

— Les monstres ? tu divagues, l'homme. Ces bêtes-là, c'est le diable en poil noir. Ils sont trois là-dedans, dit-il en désignant le couloir sombre du menton. Jamais personne n'a osé entrer dans leur antre. Sauf la princesse...

— Onyelle est entrée ? demanda Lana.

— Oui, ma belle. Elle est entrée. Elle a du courage, la petite. Dommage qu'elle devienne folle dingue.

— C'est donc vrai qu'elle perd la raison ? s'enquit Povoal.

— Ouais.

— On sait pourquoi ?

— Bon. Tu veux entrer voir les monstres ? libre à toi, ne répondit pas le soldat.

Lana et son ami entendirent parfaitement ce qu'il pensait quant à l'état de la princesse. Ils lurent les soupçons qui, pour tous les employés et soldats du palais, pesaient sur de Novalles. Ils lurent également la pitié pour la jeune femme et la colère difficilement

contenue de l'homme, ce qui le leur rendit immédiatement sympathique.

— Arnaud ! cria-t-il dans le couloir obscur.

Une porte s'ouvrit, laissant passer la lumière dansante d'une torche.

— Quoi ?

— Conduis ces deux vers l'enfer !

— Vers les bêtes ? ils sont fous ! en plus, elles sont agitées comme jamais, depuis quelques instants. En plus, il faut des sauf-conduits, des autorisations, pour les voir. Tu le sais, Ludo. Ils en ont ?

— Vous en avez ?

— Non.

— Alors ils passent pas, décréta Arnaud en s'approchant.

— Qu'est-ce que vous croyez qu'on va leur faire à ces monstres ? demanda Povoal. On va les voler ? vous avez bien dû voir de quoi il s'agit, non ?

— Ça pour voir, on a vu, répondit Ludo.

— Dans ce cas, vous savez bien qu'on ne pourra rien faire.

— Donc pourquoi voulez-vous les voir ? s'enquit Arnaud.

— Ma servante est mage, et...

— C'est vrai, intervint le soldat qui les avait conduits jusque-là. Elle est capable de faire des choses étonnantes, je l'ai vu.

— Je disais : ma servante est mage, poursuivit le penseur. Et le conseiller aimerait qu'elle voie les ornis. Il est absent, mais ce n'est nullement une raison pour nous empêcher de nous y conduire. Il sera sans doute content qu'on ait pris de l'avance.

— Et sans doute fâché qu'on ait agi sans l'attendre, compléta Arnaud en consultant son collègue du regard.

— Alors, on y va ou pas ? demanda Povoal de plus en plus impatient et ayant entendu dans l'esprit des deux soldats qu'ils allaient les laisser voir les bêtes, juste pour leur faire comprendre l'ineptie de ce souhait.

— Comme tu veux, l'homme, dit le dénommé Arnaud. C'est par là.

Curieux, les deux autres soldats les suivirent quand ils se dirigèrent vers une lourde porte armée de clous métalliques.

— Voilà la clé de la grille, dit Arnaud quand ils furent devant la porte. J'ouvre celle-là, vous entrez, vous fermez l'huis derrière vous et vous utilisez la grosse brillante pour entrer dans la cage des monstres. C'est bien compris ?

— C'est bien compris, lui assura le penseur.

— Et restez tranquilles, nous n'allons point nous faire dévorer, renchérit Lana. Oncques mon petit séant ne servira de viande pour ces fauves.

— Que... ? s'étonna Arnaud.

— On vient de te dire que je lis dans l'entendement des gens. Adonc, je lis.

Sans plus se préoccuper des trois soldats, Povoal et son amie entrèrent dans ce qui se révéla être une pièce au plafond assez bas. Ils furent immédiatement assaillis par une odeur de fauve et d'excrément qui les prit à la gorge, mais passèrent tous les deux outre,

car leurs esprits furent emplis d'une vague d'amour, d'angoisse, de joie et de désespoir mêlés dont la puissance les laissa pantois. Dans le même temps, retentissaient sous la voûte les cris des trois ornis, amplifiés par la relative exigüité du lieu.

Les deux humains répondirent à cet appel déchirant par des pensées dont ils n'eurent que peu conscience. Pêle-mêle, ils déploraient leur décision de quitter les animaux, les assuraient qu'ils ne se sépareraient plus, leur promettaient des courses effrénées dans les bois... Ce faisant, ils avaient passé la dernière barrière et avançaient dans l'obscurité la plus totale.

Trois paires d'yeux. Trois paires de braises incandescentes qui étaient fixées sur eux. Trois cris de soulagement quasi humain et trois masses de fourrure et de muscles qui se jetèrent sur eux, les firent tomber et les tirèrent, les poussèrent, se vautrèrent sur leurs corps, sans souci de leurs protestations émues et heureuses. Les ornis venaient de les retrouver.

— Elle n'est plus la même.

Le constat était terrible, mais Lana énonçait un fait.

— Onyelle ? avança Povoal.

— Quel autre fondement la pourrait plonger dans cet état ?

Nyelle se tenait à l'écart. Cela faisait maintenant de longues minutes qu'ils étaient dans la cage des fauves et, passés les premiers instants de folie et la joie des retrouvailles, la jeune sanglorni s'était lentement emmurée dans une sorte d'indifférence, allant même jusqu'à gronder sourdement quand le penseur était venu la caresser. Il ne se trouvait aucune trace d'agressivité dans son esprit, mais elle tenait à être laissée seule. Arnaud qui, voyant que les monstres n'avaient pas dévoré les deux fous, avait voulu leur apporter de la lumière ; il avait été contraint de battre précipitamment en retraite en jetant la torche derrière lui, car Nyelle s'était jetée sur les barreaux avec la dernière des sauvageries.

— Celui-là est le plus enragé, avait dit le soldat. Les deux autres, ça va encore, mais celui-là...

— C'est une femelle, lui avait appris Povoal.

— Ah ! ça explique tout, avait ri Arnaud en partant.

— Il nous faut rejoindre Onyelle, fit Lana.

Nyelle leva la tête.

— Oui, mais je répugne à tuer ces soldats qui ne sont pour rien dans la machination de de Novalles, dit Povoal.

— Qui parle de les occire, vil rat ? demanda son amie.

— Tu as une idée ?

— Oui-da, beau mâle.

Elle appela Arnaud et lui demanda d'aller chercher les deux autres.

— Pour quoi faire ? s'enquit le soldat.

— Pour que vous envisagiez ces bêtes qui ne sont nullement les monstres que vous imaginez. Allez, va donc ! et décrois que nous te considérons couard. Quiconque fait le

bravache devant l'orni est fol-dément. C'est du moins ce que l'on soutient dans le village d'où je viens.

— Tu sais ce que je pense ! souffla Arnaud.

— On te l'a assuré tantôt, je suis mage. Va quérir tes collègues prestement.

Stupéfait par l'aplomb de Lana et ne parvenant pas à admettre qu'elle était télépathe, l'homme obéit sans protester et revint rapidement avec les deux autres soldats.

— Entrez, ordonna Lana, et cessez d'imaginer votre chair entre leurs crocs, vous allez leur donner à songer. Imaginez plutôt des lacs paisibles, des sous-bois éclairés par un soleil d'été, quelque chose de tranquille et serein. Là, voilà, c'est cela. Constatez comme ils se détendent, avisez leur mine quiète.

Pendant qu'elle parlait aux soldats, les exhortait au calme, Povoal tentait d'en faire autant avec les trois sanglornis. Il leur expliquait comme il le pouvait ce qu'ils allaient faire et insistait pour que leur attitude soit la plus débonnaire possible, de façon à ce que les soldats acceptent d'entrer dans la cage.

Après quelques minutes de paroles et de manipulation télépathique, les soldats et les fauves étaient tous prêts à se rencontrer.

Lana ouvrit la grille de la cage, tuant toutes les pensées de peur avant même que les soldats aient conscience de leur présence dans leurs esprits. Les sanglornis paraissaient avoir enfin saisi ce qui se jouait et ne bougeaient pas, gardant leurs yeux fermés, même Nyelle qui était la plus angoissée. Malgré tout, la promesse silencieuse que lui avait faite le penseur la rassurait, il le lisait dans la pensée générale qui surnageait au-dessus de toutes les idées morbides et violentes de son cerveau.

— Ils vont nous mordre, se jeter sur nous ! s'exclama le soldat de la triade qui les avait accompagnés jusque-là.

— Que nenni, nous en sommes à tout plein acertainés, lui répondit Lana en envoyant, à son insu, une idée rassurante dans son esprit.

Povoal, qui assistait à tout cela, admirait la maîtrise que la paludéenne avait de son art. À aucun moment les trois hommes ne surent qu'ils étaient manipulés ; ils ne se doutèrent jamais que Lana avait créé de toutes pièces leur envie d'approcher les sanglornis.

Quand ils furent entrés tous les trois, Povoal fit se lever les fauves. Ils accomplirent un large cercle autour des trois soldats qui les regardaient, fascinés, stupéfaits de se trouver si près des monstres qui hantaient les cauchemars de tout un monde. Les ornis se placèrent devant la grille, coupant toute retraite aux impériaux.

— Vous allez rester céans, leur dit Lana. Ils ne vous feront aucun mal, ajouta-t-elle, lisant un début de terreur dans les trois esprits, car ils viennent avec nous. Toi, ordonna-t-elle en désignant le soldat le plus mince, dévêts-toi.

— Comment ?

— Tu m'as ouïe. Nu. Si tu ne le fais seul, Lan saura bien te prêter la main.

L'orni s'avança doucement, rivant ses yeux phosphorescents dans ceux de l'homme qui obtempéra sans plus attendre.

Povoal en fit autant et s'habilla avec l'uniforme abandonné par son propriétaire qui protégeait son sexe en un geste dérisoire.

— Tes affaires puent, mon bon, dit-il en les enfilant. Sais-tu qu'il est bon pour le corps de se laver plus d'une fois par an ?

— Vous nous avez trompés, constata Arnaud.

— Oui, admit Lana. Mais nous auriez-vous laissés attenter ce que l'on désirait si on vous l'avait mandé ?

— Qui sait, la femme ? s'il s'agit d'aller aider la princesse, pourquoi point ? elle n'est ni mauvaise, ni bégueule.

— Tu as de l'entendement, Arnaud le soldat, lui dit Lana avec un sourire. Qu'importe, il est sans doute bon pour vous que vous ayez été abusés, si d'aventure notre entreprise échouait. Songe à ce que pourrait vous faire de Novalles s'il apprenait que vous nous avez prêté la main ? Ainsi leurrés, vous n'avez aucune crainte à entretenir. Soyez tranquilles, vous ne nous envisagerez plus outre.

— Bonne chance, vous deux, les salua le soldat quand ils fermèrent la grille derrière eux.

Lana se retourna et lui sourit.

Guidés par les ornis qui se fiaient d'abord à leur flair puis à l'impression télépathique laissée par la princesse, ils gagnèrent rapidement l'étage des logements impériaux. En sachant d'avance ce que pensaient les soldats, ils parvinrent facilement à déjouer tous les postes de garde. Ce ne fut que devant l'appartement de la princesse qu'ils furent contraints de se présenter à la triade qui gardait la porte.

— Salut, dit abruptement Povoal.

— Salut, répondirent ensemble les trois soldats.

— Elle est là ?

— Tu voudrais qu'elle soit où ? elle reste constamment dans cette pièce et y passe ses journées à pleurer. C'est pitié de voir ça, une si jolie damelle si triste !

— Je la consolerais bien, moi, déclara un autre, égrillard.

— Et mal t'en prendrait, l'ami, lui assura Povoal. Voici la mage demandée par le conseiller impérial. Elle va entrer pour tenter de guérir la princesse.

— Une mage ? s'étonna le plus gradé. On ne nous a rien dit.

— Hé, évidemment ! pourquoi crois-tu que je viens ici de nuit, alors que je préférerais être dans mon lit, avec ma jeune épouse ? le sieur de Novalles veut que ce soit secret. Ne me demande point pour quelle raison, je serais bien incapable de te la donner, mais il veut que personne ne le sache. Donc, silence vous trois. S'il venait à apprendre que quelqu'un d'autre que nous connaît la présence de cette femme dans les appartements de la princesse, il entrerait dans une rage folle. Et de Novalles dans une rage folle...

— Ouais, fit le chef. Bon alors, qu'est-ce qu'on doit faire ?

— Rien. Vous éclipser le temps qu'elle entre.

— Nous... ?

— Vous éclipser. De cette façon, vous pourrez jurer que vous n'avez vu entrer personne et l'on vous croira.

L'argument, tout tordu qu'il soit, parut plaire au soldat qui sourit d'un air entendu :

— C'est bien de la ruse du conseiller, ça. Allez vous autres, relève du poste par ce

collègue. Combien de temps ? s'enquit-il.

— Je vous appellerai. Allez attendre dans le prochain couloir.

La triade obéit, miraculeusement soumise.

Povoal se tourna vers son amie :

— Tu m'as aidé, hein ?

— Que nenni, beau mâle, répondit-elle avec un sourire. Ta capacité de persuasion me merveille à tout plein.

— C'est ça, dit-il nullement dupe.

Ils commandèrent aux trois sanglornis de les rejoindre en silence. Les animaux apparurent, ombres parmi les ombres, trois masses noires qui se déplaçaient sans que rien ne trahisse leur présence, sinon les éclairs rouges passant entre leurs paupières baissées.

Povoal ouvrit tout doucement la porte qui tourna silencieusement sur ses gonds. Dès qu'elle eut suffisamment de place pour se faufiler, Nyelle le bouscula presque et se précipita dans la vaste pièce. On entendit un cri étouffé, puis les gémissements caractéristiques du sanglorni. Lana et le penseur s'avancèrent doucement. À leur entrée dans ses appartements, ils captèrent l'esprit d'Onyelle. Il était totalement désorganisé, aucune pensée cohérente ne paraissait devoir émerger du magma d'idées confuses et à peine ébauchées qui s'entremêlaient dans son cerveau. La jeune femme était stupéfaite, bouleversée de bonheur et à la fois complètement perdue de voir son animal dans sa chambre, alors qu'elle le savait emprisonné au troisième sous-sol du château. Elle ne pouvait concevoir que de Novalles l'avait fait monter ici, après tout ce qu'elle avait découvert sur lui.

— Nyelle ! ma Nyelle ! que fais-tu là ? pleurait la princesse. Tu t'es échappée ? on t'a... Vous ?

Agenouillée sur le plancher de sa chambre, elle serrait son orni contre sa poitrine, et semblait ne jamais devoir la lâcher. Elle ouvrit des yeux stupéfiés de voir arriver Lana et le penseur.

— Nous venons te chercher, ma princesse, dit doucement la paludéenne.

— Me chercher ?

— Nous t'allons emmener avec nous. De Novalles ne te doit plus envisager, faute de quoi il te va rendre folle démente. Son esprit est très puissant ; par trop puissant pour le tien et le mien. Il nous faut nous ensauver promptement, car...

— Mais non ! cria presque la princesse. C'est interdit ! le conseiller refuse que je quitte mes appartements, ajouta-t-elle d'une voix d'enfant.

— Il est mauvais, Onyelle. Il te faut te détacher de son influence, tenta de la persuader Lana.

— Je ne peux, je ne peux ! répéta-t-elle.

Nyelle, désemparée de sentir l'immense désarroi de sa maîtresse, avança doucement vers Lana en grondant sourdement. Povoal et son amie sentirent en même temps le cri silencieux qu'elle commençait à pousser. Un cri d'attaque.

Aussitôt, Lan et Orn se placèrent en face de leur sœur.

— Onyelle, tu la rends folle, dit calmement Povoal. Regarde-la, regarde-la bien, elle ne sait que penser et veut nous attaquer. Est-ce cela que tu veux ? de Novalles t'a-t-il donc totalement à sa botte ? que sont devenues ton indépendance, ton autonomie ?

Il poursuivit sur ce ton pendant plusieurs secondes qui lui parurent infinies, car Nyelle continuait son travail de sape, même si les deux autres fauves la menaçaient également.

— Assez ! assez, s'il te plaît, assez... pleura la princesse.

Avec un cri étouffé, Nyelle se retourna vers elle et la lécha tendrement.

L'atmosphère se détendit très sensiblement. Les sanglots de la jeune femme étaient salutaires. Elle pleurait toute sa terreur de se voir enfermée dans un carcan mental qui la torturait à chacune des visites de de Novalles. Il ne lui autorisait des sorties que lors des réceptions officielles où elle apparaissait, amaigrie, hagarde, les yeux fous.

Lana et Povoal découvraient tout cela dans l'esprit de leur amie. Les souvenirs s'enchaînaient, libérés par les larmes. Ils affluaient à une vitesse folle à la surface de sa conscience et ne comportaient aucune émotion de quelque nature que ce soit, mais relataient simplement les derniers événements. Onyelle était esclave du conseiller impérial. Mentalement, et physiquement. Il avait plusieurs fois abusé d'elle, la tourmentant si elle se refusait à lui.

— L'immonde pourceau, il a osé... cela ! gronda Povoal.

— Qu'escomptais-tu qu'il fît ? il a une belle fumelle à sa botte, répondit Lana sur un ton triste et sans illusion. Il en use et en abuse à sa guise, personne ne le pourra dénoncer, il la tient dans sa pogne et oncques ne la lâchera.

— C'est bien ce que nous allons voir, songea le penseur.

Il alla vers Onyelle, ignorant son orni qui était sur ses gardes.

— Onyelle, dit-il doucement en posant la main sur son épaule.

Les crocs de Nyelle claquèrent à un centimètre de sa main. Elle avait voulu l'avertir. Si l'intention avait été réellement belliqueuse, il n'aurait plus eu de main. Malgré tout, il claqua violemment le mufle du fauve. Son geste avait été totalement instinctif, il n'avait pas réfléchi. La femelle n'avait donc pas pu lire son projet d'action et reçu le coup sans pouvoir l'éviter. Elle gémit de douleur et de surprise, mais n'eut pas le temps de faire autre chose, car Orn s'était immédiatement placée entre elle et son maître, pour prévenir toute tentative de riposte de la part de sa sœur.

— Ne refais jamais ça, Nyelle, dit Povoal. Jamais.

L'orni le fixa droit dans les yeux, vrillant son regard de sang jusque dans son âme. Il ne fléchit pas et secoua doucement la princesse :

— Onyelle, regarde-moi. Regarde-moi, sans ça Nyelle va encore tenter de me mettre en charpie et son cri me fait mal à la tête. Onyelle...

La jeune femme finit par tourner lentement les yeux vers lui. Il fut bouleversé par la douleur qu'il put lire dans ce regard perdu et les larmes lui vinrent aux paupières.

— Tu peux combattre de Novalles...

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

— Si, tu le peux, affirma-t-il. Il est puissant, mais nous sommes trois ; six avec les ornis. Contre nous tous, il ne peut rien, si tu es convaincue de parvenir à échapper à son emprise.

— Cesse de jacter, l'interrompit Lana. Il n'est point besoin de tant dégoiser ? l'heure est à l'agir. Départons de cet endroit qui me pue le nez et les méréangeoises. L'air est malsain. Viens-t'en, petite princesse, viens te mirer dans les lacs d'eau pure, abandonne derrière toi ces méchantes choses et vilaines gens qui te veulent grappir pour t'utiliser comme viande à foutre, ou comme prétexte à pouvoir...

— Et c'est moi qui parle trop ? lui dit Povoal. Tu as raison, il faut que l'on quitte le palais. Viens, Onyelle.

Ils se turent. Dans l'esprit de la princesse, les idées s'ordonnaient. Les souvenirs terribles remontaient encore à la surface, mais accompagnés cette fois d'un flot d'émotions, ce qui parut beaucoup plus sain à Povoal.

— Il m'a... commença-t-elle sans pouvoir achever, la voix briser par la douleur.

— Il t'a salie, termina Lana. Il n'est nulle salissure qui ne se peut laver dans l'onde du bonheur. Viens-t'en Onyelle.

La princesse se leva enfin, sans rompre le contact physique qu'elle maintenait avec Nyelle.

— Comment allons-nous sortir ? s'enquit-elle.

Le penseur faillit crier de soulagement. Elle s'inquiétait de détails pratiques ; elle réfléchissait consciemment à leur fuite !

— Ne t'inquiète pas, je suis mandaté par le conseiller impérial lui-même.

Onyelle blêmit :

— Par le... ?

— C'est ce que je leur ai fait croire, lui assura rapidement le penseur, c'est ce que je leur ai fait croire !

Quand ils furent tous sortis des appartements princiers, Onyelle et Lana, suivies des trois ornis, allèrent silencieusement se cacher dans un petit couloir sombre, tandis que Povoal hélait la triade.

Les soldats apparurent aussitôt.

— La femme est entrée ? demanda le chef.

— Oui, répondit le penseur.

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Ben, t'es entré toi aussi ?

— Chez la princesse ? sûrement pas. Le conseiller me l'a interdit. J'ai attendu tout ce temps que la mage me dise que je pouvais partir. Je ne veux point me mêler de ces affaires-là, moi. Ce qui touche de trop près aux grands de l'Empire, ça porte malheur aux petits, c'est ce que me disait toujours mon instructeur et, ma foi, je pense qu'il avait raison. Il buvait trop, mais réfléchissait bien... à jeun. Je vous laisse, je vais tenter de finir cette courte nuit dans un lit.

— Tu en as bien de la chance, répondit un des soldats avec envie.

Povoal s'éclipsa.

— Tu es sûre de ce chemin ? demanda Lana pour la troisième fois.

— Oui, je te l'assure, lui dit Onyelle. Je le prenais pour échapper à mon précepteur. Il ignorait l'existence des voies dérobées qui courent dans le palais. D'ailleurs, peu de gens les connaissent, ajouta-t-elle d'un ton presque enfantin et joyeux qui fit plaisir à ses deux amis et plongea Nyelle dans un bonheur immense.

Ils suivaient un couloir étroit qui longeait certains appartements, passait près des grandes salles d'apparat et devait permettre de s'escamoter de toutes les pièces principales du palais. Par moments, de petites portes de bois pouvaient s'ouvrir sur le monde officiel. La princesse, de plus en plus assurée, leur apprit que plusieurs personnes de la famille impériale n'avaient dû leur salut ou leur honneur, qu'à l'existence de ces voies parallèles et qu'il s'était passé nombre de choses comiques ou tragiques dans ces passages dérobés.

Après de longues minutes passées à courir dans les petits couloirs, ils arrivèrent devant une porte en fer qu'Onyelle manœuvra sans peine et ils débouchèrent enfin dans une rue étroite et sombre.

— Nous sommes derrière le palais, leur dit-elle. La mid-ville est dans cette direction.

— Allons, dit simplement Povoal en passant devant les deux femmes.

Ils profitèrent de la fin de la nuit pour descendre le plus rapidement possible vers la mid-ville, la traverser sans se faire remarquer, puis gagner la ville-basse.

Lana frémit de se retrouver dans cette zone en putréfaction, mais la présence des trois ornis la rassurait grandement, et elle sentait que Povoal était différent, beaucoup moins torturé, plus serein. En revanche, Onyelle n'était jamais venue dans ce secteur de la cité impériale. Elle regardait dans toutes les directions, se retournant fréquemment, à tel point que le penseur dut la rassurer :

— Tu ne crains rien ici, Onyelle. En tout cas beaucoup moins que dans tes appartements, à la merci de...

— Ne parle plus de lui, s'il te plaît, le coupa la jeune femme d'une voix précipitée.

— D'accord.

À l'étonnement de Lana, ils ne regagnèrent pas leur grotte.

— Elle est déjà prise par plusieurs personnes, lui assura Povoal. Nous allons descendre jusqu'au port et embarquer dans le premier bateau en partance.

La cité impériale était construite sur l'une des rives d'un grand fleuve qui lui permettait de commercer avec tout l'empire. L'autre rive était trop marécageuse pour la construction. Bien des empereurs avaient tenté d'assécher ces marais, mais aucun n'était parvenu à faire bâtir quelque chose qui tienne debout plus longtemps qu'une saison. Les crues du fleuve n'étaient régulées par aucun barrage en amont, les ornis infestaient ces territoires humides qu'ils affectaient tout particulièrement, et les buffles des marais ajoutaient à l'insécurité naturelle de la zone à chaque période de rut. Le spectacle était donc étonnant. La rive droite était couverte par les constructions hétéroclites du port dans lequel régnait une sorte d'entente entre la ville-basse et la mid-ville commerçante ; elle était en constante activité, quelle que soit l'heure ou la saison, et résonnait des cris des

bateliers et des marchands. La rive gauche était silencieuse. Profondément silencieuse. De temps en temps, un hurlement se faisait entendre par-delà le fleuve et l'activité humaine baissait sensiblement. Les gestes restaient quelques secondes en suspens, on s'interrompait pour écouter, puis la rumeur de fond retrouvait progressivement son niveau sonore habituel. Il était arrivé que des ornis traversent le fleuve pour venir semer la panique parmi les gens et les bêtes. Cela avait été un véritable massacre. Les fauves n'avaient qu'à se servir dans la foule paniquée et le carnage avait été à chaque fois horrible. Le premier de la dynastie des Avroz avait promulgué un édit obligeant les habitants, les bateliers et les marchands à bâtir une clôture au milieu du fleuve, dans le sens de son écoulement, pour prévenir ce type d'invasion. Il avait fallu vingt ans pour qu'elle soit terminée et suffisamment solide pour résister aux caprices du fleuve. Elle dépassait d'un mètre la surface de l'eau et des soldats étaient spécialisés dans la surveillance de cet écran. Ils passaient et repassaient inlassablement, jour et nuit, devant la palissade, vérifiant sa solidité, repérant les endroits à consolider... Ils étaient bien payés et cette fonction était très recherchée, malgré les dangers qu'elle représentait.

Il arrivait parfois que des sanglornis réussissent à passer. On ne sait comment ils faisaient. Sans doute contournaient-ils la palissade en amont et se laissaient-ils descendre, poussés par le courant... Toujours était-il que de véritables carnages avaient eu lieu dans le port et même jusque dans la ville-basse. Cela faisait quelques années que cela ne s'était pas produit et l'extension de la palissade avait été remise à plus tard.

Les trois fugitifs arrivèrent discrètement dans le port. L'activité incessante leur permit de passer relativement inaperçus, d'autant qu'ils avaient recommandé à leurs fauves de disparaître, de se faire invisibles. Les sanglornis étaient maîtres dans l'art du camouflage. Comme ils entendaient les pensées de tout animal, il leur était facile de savoir où allaient regarder les soldats, les marins et d'agir en conséquence. Ils suivaient leurs maîtres, sans que ceux-ci ne les voient, mais restaient en contact télépathique avec eux.

— Là, dit Povoal en désignant un bateau dont on pouvait se demander comment il pouvait encore flotter, au vu de sa cargaison.

Il était rempli à ras bord de pierres de taille et l'eau léchait son plat-bord, quelques vaguelettes plus amples que les autres parvenant même à mouiller le plancher sur lequel se tenait un homme ventripotent.

— Trois places dans ton bateau, dit le penseur.

L'autre le considéra, apparemment apathique, puis partit d'un grand éclat de rire :

— Et tu veux les mettre où tes trois places, l'ami ? as-tu vu que je vais couler dès le premier coup de vent ?

— Justement. Tu me débarques ce qu'il faut pour libérer les places requises plus deux autres et nous partons, répondit Povoal sans se démonter.

Le marin faillit s'étouffer avec la chique de plantes qu'il mâchait. Il cracha un long jet noir dans l'eau et se tourna franchement vers le penseur.

— Et qui es-tu pour croire que je vais faire ce que tu me demandes ?

Povoal planta le regard qui lui avait donné son nom dans les yeux du gros homme :

— Je suis celui que tu dois craindre, l'ami, lui dit-il avec un calme inquiétant. Je suis un rat de la pire espèce, celui que tout habitant de la mid-ville craint de rencontrer, celui

que l'on imagine derrière soi quand on rentre le soir en passant près de la poterne basse. Tu vois ?

Tout en parlant, il s'était approché de l'homme et lui avait enfoncé le manche de son couteau dans la graisse. L'autre, acculé contre la lice, ne pouvait se dégager et ne faisait que hocher la tête en tentant de rassembler tout son courage et son amour-propre pour ne pas céder à la panique.

— Donc tu nous prends dans ta barcasse et tu descends le fleuve comme tu as sans doute prévu de le faire. Ne me prétends surtout pas que tu allais remonter, je ne te croirai pas, car c'est faux, le prévint-il en haussant très légèrement la voix. Comment je le sais ? demanda-t-il. Eh bien simplement pour deux raisons : la première est que, chargé comme il l'est, ton bateau n'irait pas loin en amont ; la seconde est que tu penses si fort, que l'on doit t'entendre jusque dans la ville-basse. Ah ! je vois tu commences à comprendre où se situe ton intérêt. C'est bien.

Le gros marinier était totalement perdu. Comment ce diable d'homme savait-il exactement ce qu'il pensait ?

— Parce que je l'entends, "Gros tonneau", répondit Povoal à la question non formulée. Et son surnom ! comment le savait-il ? se demanda-t-il.

— Tu penses trop fort, je te l'ai déjà dit ! aller, assez perdu de temps, décharge-moi ces pierres en trop et partons.

L'autre ne discuta plus. Il héla les quelques ouvriers qui se trouvaient sur le quai près du bateau et leur ordonna d'ôter une partie de son chargement.

Les hommes ne posèrent aucune question. Ne demandèrent pas pourquoi il fallait défaire ce qu'ils venaient de faire. Cela représentait des heures en plus, c'est-à-dire davantage d'argent. Ils n'allaient pas faire de difficultés.

Ils travaillaient vite. En quelques dizaines de minutes, l'affaire était faite. Lana et Onyelle embarquèrent rapidement.

— *Et les bêtes ?* demanda silencieusement Povoal à la paludéenne.

— *Ils nagent. Un orni nage, rat ignorant. Fort aisément, d'ailleurs. Ne te déquiesse nullement pour iceux, ils sauront nous suivre sans se faire remarquer. Dis à Orn de se couler dans l'onde.* Et toi, ma princesse, ajouta-t-elle à mi-voix, mande à ta Nyelle de suivre son frère et sa sœur.

Onyelle obéit immédiatement. Très vite, la princesse, Lana et le penseur reçurent de nettes pensées de joie. Les sanglornis étaient heureux de retrouver l'eau.

— Où allons-nous ? demanda le marinier.

— Mais tout simplement où tu allais, mon bon, répondit Povoal en posant la main sur l'épaule du gros homme. Nous descendons le fleuve et t'accompagnons jusqu'à l'estuaire.

VIII

Durant tout le voyage sur le fleuve, Lana s'employa à détruire les idées sombres que de Novalles avait instillées, jour après jour, dans l'esprit d'Onyelle. La jeune femme n'était plus que doute. Son monde avait irrémédiablement basculé, et l'avenir qu'elle s'était bâti sans en avoir conscience avait totalement disparu. Elle n'avait plus de repère.

Il ne fallut pas moins des cinq jours que dura le voyage pour qu'elle recommence à sourire et qu'elle perde cet air de constante inquiétude qu'elle portait sur le visage. La paludéenne ne la lâcha pas un seul instant. Même quand elle dormait, elle lui envoyait des souvenirs joyeux, des moments émotivement chargés qu'elle puisait dans sa mémoire, ou dans celle de la princesse. Povoal suivait cela sans chercher à intervenir. Il avait compris que la jeune femme se raccrochait instinctivement à tout ce qu'elle pouvait trouver de tendre, et les sentiments qu'elle avait avoués pour lui faisaient partie de cela. Il ne voulait pas la leurrer et se tenait donc à l'écart de sa relation avec Lana.

Il tenta donc de se rendre utile à la marche du bateau. Curieusement, son humeur plus ou moins morose, qui lui mettait un voile gris devant les yeux, disparaissait de plus en plus. Il avait pris récemment conscience de cette amélioration et s'aperçut qu'elle avait débuté lors de la chasse aux jeunes ornis. L'apparition de Lana dans sa vie avait considérablement influencé cette évolution. La paludéenne possédait l'étrange pouvoir de rendre la vie plus attrayante, plus colorée. Quand elle se trouvait près de quelqu'un, celui-ci éprouvait inconsciemment l'envie de plaisanter, et prenait goût à ce que disaient les autres. Lors de leur expédition, Onyelle en avait fait la remarque au penseur, et lui avait avoué que cela ne lui était pas arrivé depuis des années. En y réfléchissant avec lucidité, Povoal dut se rendre compte que lorsque Lana se trouvait loin de lui, les choses lui paraissaient plus ternes, et perdaient un peu le relief qui pouvait les rendre attrayantes.

Il appréciait vivement ce qu'elle faisait avec Onyelle. Il était vital que la jeune femme reprenne goût à la vie, et qui d'autre que la paludéenne pouvait le lui donner ?

Rapidement, les rapports avec le marinier s'améliorèrent et devinrent presque cordiaux quand celui-ci constata que le penseur ne lui voulait aucun mal et qu'il était même plutôt agréable, aidant à la manœuvre sans rechigner, sachant plaisanter et jouer correctement aux osselets.

Les sanglornis, quant à eux, suivaient toujours.

— Je ne comprends point, dit un jour le gros homme, songeur. Il me semble que des ornis nous suivent depuis plusieurs jours. Depuis le départ, je dirais.

— Tu es sûr ? lui demanda Povoal.

— Écoute, répondit l'autre. Je serais sûrement incapable de me diriger dans la ville-basse, mais le fleuve, j'y suis né ; c'est mon sang. Alors si je te dis qu'on est suivis par des ornis, c'est qu'on est suivis par des ornis. Je peux même te dire qu'ils sont trois ou quatre. Plus que deux, en tout cas.

Le penseur siffla de sincère admiration.

— Comment fais-tu ? demanda-t-il.

Les fauves ne devant pas être loin, il lut la réponse dans l'esprit du marinier, avant que celui-ci n'ouvre la bouche.

— Les hérons, les foulques, les castors, les loutres... tout ce que le fleuve compte de bestioles fuit notre passage. C'est point le bateau qui les effraie, ils ont l'habitude d'en voir passer plusieurs sur ce tronçon. Ça ne peut être que des ornis. Il n'y a qu'eux à faire peur à tout le monde.

— Et pourquoi trois ou quatre ?

— L'instinct. Je renifle leur présence. Ça me prend là, dit-il en se frottant l'arrière du crâne. J'ai un neveu qui est pareil. Les soldats de la palissade impériale l'ont déjà repéré et, dès qu'il sera en âge, il sera enrôlé dans les triades nautiques. Il paraît que ma grand-mère pouvait aussi les détecter. Une maladie familiale, en quelque sorte.

— Tu en connais d'autres comme toi ? demanda Povoal.

— Tu poses les mêmes questions que les impériaux, toi. D'ailleurs, ton histoire de rat ne me semble pas vraiment...

— Tais-toi, le coupa le penseur, tu vas dire des bêtises.

Le gros leva les mains en signe d'apaisement.

— Ce que j'en disais... Non, je n'en connais point d'autres comme nous. Pourquoi ? Ça t'intéresse ?

— Simple curiosité.

Povoal entendit nettement que le marinier ne le croyait pas, mais sentait intuitivement qu'il valait mieux ne pas insister. Il reprit le fil de sa pensée :

— Ça m'inquiète, ces sales bêtes qui suivent la barque.

— Tu n'as point à t'en faire, lui assura le penseur. Ceux-là ne nous feront aucun mal.

Le marinier regarda Povoal sans faire de commentaire, puis le quitta pour aller surveiller l'avant du bateau.

Le penseur l'entendit se demander : « qu'est-ce que ces trois lascars viennent faire sur le fleuve ? ils ont certainement maille à partir avec les impériaux. Et cette histoire d'ornis qui ne nous boulotteront pas ! t'y crois, toi ? se dit-il. Ben moi, je trouve, ça louche, c'est tout. Ils sont aimables, mais ce sera mieux quand ils auront quitté la barque, foi de "Gros tonneau" ! ».

Ils arrivèrent à destination le soir du cinquième jour. Povoal fut satisfait que la nuit pointât quand le déchargement débuta. Il savait que de Novalles n'allait pas laisser

disparaître la jeune princesse sans réagir. Les triades de garde le soir de leur évasion avaient déjà dû être “sondées” par le conseiller. On ne pouvait rien lui cacher, Onyelle en était la preuve. Lana apprit à son ami que l’impérial l’avait mentalement violée, s’était rendu dans les moindres recoins de son cerveau, sans épargner quoi que ce soit.

— On hume sa présence dans toutes les méréangeoises de la petite princesse, mon mâle. Il a souillé tout ce qu’il a pu toucher. Cet homme est un détrit, un animal de la pire espèce, un monstre vivant. Il nous le faut occire promptement !

— Comment crois-tu qu’on puisse assassiner un personnage si haut placé dans l’empire ? répliqua Povoal.

— Comme un autre, dit simplement son amie en lui prenant le bras, comme elle le faisait maintenant quand elle se trouvait près de lui. C’est un mâle comme toi ; il a un vit et pisse debout, il n’est en rien différent de tous les autres mâles. Il se doit donc pouvoir être occis pareillement. Il a dedans la sienne poitrine un cœur qui toque roidement quand il a pou et...

— Et un cerveau qui lui permet de lire les pensées des autres, bien mieux que tu ne le fais, la coupa Povoal.

— Assurément, convint-elle. La belle affaire ! avisé comme tu l’es, tu vas assurément ourdir un stratagème qui nous permettra d’aboutir à nos fins. J’en suis acertainée.

— Tu as bien de la chance, lui répondit silencieusement le penseur.

— Holà ! cria le marinier en remontant à bord.

Il était descendu pour s’entendre avec l’acheteur de sa cargaison et revenait en courant aussi vite que sa corpulence le lui permettait.

— L’Empire recherche deux assassins qui ont kidnappé la princesse impériale. Un homme et une femme. Ils sont dangereux, menteurs, malhonnêtes et coupables d’entente avec les forces du mal. Et...

— Et ils lisent dans les pensées, acheva Lana. Tu as bien entendu, gros homme. C’est de nous qu’il s’agit.

Le marinier laissa échapper une exclamation étouffée.

— Tu as pu aviser comme nous étions malhonnêtes, nous t’avons payé le voyage. Comme nous étions dangereux, tu es présentement vif et gaillard dans ta couenne. Comme nous étions menteurs, je te narre à c’t’heure la vraie vérité et comme nous nous entendions bien avec les forces du mal, la princesse nous a suivis de son plein gré.

— C’est encore la vérité, intervint Onyelle.

— Tu, vous êtes la princesse impériale ? bafouilla le marinier.

— Je suis Onyelle, fille de l’Empereur, oui.

Elle lui montra son tatouage à l’épaule, apposé à tous les descendants de sang impérial appelés à gouverner un jour. Les trois couleurs apparaissaient très nettement sur la peau de la jeune femme. “Gros tonneau” voulut aussitôt mettre un genou en terre ; il fut interrompu par le penseur qui avait lu son intention dans son esprit.

— Tu veux nous faire remarquer et nous dénoncer pour la toucher cette prime ? s’exclama-t-il d’une voix étouffée.

— J’avais omis de mentionner la prime ! dit le marinier en se relevant.

— Lana t’a dit que nous lisons dans les esprits.

— C’est magie !

— Tu es capable de repérer les ornis, fit remarquer la paludéenne. C’est, en moins développé, un pouvoir au nôtre semblable.

— Qu’allez-vous faire ? s’enquit le gros homme.

— C’est à toi qu’il convient de poser cette question. C’est une grosse somme qui t’est offerte, si tu nous livres, fit remarquer Povoal.

— C’est vrai, mais je ne suis aucunement stupide, comme tu penses le croire, l’ami. Le conseiller impérial est connu. On sait sa dureté et sa laderie. Je suis bien certain que celui qui livrera les fugitifs sera interrogé pour savoir s’il les a aidés dans leur aventure. Je préfère ne pas courir ce risque. Allez où bon vous semble, et faites attention à vous et à la princesse. J’ai vu qu’elle vous accompagnait de son propre chef.

Il se tut.

— Oui ? demande Lana. Que voulais-tu ajouter quant aux ornis ?

— Rien ! je ne...

— “Gros tonneau”, allons..., le sermonna doucement la paludéenne.

— Eh bien, je... je crois qu’ils ne sont point si sauvages que ça. Je sais que c’est stupide, mais...

— Ne te mets nul martel en tête, marinier, lui dit Onyelle, altière. Tu es intelligent et comprends ce qui se tait. Merci pour ton aide, je te promets que je saurai m’en souvenir. Veille au courant, lui dit-elle en descendant à terre.

Le gros homme, ému que la princesse impériale connaisse la formule d’adieu de sa corporation, exécuta un salut jusqu’à terre.

Les trois amis s’éloignèrent un peu du port et allèrent discrètement retrouver les trois sanglornis qui leur firent une fête physique et télépathique. Quand les animaux furent calmés, ils leur demandèrent de les attendre quelques kilomètres en amont. Les fauves rechignèrent un peu à laisser encore leurs maîtres, mais finirent par obéir et disparurent dans la nuit naissante.

Ce fut quand les trois fugitifs entrèrent dans la mid-ville de la petite cité, qu’ils constatèrent que de Novalles était puissant, intelligent et opiniâtre. Des triades parcouraient les rues, arrêtant les couples, les femmes seules, les groupes de trois personnes.

— Ils quêtent notre présence céans, dit Lana.

— Tu es certaine ?

— Ma petite princesse, tu me vexes, répondit en souriant la paludéenne. J’entends fonctionner leurs mérangeoises comme si c’était avec moi qu’ils jactaient. Ils ont notre signalement dans leur souvenir et sont envoyés en plusieurs groupes de six triades...

— Six triades ! souffla Onyelle.

— Six triades, continua Lana. Qui s’en sont allées en aval et en amont de la cité impériale. Celle-ci vient d’arriver céans et quête sur ce qu’ils sont apensés être notre cheminement, depuis notre département de la cité. Ils ont jà mandé dans toutes les villes et petites bourgades de ce côté de l’onde. Ils commencent à perdre espoir et sont flapis de

tout ce labour. À c't'heure, ils appètent à rejoindre prestement leurs foyers.

— Eh bien nous n'allons point les attendre. Nous devons quitter la cité dès maintenant, décida Povoal.

— À nuit ? s'exclama Lana.

— Qu'il fasse nuit me plaît infiniment, comme tu peux le penser, lui dit son ami.

— Où allons-nous ? demanda Onyelle qui faisait totalement confiance à ses deux compagnons.

— Cité impériale, répondirent-ils en même temps.

— Nous jeter dans les pattes de de Novalles ?

Povoal sourit ; la jeune femme commençait à le nommer sans lui marquer de respect, signe que l'emprise qu'il avait sur elle partait en lambeaux.

— Il nous le faut estourbir, ou même occire, ma petite princesse, expliqua Lana. Tant qu'il sera vif, il représentera un grand danger mortel pour toi et nous. Nenni ma petite, dit-elle en interrompant la princesse avant qu'elle n'ouvre la bouche. Nenni, ce ne sera aucunement un crime contre l'Empire. Oublie les enseignements de tes vieux précepteurs séniles et postillonnants. Tu entends bien que nous sommes présentement dans un cas où il faut faire montre de prompte et sagace décision. Ce vieillard est un méchant ; il est nuisible à la vie. Il se doit de passer pour qu'il cesse d'attenter à porter le mal partout où se pose son regard. Il est dominé par son pouvoir, adonc incapable d'entendre raison. Cela l'innocente à tes yeux, se peut ; mais pour moi et Pov', il doit passer. C'est un méchant, te dis-je ; son âme est par trop noire.

— Sans jugement ? s'enquit Onyelle.

— Quel tribunal digne de ce nom pourrait acquitter un homme qui t'a meurtrie de la sorte ? demanda Povoal sans cesser de surveiller les soldats qui poursuivaient leur travail d'enquête. Peux-tu me le dire ? allons. De toute façon, nous devons échapper à ces triades qui nous cherchent. Je décrois fortement qu'elles nous veuillent grand bien et je nous avoir à batailler contre ces gens. Venez.

Se déplaçant dans le dédale des rues et venelles de la cité comme s'il y était né, le penseur guida les deux femmes vers la plus petite poterne qu'il put trouver.

— Holà, mon bon, tu vas où comme ça ? l'interpella le gardien.

— Je sors, répondit tranquillement Povoal.

L'homme le regarda, apparemment ahuri par la réponse.

— Tu sors...

— Oui, je sors.

— À cette heure ? alors que la nuit est tombée ? c'est la mort que tu vas quérir, avec tes deux femmes ?

— Il n'est aucun besoin de la chercher, répondit le penseur. Elle viendra bien assez tôt à son heure, sans que j'aie à m'en inquiéter.

— Je ne sais si tu as le droit de quitter la cité à cette heure, dit le portier en se grattant vigoureusement la tête.

Il paraissait en butte à un problème inédit et ne savait comment le résoudre. Généralement, les gens désiraient plutôt rentrer dans la ville, à ce moment-là de la soirée. Se trouver confronté à trois personnes qui demandaient à sortir ne correspondait à rien

de ce qu'il avait pu voir jusqu'ici et il ne savait quelle décision prendre. Lana lui vint en aide :

— Tu ne sais comment agir, huissier, dit-elle.

— C'est que c'est neuf, comme demande. D'habitude...

— Oui-da, le coupa-t-elle. À c't'heure, les guillaumes appètent à rentrer et refusent de partir de la bourgade. J'entends bien. Nonobstant, tu agréeras le fait que nous ne pouvons nuire à la cité une fois hors de ses murs.

Le portier hocha la tête. Cette femme raisonnait bien.

— Adonc, tu nous peux laisser saillir hors, pour ce que notre département ne va nullement entraver le fonctionnement d'icelle cité.

— C'est vrai que ça vous regarde, d'aller vous faire boulotter par les ornis ou trucider par les brigands, dit le portier, songeur.

Il soupira, puis :

— Bon, d'accord, je vais vous laisser sortir, mais gardez-le pour vous.

Il saisit une lourde clé qui tintait, accrochée à sa ceinture, et ouvrit la vieille porte qui grinça lamentablement sur ses gonds, signe qu'elle ne devait pas être souvent manœuvrée.

— J'ai craint qu'il n'ait reçu des consignes, dit Povoal quand ils se furent éloignés sur l'étroit chemin de terre qui plongeait dans un bois sombre.

— Les portiers des quatre portes principales ont dû être chapitrés, fit remarquer Onyelle. Mais cette sortie est trop vieille et peu fréquentée pour que les triades s'en préoccupent.

— Ce en quoi elles ont eu tort, dit le penseur.

Les villes étaient pratiquement toutes ceintes par de hautes murailles qui les prémunissaient contre les attaques de sanglornis, mais également de bandes organisées. Il y avait généralement quatre portes ouvertes dans l'enceinte, une par point cardinal, ce qui permettait de quitter la ville dans toutes les directions. Les plus vieilles agglomérations possédaient d'anciennes sorties qui n'étaient pratiquement plus utilisées et rarement gardées, car presque toutes condamnées. Ils avaient eu de la chance de trouver celle-ci qui devait sans doute servir à aller chercher du bois ou des simples dans la forêt proche.

— Orni ! dit soudain Povoal.

— Tu l'entends ? demanda Onyelle.

— Je vous entends penser. Et je lis dans son esprit, oui. Non, ce n'est point un des nôtres, dit-il en réponse à une formulation silencieuse de la princesse.

— Grand ? s'enquit Lana.

— Un mâle âgé. Il se demande comment nous attaquer, mais il est certain de le faire.

— Comment parviens-tu à entendre tout ceci dans le cap de cette bête, alors que je ne le puis ? s'étonna la paludéenne.

— Je l'ignore, mais je peux te dire que nous devons chercher rapidement un arbre, parce qu'il approche. Il est inquiet de mal nous percevoir tous deux, mais il lit dans toi,

Onyelle, à livre ouvert.

La princesse pâlit. Savoir qu'on était pris pour cible par un fauve aussi efficace et violent qu'un sanglorni était une chose à laquelle il était totalement impossible de s'habituer.

— Je le perçois, dit Lana.

— Il approche, il est sur nos traces.

— Ce chêne ! proposa Onyelle.

Ils grimpèrent tous les trois dans l'arbre qu'avait désigné la jeune femme. Ce fut le penseur qui eut le plus de mal et grogna en voyant que ses deux amies avaient mis beaucoup moins de temps pour atteindre la première branche hors de portée du fauve.

— Alors, vil couillu, tu failles à te hisser lestement ? railla Lana.

— Tu t'amuses, alors qu'un orni envisage de nous prendre comme dîner ! tu ne respectes donc vraiment rien, râla Povoal.

Après un dernier effort, il parvint à grimper et rejoignit les deux femmes. Il était temps. Dans un bruit de galop puissant et rageur, le fauve déboucha du sous-bois et bondit en hurlant vers l'arbre. Grâce à son élan, il effectua un saut de plus de trois mètres, et ses mâchoires claquèrent juste sous la branche où se tenaient ses proies. Il cria de frustration et de rage, puis se posta sous le chêne et commença à pousser son cri de chasse.

Lana et Povoal le sentirent plus qu'ils ne le subirent. En revanche, Onyelle perdait ses couleurs. Elle tentait de faire le vide dans son esprit, se récitant des poèmes, commençant une chanson, mais ne parvenant pas à la mener jusqu'au bout.

Lana lui vint en aide. Sans réfléchir, elle s'introduisit dans son esprit et lui parla tranquillement, sur le ton de la conversation. Pendant ce temps, le penseur tenta de perturber le sanglorni qui ne comprenait visiblement pas ce qui se passait au-dessus de lui. Jamais il n'avait rencontré un tel comportement chez ses proies. Généralement, c'était la panique quand il apparaissait. Les esprits s'ouvraient à lui et c'était un réel délice de les pénétrer et les réduire à néant. Là, il ne rencontrait que résistance, confusion et même, agression.

Povoal pensa au fauve. Délibérément. Il fit ce que tous les humains devaient absolument éviter et fixa le sanglorni dans les yeux, l'obligeant à tourner son regard vers lui. L'animal refusait la confrontation. Il gardait obstinément la tête tournée vers Onyelle. Le penseur ne lui laissa aucun instant de répit et le harcela mentalement, lui imposant des images de fuite, de douleur, d'incertitude. Petit à petit, la volonté du fauve chancela. Il jetait des coups d'œil de plus en plus fréquents vers Povoal, et son cri perdait en intensité. Le penseur sentait qu'il avait presque partie gagnée. Malgré un sourd mal de tête qui lui enserrait les tempes, il poursuivit son travail de sape.

Le sanglorni avait cessé de crier. Onyelle reprenait des couleurs et parvenait même à sourire à Lana qui ne la quittait pas mentalement. Ce fut à cet instant que les trois sanglornis débouchèrent comme des furies au pied du chêne. Sans aucun temps d'observation, ils se jetèrent tous les trois sur le fauve qui ne comprit pas d'où lui venait l'attaque. Complètement perturbé par Povoal, déboussolé par le comportement de ces proies, il n'avait pas perçu l'arrivée des trois autres fauves. Lan le mordit cruellement à

l'épaule, tandis que Nyelle, la plus violente, se jetait à sa gorge et s'y accrochait avec rage. Orn, quant à elle, avait saisi une de ses pattes dans la gueule et la secouait frénétiquement. L'animal poussa un cri de douleur et d'effroi. Il se savait perdu et la terreur s'était emparée de lui. Encouragés par leurs maîtres, les trois sanglornis mirent leur congénère en pièce. Ils le dépecèrent sur place, sans aucune espèce de pitié ou d'hésitation. La rage, la violence avec laquelle ils exécutèrent leur frère sauvage laissa Povoal pantois. La puissance de leurs mâchoires était telle qu'un seul coup de dent suffisait à arracher des morceaux de chair, à sectionner des os qui cédaient dans un claquement sec et sonore.

— Il est possible de tenir tête à un sanglorni, dit le penseur.

— Tu le peux, mais pas moi, lui répondit Onyelle. Sans Lana, je serais devenue folle. Il me broyait la pensée.

Ils marchaient tous les trois dans la forêt, à la recherche d'un endroit convenable pour y passer la nuit. Leurs animaux les encadraient, à présent paisibles et heureux.

— Il ne sert de rien de se tourmenter l'entendement. Il a passé, bellement occis par nos bêtes et nous a fourni de la viande en quantité. De quoi allons-nous nous plaindre ? intervint Lana.

Le ton n'était pas très aimable et Povoal perçut une pointe de ressentiment dans l'esprit de la paludéenne.

— Je te dénie le droit de fouailler dedans mes mérangeoises, le mâle ! s'exclama-t-elle. Je faille à entendre les tiennes, alors respecte mon esprit.

— Je ne fouaille nullement, comme tu le dis, j'entends. C'est différent, protesta le penseur, étonné par la tension dans la voix de son amie.

— Eh bien, cesse d'entendre.

Le penseur ne répondit rien. Il avait compris : sa sollicitude pour Onyelle, son comportement protecteur et compréhensif quand ils étaient descendus du chêne où ils s'étaient réfugiés, tout cela avait déplu à Lana. Elle était tout simplement jalouse. Ce regard sur sa vie lui pesa terriblement. Il ressentit une violente sensation d'étouffement qui lui donna envie de hurler. Orn leva la tête vers lui, étonnée, et le poussa doucement avec la tête.

— *Ce n'est rien ma grande, pensa-t-il. Juste une âme qui veut que la mienne ne lui appartienne qu'à elle seule. Il suffit qu'elle sache que je suis libre, et tout sera bien.*

La sanglorni fut rassurée par le ton. Les termes ne lui étaient pas destinés et ils atteignirent leur cible car, autant que Povoal put le voir dans l'obscurité de la forêt, Lana rougit et laissa retomber ses cheveux devant son visage, signe de trouble chez elle.

— Nous serons bien ici, décida Onyelle.

Elle s'était arrêtée au pied d'un grand épicéa dont les branches les plus basses tombaient jusqu'à terre et faisaient un abri naturel. L'espace était suffisamment vaste pour qu'ils puissent s'y introduire tous les trois. Les sanglornis voulurent les suivre, mais ils les repoussèrent.

— Eh ! dehors les bêtes ! c'est trop étroit pour tous !

Ils s'allongèrent aussitôt, Povoal entre les deux femmes. Lana lui tourna immédiatement le dos et Onyelle s'endormit, à peine la tête posée sur le matelas de mousse et d'herbes qu'ils avaient placé sur le sol.

Le penseur posa doucement une main sur le dos de la paludéenne, lui envoyant une pensée tendre. Elle ne bougea d'abord pas, puis saisit sa main et la serra fortement en soupirant.

— *Je ne sais si je parviendrai à accepter de te partager, mâle félon, pensa-t-elle très clairement.*

— *Qui te parle de me partager ? on ne partage que ce que l'on possède. Est-ce ce que tu veux ? me posséder ?*

— *Nenni. J'aspire seulement à ce que ton cœur n'accepte que le mien.*

— *Je me demande si je suis un homme capable de n'aimer qu'une seule femme.*

— *Tu l'as été.*

— *Oui. Mais la vie et la mort sont passées par là et mon âme en a été changée.*

— J'attendrai, dit Lana.

Vers la fin de la nuit, Povoal fut réveillé par une sensation de poids sur ses jambes. Il rêvait qu'on lui avait fixé les deux pieds dans un tonneau rempli de sable et qu'il ne pouvait plus bouger. Il s'éveilla pour découvrir les deux yeux de braise d'Orn qui le regardait, couchée sur ses jambes. Elle posa la tête sur ses cuisses avec un soupir de bonheur et se rendormit. Son frère et sa sœur l'avaient imitée. Nyelle était couchée de tout son long contre Onyelle et Lan avait juste la tête posée sur le ventre de Lana.

Il leur fallut éviter les villes, toutes les bourgades ou les villages, quelle que soit leur taille. Ils craignaient trop que des triades ne les repèrent et que de Novalles lance la chasse. Il avait l'armée impériale pour lui, il lui serait facile de les cerner et de venir à bout de leur résistance, malgré la présence des trois sanglornis.

Hormis le relatif inconfort de leurs nuits, ils n'eurent aucun problème de ravitaillement. Les trois fauves chassaient pour eux, et les deux femmes connaissaient suffisamment les ressources naturelles pour qu'ils trouvent de quoi se sustenter en herbes et fruits.

Ils parlaient peu. Onyelle restait souvent muette, ce qui inquiétait Lana et le penseur qui tentaient parfois de la sortir de son mutisme. Elle répondait volontiers, et visiblement avec beaucoup de plaisir, mais ne prenait jamais l'initiative de ces échanges. Quand il eut remarqué cela, Povoal en fit part à la paludéenne et ils lui parlèrent fréquemment, de tout, de rien, simplement pour que se reconstitue en elle une sorte de processus de formulation de ses pensées, d'oralisation de ses sentiments.

De son côté, Lana ne fit plus aucune remarque à Povoal sur les sentiments qu'elle éprouvait à son égard. Il les connaissait et les entendait tourner et virer dans sa tête quand elle ne faisait pas l'effort de les cacher. Quant à lui, il était de moins en moins insensible au charme de son amie. Elle était, non pas jolie, mais belle. Sa grâce, son aisance à se mouvoir, le coulé de tous ses gestes, son esprit prompt à la réponse, à la réflexion, à la moquerie taquine, tout cela l'attirait terriblement. Un soir qu'elle était

couchée contre lui, comme elle le faisait systématiquement, il prit conscience qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas la regarder et ne pas se laisser prendre au jeu de séduction qu'elle avait entamé et qu'elle affinait de plus en plus. Il se rendit brutalement compte qu'il ne voulait pas tromper sa femme morte depuis plusieurs années. Cette révélation subite le plongea dans un maelström de sentiments contradictoires qui le perturbèrent au point qu'il pleura comme un enfant.

— Pov', murmura Lana pour ne pas réveiller Onyelle qui ronflait doucement à leurs côtés. Pov', pourquoi es-tu attristé à ce point ? pourquoi bannes-tu si tant ?

Il ne put répondre, secoué par les sanglots qu'il ne parvenait pas à contenir.

— Banne, mon mâle, l'encouragea Lana. Banne si cela te peut soulager. Il n'est aucune vergogne à laisser jaillir sa peine par-dehors son esprit, tout au rebours. Enfermée, elle tourne et vire et te détruit l'entendement. Il est trop de guillaumes dans ce cas. Laisse aller ta peine, maintenant qu'elle est reconnue. Vis ta souffrance comme une délivrance et ne crains point de t'y perdre. C'est en la niant qu'elle te mange, c'est en l'acceptant qu'elle te délivre et te permet d'aller vers la réalité.

Povoal s'agrippa à son amie et elle le prit dans ses bras avec un soupir de bonheur. Sans s'en rendre réellement compte, ils s'embrassèrent partout sur le visage, se reconnaissant enfin, s'autorisant à la confiance mutuelle. Surprise, Lana s'aperçut qu'elle n'aurait jamais pu autoriser ces attouchements amoureux si Povoal n'avait pas enfin admis que sa femme était réellement morte, et que son souvenir ne constituait qu'un prétexte pour ne pas se livrer. Ils se déshabillèrent mutuellement et, quand ils furent nus l'un et l'autre, Povoal s'écarta légèrement de Lana et lui demanda à voix basse :

— Es-tu sûre ?

— À tout plein, répondit-elle dans un souffle en plaquant son corps contre celui du penseur.

Après cette première reconnaissance physique, Lana parut totalement transformée. Non qu'elle affichât un comportement amoureux ou trop expansif, mais on pouvait sentir qu'elle acceptait Povoal dans son champ d'immédiate proximité. Onyelle ne sembla pas se rendre compte de cette modification; du moins n'y fit-elle aucune allusion. Elle paraissait complètement immergée dans sa reconstruction. Cela lui prenait toute son énergie et Nyelle, qui le sentait, ne la quittait pas d'une semelle, montrant même les dents à son frère et sa sœur quand ils passaient trop près de sa maîtresse.

— Je suis déquêtée par notre petite princesse, mon mâle, dit Lana une nuit à son ami.

Il dégagea son bras ankylosé sous la tête de la paludéenne et répondit :

— Je crois qu'elle va mieux. Cela ne peut se faire en un seul jour. Il lui faut du temps. Ce conseiller de merde l'a saccagée. Complètement.

— Quant à moi, je décrois qu'elle se porte mieux comme tu l'es apensé. As-tu avisé comme elle se perd dans son entendement ? as-tu perçu l'angoisse de Nyelle qui devient presque méchante ? nenni, mon aimé, je décrois qu'elle se porte mieux. J'accrois tout à rebours, qu'elle plonge dans la mésaise et l'affliction.

Povoal fut très touché par cette courte conversation avec Lana. À partir de cet instant, il ne quitta plus Onyelle des yeux et de l'esprit, et dut se rendre à l'évidence : elle

plongeait dans une sorte de dépression insidieuse dont elle ne pourrait sortir que par elle-même. En accord avec la paludéenne, ils la sollicitèrent le plus possible, lui parlant fréquemment, l'obligeant à prendre des décisions sur le trajet à suivre, sur la façon dont ils allaient s'y prendre pour mettre de Novalles hors d'état de nuire, tout ce qui faisait leur vie actuelle.

Nyelle paraissait tout autant touchée que sa maîtresse. Elle partait chasser seule, n'entretenait plus de réelles relations avec son frère et sa sœur, et passait le plus clair de son temps plaquée contre Onyelle, à la regarder, sans ciller.

Le penseur tenta plusieurs fois de distraire l'orni de sa contemplation malade, mais il reçut systématiquement un accueil presque froid, sinon agressif. Un jour, il avait voulu la caresser alors qu'elle attendait Onyelle qui s'était retirée un instant. Le fauve, complètement immergé dans l'esprit de sa maîtresse, ne l'avait pas entendu venir et avait été surpris par la main qui s'était posée sur sa fourrure. Elle avait fait un bond en poussant un cri et, dans le même mouvement, avait tenté de mordre la main qui s'était posée sur elle. Heureusement, Povoal avait pu lire le projet d'action dans son esprit avant qu'elle ne le réalise, et avait vivement retiré son bras. Les crocs avaient claqué dans le vide. Sans qu'il y réfléchisse consciemment, une sorte de boule d'énergie cérébrale s'était formée dans l'esprit du penseur. Il l'avait assénée à la sanglorni qui gémit sous l'impact et secoua la tête comme pour se débarrasser de cette douloureuse impression.

— *Ne refais plus jamais ça, Nyelle*, pensa-t-il, furieux.

Orn était affolée, elle n'avait pas compris ce qui venait de se passer et avait été prise de vitesse par la réaction de sa sœur et celle de son maître. Povoal l'avait rassurée d'une rapide caresse mentale.

— Dans deux jours, nous arrivons à la cité impériale. Je crois que le mieux à faire serait d'attirer de Novalles là où nous le désirons, de façon à le mettre hors d'état de nuire. Si nous attendons de le rencontrer dans le palais, il sera en position de force. Si nous parvenons à le faire venir seul, ce sera certainement plus simple pour nous.

— Certes Pov', dit Lana. Mais comment escomptes-tu le faire bouger de son repaire, ce méchant ?

— Onyelle, répondit simplement le penseur.

— Comme appât ? s'enquit la jeune femme.

— Oui. Je vous explique : de Novalles doit se trouver dans une rage folle de savoir Onyelle libre. Elle peut aller raconter ce qu'il a fait, révéler à tous, et surtout à l'empereur, la duplicité de ce conseiller. Il doit absolument manœuvrer pour la placer à nouveau sous sa coupe, mais il ne peut le faire que seul.

— Pourquoi ? demanda la princesse.

— S'il vient avec une ou plusieurs triades, il ne pourra contrôler l'esprit de tous ces soldats, il le sait. De plus, il n'ignore certainement pas que le palais impérial est gagné à ta cause, princesse. Donc, à moins qu'il ait quelque homme de main dévoué, et je ne le pense pas, il viendra seul, ce qui est un risque énorme. Donc, pour qu'il accepte de le prendre, nous devons faire miroiter l'unique raison qui le poussera à sortir de son repère, c'est-à-dire toi.

La princesse pâlit et une frayeur immense envahit son esprit. Malgré cela, elle acquiesça :

— Je pense que c'est une bonne idée.

— Tu es acertainée de succéder à rencontrer ce vieillard mauvais sans perdre tes esprits, ma petite princesse ?

— Cesse de m'appeler ainsi, Lana. Je suis la princesse, future impératrice, la reprit Onyelle, à la grande surprise de ses deux amis.

— Assurément, répliqua la paludéenne. Nonobstant ce fait qu'il vous faudra espérer 'core un tantinet, permettez-moi de vous ramentevoir, majesté, que Janis d'Avroz, que vous citez fréquemment comme exemple pour vos agissements et pensées, était fille de salle dans une auberge, si ma remembrance de sa légende est correcte. Et, si ce que l'on narre de son comportement est vrai, je décrois qu'elle eut autant de hauteur que vous en affichez à c't'heure, face au petit peuple qui lui voulait donner la main dans son prédicament. Adonc, si vous vous sentez forte assez pour supporter la présence maléfique de de Novalles, je ne me permettrais aucunement d'en douter.

Onyelle rougit légèrement et eut comme un mouvement d'apaisement, mais Lana lui avait déjà tourné le dos et partait sur le chemin de terre.

— Je ne voulais... commença-t-elle.

— Certes, mais tu l'as fait. Nous sommes inquiets, Lana et moi, pour ton avenir. Si tu nous rabroues de la sorte, cela nous peine. Ne confonds point tes ennemis et ceux qui veulent sincèrement ton bien, princesse, dit Povoal.

— Bien. Tout cela devait être ouï, remarqua Lana. Maintenant que tu nous as narré le pourquoi, explique-nous le comment. De quelle façon escomptes-tu opérer pour succéder à occire ce conseiller de bren ?

— Onyelle se trouvera en évidence dans une clairière, ou un endroit dégagé, de façon à ce que de Novalles n'ait aucune crainte. Il faudra veiller à ce qu'il s'approche d'elle suffisamment pour qu'il croie avoir partie gagnée. Je suis certain qu'à ce moment, il baissera ses défenses, trop heureux de pouvoir à nouveau dominer la princesse impériale. C'est à cet instant que nous lancerons les ornis, de façon à ce que l'on croie à une attaque en forêt. L'empereur ne sera pas dupe, pas plus que le général Malib ou d'autres impériaux, mais personne ne pourra accuser la princesse. Ce qu'elle a subi pendant plusieurs jours sous la coupe de de Novalles commence certainement à être plus que supposé dans les couloirs du palais.

— Nous allons donc le tuer ? demanda Onyelle.

— Nous allons le tuer. Il doit mourir, tu le sais, répondit Povoal.

Elle baissa un court instant la tête et parut réfléchir.

— Il en sera ainsi, dit-elle d'une voix ferme en regardant le penseur.

— Je l'ois.

La pensée avait juste chatouillé l'esprit de Povoal. Il se tenait caché derrière un fourré de ronces et ne voyait pas Lana, mais la savait camouflée sous des feuilles, à droite du chemin de terre que devait emprunter de Novalles.

Onyelle était debout quelques dizaines de mètres plus loin, appuyée contre le tronc

d'un grand chêne. Nyelle se tenait tout près d'elle, comme d'habitude.

Il avait suffi qu'ils envoient un courrier au palais pour que le conseiller réponde aussitôt.

« Tu veux ta princesse ? elle t'attend sur la route de la grande source, à la première clairière. Tu peux venir comme tu le veux, seul ou accompagné par l'armée impériale au complet. Sache seulement que tout ce que tu tenteras contre elle sera immédiatement rapporté à l'Empereur. Lana me dira tout ce qui se passera entre vous deux et je le transmettrai immédiatement à l'Empereur. »

Povoal avait signé de son nom et remis le billet au soldat d'une triade qu'il avait interceptée, assisté par la paludéenne et leurs deux ornis. Les soldats n'avaient pas bougé, terrorisés par les fauves qui montraient des crocs impressionnants et criaient mentalement dès que l'un des impériaux ne faisait pas ce que le penseur leur demandait.

Le conseiller avait répondu :

« Je viendrai seul. Je ne te crains point, pas plus que ta ribaude. Tu ignores complètement mes capacités. »

Lana était inquiète :

— Il est par trop puissant. Plus que nous deux unis. Il nous peut manœuvrer comme il le désire et oncques nous ne serons capables de le démasquer. Je t'en conjure, mon mâle, il nous le faut occire par trahison. Il n'est nulle de vergogne à anéantir un traître dans le dos.

— Non. Je veux qu'Onyelle comprenne qu'il ne s'agit que d'un vieillard, pas d'un surhomme aux pouvoirs presque magiques.

— Puisses-tu dire le vrai, Pov', avait soupiré Lana. Puisses-tu dire le vrai.

De son côté, la princesse avait peur. Elle l'avait avoué et cela se sentait même sans être télépathe. Malgré cela, elle tenait à ce que l'on applique le plan de Povoal.

Le chemal du conseiller fit irruption dans la clairière. Le vieil homme se tenait droit sur la selle, tête nue, un sourire mauvais sur les lèvres.

— Tu es seule, ma toute petite ? demanda-t-il d'une voix forte.

Nyelle faillit se jeter sur lui sans attendre. Onyelle, qui l'avait sentie frémir, lui ordonna :

— Non. Attends.

— Qu'elle attende quoi, ta bête ? demanda de Novalles. Ah !... Elle doit attendre les deux autres ! votre plan est pitoyable et tu me déçois terriblement, ma petite, le sais-tu ?

Aussitôt, Onyelle se plia en deux, visiblement terrassée par une douleur atroce et terriblement familière qui lui laboura le cerveau.

— De Novalles ! cria Povoal en surgissant sur le chemin. Veux-tu jouer à ce jeu avec moi aussi ?

— Et avec moi, vieillard puant ! hurla Lana.

Orn et Lan se tenaient près de leurs maîtres, et le conseiller ne les quittait pas des yeux.

— Tu as raison de les craindre, lui dit le penseur. Ce sont eux qui te tueront.

— Qu'ils bougent, et elle est morte, lança de Novalles.

À ces mots, Onyelle s'effondra sur le sol en criant de douleur, pantin privé de ses fils. Nyelle hurla. Povoal tenta de faire irruption dans l'esprit du vieil homme, mais il fut repoussé par une force terrible. De son côté, Lana employait toutes ses ressources pour blesser l'impérial qui résistait à ces attaques simultanées avec une aisance qui effrayait le penseur.

— *Que croyais-tu, misérable rat de ville-basse ?* lui susurra une voix dans la tête. *Tu pensais me réduire à néant ? me faire tuer par tes bêtes ? naïf intrigant, tu n'es rien !*

Malgré tout, Povoal tentait de ne pas se laisser prendre, il voulait croire à la chance qu'ils avaient de surpasser le vieillard dont la puissance était terrifiante. Il appela les sanglornis à l'aide. Les trois fauves comprirent ce qu'il attendait d'eux et lancèrent leur cri de chasse droit dans l'esprit du conseiller qui fronça les sourcils. De leur côté, le penseur et la paludéenne poursuivaient leur travail de sape. Povoal ne savait comment s'y prendre, mais il envoyait des images de mort, de souffrance, de chagrin et de destruction dans l'esprit de l'impérial. Il les tirait de son expérience, de sa vie passée, de ses malheurs d'antan, espérant qu'ils affecteraient le raisonnement de de Novalles. Il sentait poindre en lui le découragement, et repoussait de toutes ses forces l'idée qu'il avait été présomptueux, que le conseiller impérial était trop fort, trop efficace, trop intell... Il s'aperçut que ces idées lui étaient suggérées par le vieillard. Ce fut à cet instant qu'il comprit qu'il allait vaincre.

— *Tu faiblis, vieil homme. Tu t'épuises. Ce que tu demandes à ton cerveau sénile est trop fort pour lui. C'est une œuvre de jeune homme que tu exiges,* pensa-t-il.

— Je vais... la tuer..., dit de Novalles à voix haute.

Onyelle, toujours à terre, hurla et fut prise de violents spasmes. Le cri qu'elle poussa paralysa Povoal qui ressentit sa douleur jusque dans la moindre de ses cellules et cria lui aussi.

La princesse se leva, puissant visiblement dans ses ultimes réserves et, les yeux fous, s'avança vers son tortionnaire, suivie par Nyelle qui criait continuellement.

— Que veux-tu faire ? demanda le conseiller dont le cheval broncha de voir approcher la sanglorni. N'approche pas, ou je te tue !

Onyelle ne répondit pas. Elle semblait loin de tout raisonnement. Povoal et Lana ne pouvaient intervenir car, dès qu'ils diminuaient la pression qu'ils maintenaient sur l'esprit de l'impérial, celui-ci blessait encore davantage la jeune femme. Les trois sanglornis continuaient de crier, mais ne tentaient rien tant que leurs maîtres ne leur donnaient pas d'ordre. Il semblait que tout soit figé dans un horrible *statu quo*. Seule Onyelle savait quelle serait l'issue de cet affrontement. Elle vint tout près du cheval du conseiller et, comme un automate mal réglé, avec des gestes saccadés et douloureux, elle sortit sa dague de chasse de son étui de cuir, la leva à deux mains devant elle et resta un instant dans cette position. Le temps parut s'arrêter. Extérieurement, il ne se passait rien.

Les oiseaux poursuivaient leurs chants et un vent léger caressait les herbes de la clairière.

La jeune princesse se tourna vers Povoal, le visage trempé de larmes.

Soudain, le penseur entendit ce qu'elle allait faire et hurla :

— Non ! pas ça ! ne...

Onyelle lui adressa une pensée d'une douceur infinie et, poussant un cri de rage désespérée, se planta violemment la dague dans la poitrine avec une plainte désespérée.

Nyelle cessa de pousser son cri de chasse et hurla sa douleur en bondissant vers la princesse qui s'était effondrée devant la monture de de Novalles. Avec d'infinies précautions, elle s'allongea dessus et entama une plainte déchirante, son chant de mort.

Le penseur et Lana restèrent interdits, totalement abattus, incapables de réfléchir, complètement anéantis par le geste de la princesse et épuisés par la lutte terrible qu'ils venaient de mener. De Novalles eut la présence d'esprit de profiter immédiatement de ce répit pour éperonner son cheval qui partit au triple galop. Orn et Lan eurent un mouvement pour se jeter à sa poursuite, mais la peine et l'abattement qu'ils lisaient dans la conscience de leurs maîtres les empêchèrent de prendre une décision rapide qui leur aurait permis de rattraper l'impérial. Les quelques instants qui se déroulèrent avant que le penseur et son amie soient capables de réfléchir suffirent au cheval de de Novalles pour creuser un écart qui ne pourrait pas être comblé.

Nyelle hurlait sans discontinuer. Couchée de tout son long en travers du corps de la princesse, elle ne bougeait pas et Povoal ne cherchait pas à la faire partir. Dans son cerveau, les pensées étaient absolument désorganisées, il n'existait aucune hiérarchie, et le seul sentiment qui émergeait dans cette bouillie de douleur et de rage était la violence. Une violence extrême, démesurée, qui s'étendait à tout ce que l'animal pouvait concevoir. Nyelle était dangereuse.

— Écartons-nous, chuchota-t-il à l'intention de Lana.

La paludéenne n'entendit pas. Elle restait prostrée, secouée de sanglots incoercibles et paraissait au-delà de tout raisonnement. Le penseur lui posa la main sur l'épaule et la pressa doucement.

— Lana, il faut nous écarter de Nyelle, dit-il une seconde fois. Viens.

Son amie leva la tête vers lui. La détresse absolue qu'il lut dans ses yeux, dans l'absence de vie de son regard l'abattit encore davantage. Il inspira profondément et la tira fermement en arrière.

Elle parut se réveiller et pensa :

— *Je ne...*

— Pas en pensée ! la coupa vivement Povoal. Pas en pensée !

Il ne savait pas pourquoi, mais sentait que la sanglorni serait plus sensible aux communications télépathiques qu'aux paroles prononcées.

La réaction de Nyelle lui montra que son intuition était juste. Dès que la paludéenne pensa, le fauve leva la tête, poussa un terrifiant hurlement et se précipita gueule grande ouverte vers le visage de Lana qui se jeta en arrière. La réaction de Lan fut immédiate. Elle se plaça en bouclier entre sa maîtresse et les crocs de Nyelle. Les deux sœurs

restèrent un instant face à face à se menacer en grondant, masses de rage et de violence, puis Lan recula doucement, sans quitter son adversaire des yeux. Povoal et Orn avaient déjà pris du champ. Quand Lana les rejoignit, ils purent s'éloigner encore davantage et abandonner Nyelle qui se coucha à nouveau sur le corps de la jeune princesse.

— Onyelle... gémit Lana en se laissant tomber assise dans l'herbe. Oncques je n'aurais pu accroire qu'elle se meurtrirait de la sorte. Fallait-il qu'elle soit loin dans le dol et la géhenne pour accomplir un si funeste geste.

— Il l'avait complètement détruite, renchérit Povoal. C'est toi qui avais raison quand tu me disais qu'elle était encore trop fragile. Je n'ai rien vu ; rien. Jamais nous n'aurions dû penser à un plan aussi stupide que celui-ci. C'était présomptueux, et elle en est morte.

— Qu'allons-nous attendre, à présent ? se demanda Lana.

— Rien. Si tu veux bien m'accompagner, je vais retourner dans ma région, et y vivre en tâchant de supporter l'image de cette lame qui...

— Nenni ! s'exclama son amie. Il ne peut être question de vivre avec ce remord. Ce conseiller de bren l'a tuée. Malgré les apparences, c'est bien lui qui l'a occise. C'est lui qui a œuvré depuis des jours et des jours pour l'amener à ce geste définitif.

— Non. Il la voulait vivante, elle était son garant face à l'empereur. Morte, elle ne lui sert plus à rien et je pense même que c'est la raison pour laquelle elle s'est tuée. Elle savait qu'elle ne pourrait pas sortir de l'état dans lequel il l'avait plongée et a voulu accomplir quelque chose de son propre chef, sans que qui que ce soit intervienne. Elle voulait garder son libre-arbitre, la capacité de décider de sa vie... et de sa mort. Quelle liberté plus grande y a-t-il que de décider du moment et de la façon dont on va mourir ? Elle est morte libre. C'est là ce qu'elle voulait. Il l'avait déjà tuée. Elle bougeait encore, parlait, riait, parfois, mais elle était morte. Depuis cette chasse impériale, depuis notre séparation, quand elle était restée avec de Novalles, elle était morte. Elle devait le savoir et a dû vivre un véritable cauchemar en prenant conscience de cette destruction de tout ce à quoi elle croyait, de tout l'avenir qu'elle avait bâti dans son esprit. Son geste a certainement été imaginé longtemps avant ; dès que l'on a préparé cette rencontre avec le vieillard. Je n'ai rien vu, rien compris, rien entendu dans son esprit qui aurait pu me mettre sur la voie et deviner ce qu'elle allait accomplir. J'ai été aveugle. Sourd et aveugle.

— Je te compagne en ce prédicament, dit Lana. Je n'ai rien ouï non plus. La petite princesse n'est plus ; elle a passé, mais je refuse d'accroire que c'est par notre faute. C'est de Novalles le fautif. C'est lui qui l'a occise, il y a de cela plusieurs nuits maintenant, tu me viens de le narrer. Adonc c'est lui qui doit payer. Je ne branlerai mie, si tu dépars de cet endroit maudit. Oncques avant d'avoir occis ce méchant. Je ne sais s'il va encore nuire à quelque guillaume, mais je le ferai pour moi, et pour la remembrance de notre princesse. Me prêteras-tu la main, mon mâle ? demanda-t-elle en s'approchant de lui.

Povoal la regarda, puis la serra fortement contre sa poitrine :

— Tu as raison. Il va mourir. Il doit mourir.

IX

Ils étaient finalement parvenus à calmer Nyelle. À force de paroles douces et rassurantes, de volonté épuisante, face au bloc de douleur et de rage qu'était devenue la sanglorni, Povoal avait pu poser la main sur elle sans qu'elle cherche à le mordre ou à se dégager. Deux jours. Deux jours et deux nuits à parler sans cesse, à argumenter comme il l'aurait fait pour un être humain. Jamais il ne s'était adressé à l'animal par la pensée, persuadé qu'elle aurait réagi violemment. Le domaine des communications silencieuses était encore réservé à Onyelle, il le sentait.

Lana était toujours présente, bien sûr, mais elle n'avait rien tenté, sachant que Nyelle ne l'avait jamais réellement acceptée.

Quand il put enfin la toucher, enfoncer ses doigts dans la fourrure de la jeune femelle, Povoal sut qu'il avait remporté la partie. Il se permit de dormir pendant dix heures d'affilée.

À son réveil, Lana était près de lui :

— Elle est départie, lui dit-elle.

— Nyelle ? demanda le penseur encore endormi.

— Oui-da. Elle a emporté la dépouille d'Onyelle.

Cela réveilla tout à fait son ami qui se dressa vivement.

— Comment ça, elle l'a emportée ?

— Elle est départie avec le corps de la princesse.

— Tu l'as laissée faire ? s'exclama-t-il.

— Il aurait fallu que je sois céans pour l'en empêcher. Je chassais, ne vous déplaie, monsieur le penseur !

— Excuse-moi.

Il se leva, répondit distraitement au baiser de Lana et se demanda à voix haute :

— Qu'est-ce qu'elle va en faire ?

— Est-ce là l'important ? Onyelle a passé. Peu me chaut de savoir ce que va advenir sa dépouille. En revanche, j'opine qu'il nous faudrait branler de céans pour que non pas le vieillard nous courre sus avec des triades impériales. Il nous faut nous rendre dans ce palais puant pour narrer notre version des faits. Nous sommes certainement les

coupables du trépas de la princesse.

— Tu as raison ma mie. Pardonne-moi de ne pas voir la priorité des choses.

— Cela, je te le pardonne.

— Ah. Je sens qu'il est autre chose que tu refuses de me pardonner.

— Ton indifférence face à mon affection pour toi.

— Il s'agit d'autre chose, tu le sais. J'aime différemment de toi, c'est tout.

— Laissons cela et allons, dit abruptement Lana en se levant.

— Il faut attendre...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Nyelle apparaissait, visiblement fatiguée. Elle vint lentement vers lui et se coucha à sa gauche. Orn grogna un peu, mais laissa faire.

Povoal regarda Lana, haussant les sourcils. Son amie écarta les mains en signe d'impuissance et rassembla leurs affaires.

Ils gagnèrent le palais impérial sans effectuer un seul détour et sans chercher à passer inaperçus. Parvenus devant la porte principale, ils étaient suivis par une foule prudente qui restait à bonne distance des deux étrangers accompagnés par trois grands ornis dont une femelle semblait particulièrement mauvaise.

— Holà ! s'exclama le chef de triade en pointant sa lance vers les fauves. Que venez-vous faire ici tous les deux.

— Appelle le général Malib, exigea Povoal sans préambule.

— Le général Malib, mais c'est qu'il...

— Tu le fais, ou bien on entre sans ton autorisation, laissa tomber le penseur.

Le soldat hésita.

— N'y pense même pas, lui conseilla Povoal. Tu serais mort avant d'avoir pu viser.

L'homme avait eu le fugace projet de tuer le sanglorni le plus proche, espérant que ses deux acolytes réagiraient suffisamment vite pour que les deux monstres soient exécutés aussitôt après. Il ne se demanda pas comment il se faisait que cet étranger ait deviné ce qu'il comptait tenter, mais ressentit l'urgence de la situation et dépêcha un de ses soldats pour aller chercher le général.

Povoal s'était assis, le dos contre un mur, et avait fermé les yeux. Il se sentait fatigué de cette marche rapide, de tous les événements qui s'étaient succédé ces derniers temps. Fatigué de cette haine, de ce combat incessant. Lana était assise contre lui, appuyée de tout son flanc sur son épaule. Ils ne s'occupaient pas de l'agitation murmurée qui régnait autour d'eux. D'une part, ils n'avaient pas besoin de voir pour savoir ce que l'on pensait, ce que l'on se disait et d'autre part, les trois sanglornis veillaient.

Le penseur sentit l'approche du général avant qu'il n'apparaisse à la porte.

De Novalles, pensait le militaire. Cette pourriture de politique a fait exécuter la princesse. Je ne sais comment, mais je suis sûr et certain que c'est lui qui a trempé là-dedans. Le penseur et sa sauvage n'y sont pour rien, j'en mettrais mes couilles dans la gueule d'un orni.

— Alors, janisien, qu'est-ce que tu m'as inventé cette fois-ci ? entama le général.

Povoal ouvrit les yeux, sourit au soldat et se leva pour serrer la main tendue.

— J'ai grand besoin de toi, militaire, lui dit-il.

Le chef de la triade se félicita intérieurement d'avoir obéi à l'étranger qui était "à tu et à toi" avec le général en chef des armées impériales.

— Suis-moi, dit-il. Toi, tu n'as rien vu, rien entendu, ordonna-t-il au soldat. Pas plus que ta triade. C'est un ordre.

— Bien mon général. Rien vu, rien entendu, confirma l'homme.

— Et tu cèleras tout cela, le Benoît. Même à ta maîtresse, lui conseilla Lana. Tu la meurtrirais immédiatement, si par malheur pour elle il se trouverait qu'elle sache quelque chose sur tout cela. Ne te mets point martel en cap à savoir comment je connais son existence et ton nom, tu y perdrais ton entendement.

Laissant le soldat médusé, ils suivirent le général qui, au passage, avait posé une main sur le dos de Orn et les conduisit dans le palais.

— Voilà, installez-vous. Ici, rien ni personne hormis l'Empereur pourrait venir vous chercher.

— Pas même de Novalles ? demanda Povoal.

— Surtout pas de Novalles. Il n'a rien à gagner à passer cette porte, gronda Malib.

— Tu sais que la princesse est morte, et je découvre ce que nous avons imaginé, Lana et moi, c'est-à-dire que nous avons été accusés pour ce meurtre. Je sais également que tu doutes du premier mot et que tu penses que le conseiller y est pour beaucoup.

— Tu sais beaucoup de chose, pour un simple janisien, sourit le général.

— Écoute-moi et tu en sauras autant que nous.

Il lui raconta toute l'histoire depuis le début, reprenant la chronologie de tous les faits, même ceux que le général connaissait. Il parla pendant longtemps, sans que quiconque ne l'interrompe. Malib avait fait venir un secrétaire dès le début de la narration. L'homme était entré dans la pièce sans un mot, sans regarder personne, s'était assis sur une chaise basse et avait écrit sans discontinuer, transcrivant sur un papier gris, d'une écriture minuscule, tout ce que disait le penseur.

— Voilà, conclut-il. Tu sais tout.

Le général, qui avait écouté le récit du penseur assis dans un fauteuil, se leva et alla vers la fenêtre. Il parut se plonger dans la contemplation du jardin intérieur, mais Lana et son ami l'entendaient penser, le sentaient bouillir d'une rage qu'il tentait difficilement de maîtriser.

Au bout de quelques instants, il se tourna vers eux :

— Mais pourquoi vous ne m'avez pas appelé, au lieu d'essayer de le réduire seuls ? demanda-t-il. Vous ne pouviez rien faire, à vous trois !

— Qu'aurais-tu fait de plus ? répliqua Povoal. D'une part, nous ne savions pas avec certitude quelle était ta position vis-à-vis de lui, d'autre part, nous sommes les seuls à pouvoir le contenir. Il est plus puissant que nous deux réunis, je te l'ai dit.

— Un monstre, c'est un monstre, murmura Malib.

— Parce qu'il oit les pensées ? demanda Lana. Dans ce cas, nous le sommes tout autant.

— Je ne voulais point dire...

— Tu ne le voulais, soldat, mais tu l'as pensé. C'est un monstre, il est vrai. Nullement à cause de ses pouvoirs, mais à cause de l'usage qu'il en fait. Il doit passer.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda le militaire.

— Que tu convainques l'empereur que nous sommes innocents de la mort de sa fille et que de Novalles est le seul vrai coupable. Il doit se sentir acculé, pressé de toutes parts, il doit faire une erreur qui le placera à notre merci. Mais tu dois surtout prévenir ton empereur que l'homme est dangereux, fourbe, puissant et retord. Nous attendons de toi que tu accuses le conseiller. Je n'ai aucune preuve à te fournir, mais tu sais que je dis vrai. L'empereur penserait différemment. Il a peur des ornis. Pour lui, nous sommes dangereux à cause de nos bêtes. Il regrette son idée d'une armée de maîtres d'ornis et ne sait plus comment faire demi-tour sans perdre la face vis-à-vis de ses opposants à la cour. C'est la raison pour laquelle il a délégué cette affaire à de Novalles.

— Tu en sais des choses, mon ami, remarqua le général avec un fin sourire.

— Entendre les pensées des autres est un atout considérable, dans le cercle du pouvoir.

— Je le conçois. Bien, j'ai compris ce que vous me demandez et vous pouvez compter sur mon appui. Je vous fais installer dans mes appartements. Même de Novalles ne pourra venir vous y chercher.

Il considéra les trois sanglornis, Lan et Orn endormis aux pieds de leurs maîtres et Nyelle couchée à côté de Povoal et qui suivait tous ses faits et gestes.

— D'ailleurs, ajouta Malib en les désignant du menton, vous êtes mieux protégés que si je faisais camper vingt triades devant ma porte. Je me rends dès maintenant auprès de sa majesté. Elle doit absolument savoir ce qui s'est réellement passé.

— Où est de Novalles ? s'enquit Lana.

— Il fait le siège du cabinet impérial. Ses gardes campent pratiquement dans le haut couloir.

— Il va t'ouïr, soldat.

— Il faut l'éloigner, réfléchit Povoal. Malib, tu envoies deux triades informer l'empereur que nous avons été localisés au nord de la cité impériale. Tu leur fais dire que nous sommes aux abois.

— Ça va suffire à le faire partir ? demanda le général.

— Il aura trop peur que quelqu'un puisse nous interroger avant lui et que l'on puisse donner notre version des faits. Il est intelligent et télépathe ; il sait donc très bien que ses intrigues, ses manœuvres ne le rendent pas populaire. Il sait qu'il ne dispose d'aucun appui réel. Seuls ceux qui le craignent, et ils sont nombreux, sont ses alliés. Cela ne peut être que temporaire. Dès que le vent tournera, il se retrouvera seul. Il a tout intérêt à nous faire disparaître avant que l'empereur puisse nous entendre.

Malib hocha la tête et sortit sans commentaire. Lana et le penseur l'entendirent appeler un chef de triade et lui donner des consignes pour appliquer ce qu'avait proposé le penseur.

— Je veux que ce message soit dès maintenant au cabinet impérial, ordonna-t-il.

Le chef de triade eut une pensée fugace pour la princesse qu'il trouvait jolie et malheureuse et courut accomplir sa mission.

Le général rentra dans son bureau :

— Voilà. Vous êtes acculés dans la forêt septentrionale. Il n'y a plus qu'à espérer que de Novalles morde à l'appât.

— Le chef de triade n'a vu que toi, fit remarquer Povoal. Il est donc convaincu de ce que tu lui as dit. Le conseiller le sondera certainement pour savoir s'il peut le croire. Il ne trouvera que la vérité dans les pensées du soldat.

— Tout cela est bel et bien posé, mais comment saurons-nous que ce vieillard de bren sera départi à courre ? demanda Lana.

— Je vais immédiatement au cabinet impérial. Dès que de Novalles le quitte, je viens vous en avertir, répondit le général.

— Il n'appêtera point à votre présence à ses côtés ? s'enquit la paludéenne.

— Holà, j'en doute ! Il a dû fouiller mon cerveau et il sait quel rôle je pense qu'il a joué dans la mort de la princesse. Je serais stupéfait qu'il veuille me voir vous tuer pour vous réduire au silence.

— Tu as raison, Malib, dit Povoal. Va, nous attendons ici.

Cela se déroula selon les prévisions du penseur. Quand il apprit que les deux fugitifs et leurs bêtes avaient été vus dans la région au nord de la cité impériale, le conseiller avait blêmi, puis :

— Il a sondé le chef de triade, j'en suis certain, raconta le général.

— Tu étais dans la salle ? s'inquiéta Povoal.

— Pour qui me prends-tu ? bien sûr que non. Je connais les passages parallèles, ce qu'il ignore, et...

— Ce que tu es apensé qu'il ignore, militaire, rectifia le penseur. Ce vieillard sait tout ce que les autres savent, sois-en assuré.

— Sans doute, admit Malib. Toujours est-il que je me tenais caché dans un de ces passages et que je regardais par une petite ouverture. Il a sondé le chef de triade qui a baissé la tête comme s'il recevait un coup. À ce moment, de Novalles a eu un sourire et a dit : « Majesté, je vais me rendre moi-même pour capturer ces assassins et je les ramènerai au palais afin qu'ils soient jugés et exécutés ! ».

— Il parle de jugement et nous exécute sans en connaître le verdict, nota le penseur.

Le général poursuivit :

— L'Empereur a proposé de me faire chercher pour que je l'accompagne, et tu as bien vu, mon ami : « Le général Malib doit rester près de vous », a aussitôt dit de Novalles. « Il est là pour vous protéger. Ma garde suffira à capturer ces deux félons ! ». Et il a tourné les talons sans attendre le congé de sa Majesté. Je l'ai suivi discrètement. Il a fait seller sa chemale et est parti à brides abattues.

— Bien. À présent, il nous faut aller voir ta majesté. Tu nous accompagnes. Nous y allons sans les ornements et nous devons le convaincre.

L'empereur les attendait. Son accord pour les recevoir tenait uniquement à ce que sa

filles les aimait. Il possédait une lettre où elle expliquait ce qu'ils lui avaient appris et leur importance dans sa vie. Il n'avait jamais entretenu de liens étroits avec la princesse ; pris par ses obligations, sans cesse en visite ou en réception officielle, et surtout convaincu qu'un empereur ne pouvait, ne devait entretenir les mêmes relations qu'un père "normal".

À présent qu'elle était morte, il réalisait à quel point il pâtissait de ce choix. Il ne l'avait pas vue grandir, devenir femme. Les quelques contacts qu'il avait eus avec elle avaient été... polis ; protocolaires. Le seul qui l'ait connue, qui ait assisté à ses transformations, qui ait répondu à ses questions, qui ait soulagé ses angoisses, avait été le chasseur. C'était lui, son vrai père.

Elle était morte. Le fait odieux, matérialisé par ces trois simples mots, était inconcevable. Elle était si...

— Majesté, ils sont là.

Malib était entré dans le cabinet impérial sans se faire annoncer, privilège dû à son rang et à l'estime dans laquelle le tenait l'empereur.

Le monarque se tourna vers lui. Le général fut frappé par la tristesse profonde qui se lisait sur ce visage dur. Les traits étaient marqués et la bouche d'habitude autoritaire s'était affaissée. Ce qui choqua le plus le militaire fut que le monarque ne chercha pas à dissimuler son affliction. Lui qui tenait à toujours apparaître fort, impérial, le regarda apparemment sans le voir, les yeux perdus dans sa douleur, puis parut se ressaisir et congédia d'un geste toutes les personnes présentes. Tout le monde partit sans un mot, dans un bruissement de robes et de tissus soyeux.

— L'Empire a-t-il à craindre ?

— Non, votre Majesté. Je me porte garant de ces deux personnes qui, sans être de vrais courtisans, resteront toujours honnêtes.

— Les... bêtes sont-elles là ?

— Non, votre Majesté. Ils sont venus sans les ornements, connaissant votre aversion pour ces animaux.

L'empereur inspira profondément, puis :

— Fais-les entrer, nous sommes prêts.

Povoal entra le premier et fut impressionné par l'altération des traits du monarque.

— *Le pauvre mâle est en grand dol*, lui envoya Lana.

— *Il se rend compte qu'il a eu une fille et qu'il ne l'a jamais vue, jamais considérée, jamais aimée. Est-ce grave qu'il souffre ?* répliqua le penseur par la même voie.

— *Ne sois point par trop dur, mon mâle. Cet homme pâtit prou.*

— *Il pouvait faire en sorte de ne point laisser Onyelle dans un désert d'affection paternelle.*

— *De qui dégoises-tu, Pov' ? de lui ou de toi ?*

Le penseur ne répondit rien.

Ils se tenaient tous les deux debout devant l'empereur qui les considérait depuis leur entrée dans la grande pièce et ne les autorisait toujours pas à lui parler. Quand quelqu'un demandait une entrevue auprès du monarque et qu'elle lui était accordée, le protocole

exigeait qu'il se tienne devant lui sans dire un mot, sans le fixer, et attende son bon vouloir pour présenter ce qui le préoccupait.

— Vous avez demandé à nous rencontrer, dit enfin l'empereur.

Sa voix était altérée, basse et un peu tremblante.

— Exposez-nous vos faits.

La formule officielle, rien de plus.

Povoal ouvrit la bouche pour parler, mais Lana le coupa rapidement en silence :

— *Cèle ton dit, Pov'. Il n'appète point à t'ouïr, pour ce qu'il te considère responsable de tout cela. Tout s'est amorcé depuis ta survenue céans, d'après son entendement. Même si tu n'y peux mais.*

Le penseur ne commenta pas, et laissa son amie s'adresser au monarque.

— Ta fillotte a passé, empereur, entama-t-elle sans préambule. Nous sommes céans devant toi pour ce que nous avons attenté d'empêcher ce drame. Il faut que tu enquîères pour entendre les raisons qui ont œuvré à la parfin qu'elle trépasse. Nous concevons qui est le fauteur de ce trouble qui te met d'ores en avant en grand pâtiment par-dedans le cœur. Nous te pouvons révéler le nom du méchant qui a fait passer ta descendance, et j'accrois que tu le connais.

L'empereur, qui avait jusque-là écouté sans montrer quoi que ce soit, haussa le sourcil.

— De Novalles. Ce vieillard vil et sénile que tu as eu la faiblesse de choisir comme conseiller. De Novalles, ce félon qui te faisait des sourires tout miel pour te celer le fiel qui sourd de son âme fuligineuse. De Novalles encore, qui a ourdi dans l'ombre où il se complaît, pour agripper le pouvoir qu'il te jaleuse depuis tant et tant. C'est sur lui que tu dois jeter l'opprobre, empereur. C'est lui que tu te dois de châtier. C'est lui qui a fait passer notre petite princesse.

Elle se tut.

L'empereur ne fit que la regarder pendant de longues minutes. Il ne disait rien, ne bougeait pas. Seuls ses yeux étaient mobiles, parcourant Lana sans cesse. Il paraissait ignorer superbement le penseur qui se tenait juste à gauche de son amie.

— *Que pense-t-il ? de Novalles peut revenir à tout moment. Il nous croit, ou bien ?* demanda Povoal.

Irrité par le silence qui s'éternisait et que la paludéenne ne semblait pas disposée à rompre, il ne pouvait entendre le monarque, les sanglornis étant restés dans les appartements du général.

— *Il rumine, mon mâle,* répondit silencieusement Lana. *Tel que tu l'envisages là, il est d'une tristesse de pierre qui me laboure l'âme. Son cœur se trouve comme le marais les jours de pluie d'octobre. Cet homme se meurt, Pov'. Il se meurt de chagrin, l'âme toute chaffourée de malheur et de peine. Sa fillotte a passé. Il vient d'entendre qu'elle déconnaîtra les joies de l'enfantement, qu'elle ignorera tout de l'extase de l'homme, qu'on ne lui tirera jamais les manches pour mander une caresse, une histoire ou bien une gâterie. Il entend qu'il aura nulle descendance et qu'il a perdu une part de sa vie avec le trépas de sa fillotte. Il se sent inutile et vain, mon Pov'. Laisse-le souffrir. À c't'heure, il n'appète plus qu'à la rencontre d'avec la faucheuse. C'est un homme déjà passé, mais qui refuse 'core à l'entendre.*

L'ombre est dans ses mérangeoises, et c'est grande tristesse que d'aviser ça.

Povoal se tourna vers son amie. Des larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle ne fasse rien pour les en empêcher. Il lui prit la main, elle se dégagea doucement et lui envoya :

— *Tu as fait preuve de méchanceté, mâle. Aie pitié de cet homme. Ce n'est point un empereur, c'est un père qui pleure sa fillotte.*

— *Pardonne-moi*, répondit le penseur.

— Je ne suis celle qui en éprouve le besoin, adresse-toi à son âme, dit-elle à haute voix, en désignant le monarque du menton.

Povoal fit un pas vers lui et tendit simplement la main :

— Tu as perdu ton avenir, empereur. Je te plains de tout mon cœur pour cela. Personne ne peut t'aider dans ta peine. Seul toi sauras s'il te reste suffisamment d'envie pour continuer à vivre, ou si tu vas te laisser aller à attendre la mort. Sache cependant que je compatis à cette horrible douleur.

L'empereur le regarda comme s'il le découvrait et, lentement, saisit la main qui s'offrait pour la serrer fermement.

— Nous vous avons entendus, dit-il enfin, la voix faible et atone. Vos arguments nous semblent justes et fondés. Nous vous autorisons à nous expliquer votre histoire et à apporter des preuves de ce que vous avancez. Vos dires seront couchés sur le papier par le secrétaire impérial et contresignés par nous, Empereur.

Ils passèrent ensuite plus de deux heures à raconter toute l'histoire depuis le début, à répéter les détails, les exposés des faits, l'explication de leurs intuitions et les éléments qu'ils avaient pu apprendre grâce à leur don. Un homme jeune et effacé, que l'empereur avait fait entrer dans son cabinet, écrivait tout au fur et à mesure, le grattement de sa plume sur le papier étant le seul son que l'on pouvait entendre quand ils se taisaient.

Il faisait nuit noire quand tout fut couché dans le cahier officiel. L'empereur apposa son sceau sur les signatures de Povoal et de Malib et sur la croix malhabile tracée par Lana.

— À présent, retirez-vous. Nous avons besoin d'être seul. Nous vous ferons mander si toutefois il nous fallait des renseignements supplémentaires. L'ex-conseiller impérial est déclaré félon nous lançons dès à présent des triades à sa recherche. Il...

— Il va s'ensauver, empereur, le coupa Lana. Tu ne peux assavoir les pouvoirs de ce mâle. Il va déjouer tout ce que tu attenteras pour le grappir et tes triades ne sont que du vent face à lui. Laisse-nous lui courir sus. Les ornis le sauront déloger et meurtrir bellement.

— Il doit être jugé par la cour impériale, dit fortement le monarque. Il a fait tuer une princesse impériale.

Sa voix se brisa un court instant, puis se raffermi :

— Il s'agit d'un crime de la plus haute gravité. Son jugement et son exécution se doivent d'être réalisés dans le palais impérial, devant une cour impériale et par un bourreau impérial. C'est la loi.

— Loi de bren qui te va coûter des vies, empereur, ne se désarma pas Lana.

— Tu as œuvré pour l'Empire et nous t'en remercions, femme. Cependant, tu ne peux critiquer les décisions que nous prenons pour le bon fonctionnement de l'état, dit l'empereur.

— Tu es par trop rigide, mâle, dit Lana d'une voix désolée. J'entends bien que tu ne fléchiras point. Adonc je t'abandonne à ta décision. Elle est inepte et sera inefficace, mais oncques tu ne m'accorderas fiance avant que d'avoir avisé que j'étais dans le vrai. Viens Pov', allons nous dormir et retrouver nos bêtes. À te revoir, empereur.

Ils avaient passé la nuit dans les appartements du général qui avait immédiatement pris la tête du détachement lancé à la poursuite de de Novalles. Il leur avait fourni tout ce dont ils avaient besoin et avait ordonné qu'on les serve dans leurs moindres désirs.

— Un bain, un repas pour nous et les bêtes, un lit, et cela suffira, avait dit Povoal.

Il avait été exaucé, et lui et Lana avaient enfin pu dormir tout leur saoul, les ornis couchés dans la pièce à même le parquet de chêne.

Nyelle n'avait pas dormi. Nyelle ne dormait presque plus. Lana et son ami percevaient continuellement sa douleur, sa rage et son envie de meurtre. Onyelle ne quittait pas son esprit. Sa voix résonnait toujours dans sa mémoire et son odeur flottait en permanence dans les recoins de son âme.

Le matin du neuvième jour, un grondement sauvage éveilla le penseur.

La nuit finissait. Nyelle était debout près de la porte, tous les poils hérissés, et tourna ses yeux phosphorescents vers lui quand il bougea.

Elle avait perçu l'approche de plusieurs hommes en armes.

— Ce sont les soldats de Malib, Nyelle, lui dit Povoal. Ils nous apportent certainement des nouvelles.

Il écarta délicatement la jambe de Lana qui était posée sur son ventre, et se leva.

Orn ouvrit juste un œil, il la rassura d'une pensée.

Suivi de Nyelle, il se rendit au-devant des soldats qui allaient frapper à la porte. Quand il ouvrit, les six hommes eurent un mouvement de recul en voyant l'énorme tête de la sanglorni passer dans l'embrasure.

— Ne craignez rien, elle est calme et tranquille, je suis là, dit le penseur avec un sourire.

— C'est que je ne m'y ferai jamais, répondit l'un des deux chefs de triades.

— J'imagine qu'il vous a échappé, à chaque fois il a fui avant que vous ne le rejoigniez, dit Povoal. Nous nous en doutions. Estimez-vous heureux qu'il soit parti avant votre arrivée. Il aurait pu vous rendre fous sans vous toucher. Je suis stupéfait qu'il n'y ait aucune victime parmi vous. Allez dire à Malib de cesser les recherches, il ne le trouvera jamais. Nous seuls le pouvons, nous avons les ornis. Allez vite, le temps presse et de Novalles peut encore nuire. Il faut que le général soit avec nous pour témoigner de notre quête.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda le soldat, stupéfait.

— J'entends tes pensées, militaire, lui répondit Povoal. Allez rejoindre Malib.

Le général fut de retour en fin de journée, fatigué et de méchante humeur. Il avait cru pouvoir surprendre le conseiller impérial, mais avait dû se rendre à l'évidence, l'homme avait systématiquement éventé sa présence, et avait fui bien avant qu'il ne puisse le rejoindre.

— Ce vieillard est un diable d'homme ! s'exclama-t-il en se laissant tomber sur un siège. Nous n'avons jamais pu l'approcher. Il avait toujours quelques heures d'avance sur nous ! comment fait-il, à son âge ?

— Vas-tu enfin entendre, militaire borné, que de Novalles oit toutes tes pensées bien mieux que je ne le puis ? s'emporta Lana. Quand vas-tu succéder à te fier à nous ?

— Tu as raison, femme. Il est puissant. Très puissant. Bon, d'accord, je vous écoute. Que proposez-vous ?

— Nous le cherchons tous les trois. Les ornis vont nous y aider. Quand nous l'avons trouvé, nous le tuons, dit Povoal.

— Sans jugement ? demanda Malib.

— Il est coupable et tout le monde le sait. À quoi servirait un jugement, sinon à lui donner l'occasion de nous échapper en faisant encore du mal autour de lui ?

— La loi imp...

— Bren de ta loi ! explosa Lana. Nous le voulons meurtrir pour ce qu'il a fait ! faut-il que tu sois obtus pour refuser de l'entendre ! ton empereur ne pourra qu'il n'agrée nos agissements, j'en suis acertainée. J'accrois même qu'il appête à notre désobéissance, pour ce qu'il ne le peut attenter lui-même, aliéné qu'il est par les principes impériaux. Mais c'est un mâle, c'est un père, et sa fillotte a été vilainement meurtrie par ce méchant. Il le pourrait, il l'occirait lui-même de ses propres mains. Voilà ce que j'accrois.

— Soit, dit le général après un court instant de réflexion. Nous allons agir comme vous l'entendez.

Ils passèrent les jours suivants à traquer de Novalles. La capacité de résistance du vieil homme était stupéfiante. Maintenant qu'il se savait condamné par l'empereur, il fuyait sans cesse, traversant les villes, les forêts, revenant sur ses pas, les obligeant à des demi-tours épuisants. Jamais ses poursuivants ne parvinrent à l'approcher de plus d'une journée. Il semblait près à crever sa chemise sous lui, mais ne les laissait jamais espérer le rejoindre. Ils réussirent bien à retrouver des soldats de sa garde personnelle, épuisés par la fuite incessante qu'ils leur imposaient, mais les quatre hommes ne voulurent rien révéler concernant les intentions de leur maître, malgré la menace des ornis et le pouvoir de Lana et Povoal. De Novalles avait appliqué – la paludéenne et le penseur ne comprirent pas de quelle façon – une sorte de filtre sur leurs esprits qui se trouvaient comme embrumés et impossibles à lire. Il était à peu près certain que les hommes ne retrouveraient jamais leurs capacités mentales, mais le conseiller ne s'en souciait certainement pas.

Ce fut quand ils rentraient au palais, escortés par des triades fidèles à l'Empereur, que l'un des soldats, sans doute mentalement épuisé par la fuite incessante qu'il venait de subir, eut un comportement aberrant. Il se jeta brusquement sur Nyelle qui se tenait la

plus proche d'eux, et tenta de la frapper avec son épée, animé par la rage des désespérés. Le fauve ne fit preuve d'aucune pitié et lui trancha la tête d'un seul coup de crocs, avec un rugissement sauvage.

Povoal et Lana n'avaient pas pu l'en empêcher. Ils se regardèrent tous les deux, ayant lu la folie meurtrière dans l'esprit du fauve.

— Jamais on ne l'aura ! ragea Malib, alors qu'ils arrivaient une fois encore après le départ du fugitif.

— Il faut laisser les ornis le traquer sans nous, dit Povoal. Nous les retardons et eux seuls pourront aller suffisamment vite pour l'acculer.

— Vos bêtes seront-elles capables de le localiser sans le tuer ? questionna le général.

— Si nous le leur demandons, oui, assura le penseur.

Il hésita un peu, puis ajouta :

— Même Nyelle. Même elle comprendra...

Il se tut encore une fois puis, d'une voix plus assurée :

— Il faut faire vite, je suis certain qu'il va revenir vers la cité impériale, il en prend le chemin. Seulement, nous ne pouvons prendre cette décision sans toi, Malib. Ta loi impériale nous déclarerait félons, si nous décidons seuls de lancer les ornis contre lui.

— Soit, se décida aussitôt Malib. Allez-y.

Lana et Povoal se tournèrent vers les trois fauves. Le penseur insista tout particulièrement auprès de Nyelle pour qu'elle comprenne qu'il leur fallait de Novalles vivant. Elle était visiblement très réticente, montrant les dents, grognant, retenant à grand peine un cri de chasse, mais à force de persuasion, alternant les menaces et la cajolerie, il parvint à être certain qu'elle ne ferait rien de définitif à l'ex-conseiller impérial.

— Tu es acertainé qu'elle ne le va point meurtrir ? demanda Lana. Cette bête est violente. Elle pâtit tant du trépas de sa princesse, qu'elle n'entend plus que sa douleur et se laisse gouverner par icelle. Je décrois qu'elle puisse longtemps rester avec nous. Seule sa haine pour le vieillard la tient en notre compagnie. Dès qu'il aura passé, elle départira, et cela fera un fauve dément dans les forêts et les landes, prophétisa-t-elle.

— Je pense qu'elle a compris qu'il fallait qu'il soit encore vivant quand nous les rejoindrons. Je l'ai lu dans son esprit. Elle a été énormément déçue et a éprouvé suffisamment de rancune à mon égard pour que j'en sois sûr.

Orn s'était plaquée contre lui et ronronnait sous ses caresses. Autant Nyelle était devenue dure, méfiante, rebelle, autant Orn était douce, tendre et caressante. Elle venait très fréquemment demander des caresses à Povoal et acceptait même celles du général Malib. Le penseur la poussa doucement vers son frère et sa sœur et leur dit :

— Allez.

Quelques secondes suffirent. En un instant, les animaux eurent disparu dans les fourrés qui bordaient le chemin où ils s'étaient arrêtés.

Lana, le penseur et le général rentrèrent au palais. Ils ne pouvaient rien faire d'autre, sachant que les sanglornis les retrouveraient où qu'ils soient, dès qu'ils seraient parvenus

à localiser et à cerner de Novalles.

- Combien de temps penses-tu que cela va prendre ? demanda Malib au penseur.
- Quelques jours, pas plus.
- Pas plus ?
- As-tu déjà été traqué par un orni ? s'enquit Povoal.
- Jamais quand je me trouvais seul.
- Je vois. Je ne te le souhaite point. De toute façon, tu verrais que cela ne dure pas longtemps. En quelques heures, il t'a localisé, suivi et rattrapé. Dans le cas de de Novalles, comme ils doivent le ménager, cela risque de prendre plus de temps. Je parie même qu'ils savent déjà où il se trouve.

Revenus au palais impérial, ils firent leur rapport à l'empereur qui les écouta attentivement et ne fit aucun commentaire quant à leur décision de transgresser les lois impériales. Il se comporta exactement comme s'il n'avait rien entendu et, quand ils furent sortis du cabinet impérial, Lana leur dit qu'il approuvait secrètement leur choix, ainsi qu'ils l'avaient prévu.

X

Les ornis l'avaient retrouvé. Protégé par trois triades, il était revenu dans la cité impériale et s'était réfugié dans la ville-basse. Il se trouvait dans un secteur suintant la misère par tous les trous de ses ruelles, puant la mort par toutes ses ouvertures sombres qui donnaient dans d'improbables traboules, exsudant le désespoir par tout le gris de ses pavés, de ses murs branlants. Le sol glissait, recouvert d'excréments de porcs et d'humains, mouillés par la pluie de la veille.

Seuls le général, Lana et le penseur étaient présents. L'empereur avait fait part qu'il aurait aimé venir et tuer lui-même le conseiller, mais il ne devait pas apparaître et cette traque n'était pas censée exister. Avant qu'ils ne partent, il avait retenu Lana :

— Vous êtes une femme, vous savez ce que je ressens, lui dit-il. C'est le père d'Onyelle qui vous parle. Tuez-le. Qu'il souffre et qu'il meure.

Quand ils arrivèrent, guidés par Orn qui avait fait une entrée remarquée dans le palais, de Novalles se tenait le dos contre un mur, face à une petite place, les neuf soldats en demi-cercle autour de lui, dérisoire protection face à Lan et Nyelle qui empêchaient toute tentative de fuite.

Il paraissait exténué. Ses habits étaient déchirés, ses mains sales tremblaient un peu sur la garde de son arme et il respirait par saccades. La traque menée par les ornis semblait avoir épuisé ses réserves et seule sa formidable puissance intellectuelle l'empêchait de sombrer.

Son épée brandie devant lui révéla bien plus que ne le faisait son visage qu'il avait peur. Il était terrorisé. Ses plans avaient échoué, le penseur et sa traînée étaient toujours vivants. Excellent télépathe, il ne laissait rien filtrer de ses émotions et, malgré son état de fatigue, Povoal ne se serait pas risqué à tenter de le lire. Il se doutait trop ce qu'il pouvait en coûter de le faire.

— Vous voilà enfin, grinça-t-il. Tu es là toi aussi, mon pauvre Malib, général d'Empire. Tu as laissé passer une chance que tu regretteras toute ta vie. Tu manques d'ambition, tant pis pour toi, je te considère maintenant comme ces deux-là. Je vais pouvoir accomplir

ce que mes pauvres alliés n'ont pas su faire.

Le général voulut avancer, mais le penseur le retint d'une pression sur le coude. Le militaire comprit qu'il ne fallait pas insister. Il avait maintenant une totale confiance dans les capacités de Povoal et Lana, et se fiait entièrement à leurs sensations et décisions.

La paludéenne et le penseur ne répondirent rien à de Novalles. Il n'y avait rien à répondre. Ils se contentaient de regarder Nyelle. Ses yeux rouge sang braqués sur le conseiller, elle grondait doucement, tous ses poils hérissés, les pattes raides de fureur contenue, elle préparait son cri.

— Ne crie pas, lui conseilla silencieusement Povoal. Il te tuerait. Ne crie pas Nyelle.

Bien qu'elle veuille de moins en moins obéir, l'orni parut l'entendre et comprendre ce qu'elle encourageait car, dans un geste qu'elle affectionnait autrefois, elle frotta son museau contre sa jambe. En revanche, le conseiller veillait tellement à maintenir un barrage étanche entre lui et ses ennemis, qu'il lui était impossible de percevoir ce qu'émettaient leurs esprits.

— Vous avez trépassé, laissa tomber Lana.

— Que dis-tu, paysanne ? railla de Novalles.

La paludéenne l'ignora et poursuivit :

— M'oyez-vous, soldats ? Vous avez jà trépassé. Envisagez nos ornis. Ils sont trois, vous n'êtes que neuf. Avez-vous jà vu des ornis fol déments d'une rage légitime ? Vous n'aurez assurément point le temps de leur porter des coups, que vous aviserez votre sang se répandre sur ce carreau fangeux et puant.

— Tu plastronnes, damelle ! lança un des chefs de triade.

Lana n'émit qu'une seule pensée. Immédiatement, sans qu'il y eût une seule seconde de latence, Lan se rua comme un boulet sur le soldat qui n'eut pas le temps de défourrer sa rapière, pas plus que les autres militaires. Ils ne virent qu'une masse noire et deux billes rouges brillant d'une rage inouïe, se jeter sur le chef et repartir aussi vite vers les deux civils. Deux ou trois d'entre eux pensèrent que la bête n'avait rien fait, et crurent qu'elle allait se faire tuer. Mais ils entendirent un gargouillis venir de leur groupe. Le chef qui avait parlé tomba lentement sur les genoux, une main sur sa gorge, ne parvenant pas à contenir le flot de sang qui s'en échappait par saccades et tachait son habit. Il s'écroula à plat ventre, la face contre le sol. Mort. L'orni lui avait arraché la trachée-artère en un seul coup de crocs.

— N'entendez-vous donc point que vous allez tous trépasser, un par un, ou trois par trois ? demanda tranquillement Lana.

Fut-ce le ton implacablement calme de la paludéenne ? ou bien la vue du sang de leur chef qui s'était arrêté de couler sur le pavé et commençait déjà à coaguler ? ou bien encore les pas en avant qu'effectuèrent en même temps les trois fauves ? Toujours fut-il qu'un flottement fut nettement perceptible dans les rangs des triades.

Le conseiller le sentit également, et l'écran qu'il avait levé devant son esprit tomba d'un seul coup. Lana fut éberluée de l'épuisement moral et de la terreur brute qu'elle put y lire.

— Ne me sonde pas, femelle ! gronda-t-il en lui assenant une gifle télépathique qui la

fit chanceler et fit également gémir Lan.

Elle ne céda cependant pas et adressa en retour immédiat une image violente à de Novalles. Elle l'y montrait lacéré, amputé, une orni tachée de son sang penchée sur lui occupée à lui ouvrir le ventre, alors qu'il bougeait encore un peu.

L'écran cérébral se releva en catastrophe. L'impérial hurla :

— Jamais je ne te craindrai, femelle dévoyée !

— C'est ce que j'entends, dit-elle avec un sourire sans joie. Alors, soldats, qu'êtes-vous apensés de votre devenir, si vous persistez à vous tenir céans ? Départez promptement et il ne vous sera fait aucun dol, si toutefois vous quittez la place sans attendre de nous meurtrir par un méchant tour félon.

Ils furent d'abord trois à partir et, rapidement, tous les autres soldats les suivirent, s'écartant lentement du conseiller, puis disparurent en courant malgré ses ordres, ses menaces, ses supplications.

— Je... je peux tout expliquer, balbutia-t-il en laissant tomber la pointe de son épée qui teinta sur le pavé.

— Il n'en est nul besoin, nous savons tout, dit Povoal, parlant pour la première fois.

— Je peux vous rendre riches, tenta à nouveau l'impérial.

— Nous le sommes plus que tu ne pourrais l'être, pauvre vieillard. L'amour est la plus grande des richesses sur cette Terre et tu ne l'as jamais éprouvé.

Lana eut un hoquet de surprise et glissa sa main dans celle du penseur qui la serra et la lâcha.

— Je suis vieux, comme tu le dis, Povoal. Je suis vieux, je ne pourrai plus nuire, laissez-moi mourir de ma belle mort !

— Ta belle mort ! hurla le penseur. Ta belle mort ! qu'y a-t-il de beau chez toi ? ta mort va être sale, vieillard. Elle va être hideuse. Tu vas mourir en souffrant, en pissant et en chiant ta peur et ta haine. Onyelle était jeune, elle était belle, faite pour le bonheur et l'amour et tu l'as sacrifiée à tes intérêts, par simple malveillance, par simple jalousie. Elle avait enfin découvert qu'elle aimait la vie, et ton haleine puante a soufflé la bougie de son bonheur. Tu l'as fait sans te rendre compte que tu détruisais une femme, vieillard. Sais-tu ce qu'est une femme ?!

Povoal criait, il était hors de lui. Une tristesse infinie s'était emparée de lui et il pleurait en hurlant son ressentiment à la face du conseiller qui l'écoutait, livide, incapable de dire quoi que ce soit qui aurait pu l'interrompre. Le vieil homme ne réagissait pas, totalement dominé par la douleur du penseur.

— Non, tu ne sais ce qu'est une femme et tu ne le sauras jamais, car tu es trop avide, trop haineux... et tu seras mort avant de le savoir. Tu es passé à côté de la vie et de tout ce qu'elle peut avoir de plus beau, de Novalles. Car une femme, c'est une promesse de vie, c'est un poème que doivent chanter toutes les mains et toutes les lèvres des hommes. C'est un cri de bonheur que doivent hurler toutes les âmes des hommes. Une femme, c'est l'assurance de la joie, de la souffrance, de la raison et de la folie. Tu as détruit la jeunesse et la joie, vieillard. Tu vas mourir. Regarde bien ce décor que tu as toi-même choisi pour trépasser. Il te ressemble : laid, sale, puant, empli de haine et de crasse. Tu vas mourir dans ton monde, vieillard. J'aurais dû te tuer dès que je t'ai vu pour la première

fois dans ce palais maudit, je...

— Oui ! hurla soudain le conseiller, comme s'il reprenait brusquement possession de ses sentiments. Oui, minable télépathe de ville-basse, c'est ta faute ! si tu m'avais tué, elle serait encore vivante, à respirer, à bouger. Elle était belle, et tu aurais aimé la posséder, je le sais. Tu glorifies la femme et, par ta faute, tu en as perdu une ! c'est par ta faute, m'entends-tu, misérable ? c'est par ta faute qu'elle est morte !

Il agitait frénétiquement son épée et criait tellement que les veines de son cou ressortaient hideusement et qu'une bave blanchâtre coulait à la commissure de ses lèvres.

— Tu ne me fais même pas pitié, constata le penseur, presque étonné.

Il se pencha vers Nyelle et lui dit simplement :

— Tue-le.

L'orni n'attendait que cette autorisation. Elle avança lentement vers de Novalles en grondant de plus en plus fort :

— Non, gémit le conseiller, non...

Il tendit les mains devant lui. Instinctivement, il devait repousser mentalement le fauve de toutes ses forces, car Nyelle secouait la tête, affichant le même type de comportement qu'ont les ornis quand quelque intrusion mentale les surprend ou les gêne. Malgré tout, elle avançait. Lentement, inexorablement, et la mort de de Novalles était inéluctable. Tout le monde le savait. Tout le monde en avait pleinement conscience, le conseiller en premier.

Le général ne disait rien, ne bougeait pas. Il regardait.

Nyelle passa du pas au galop en une fraction de seconde et, avec un cri dans lequel on put entendre toute la douleur et le désespoir fou qui l'habitaient et qui chavira le cœur de Povoal, elle se jeta sur l'impérial qui hurla, en proie à une terreur absolue, puis à une douleur atroce. L'orni lui avait coupé un bras, arrachant les chairs, sectionnant les tendons, elle avait désarticulé l'épaule. L'arme du conseiller teinta lugubrement en tombant sur le pavé. En un geste dérisoire, de Novalles plaqua sa main valide contre l'horrible blessure, mais le sang s'échappait entre les doigts serrés.

Le fauve revint à la charge, toujours criant sa rage désespérée et mordit cruellement son adversaire à une jambe. Le supplicé tenta de repousser Nyelle avec sa jambe libre et son bras intact, mais il ne pouvait rien contre la puissance de l'orni. Elle était presque adulte et sa force surpassait largement celle d'un homme valide. Malgré tous ses efforts, le conseiller ne put l'empêcher de lui broyer les muscles et les ligaments, puis de lui arracher la jambe qui se détacha avec un écoeurant bruit de chairs déchirées. Les yeux fous, agrippé à la dense fourrure de sa tortionnaire, de Novalles se laissa traîner sur plusieurs mètres avant de lâcher prise avec un sanglot. Allongé sur le sol gluant, il la regarda emporter son membre dans sa gueule et ne poussa un cri suraigu que lorsque qu'elle lâcha sur les pavés glissants, son fardeau de chair, d'os et de sang.

Mû par une énergie surhumaine, il se releva péniblement en ahanant. Il tenait encore debout, sa main appuyée sur le mur sale d'une habitation lugubre. Un flot de sang coulait

de sa hanche. Povoal se demanda combien de temps il tiendrait encore et était stupéfait de la résistance dont il faisait preuve.

Nyelle s'approcha en silence. Elle ne faisait plus attention à se protéger d'une éventuelle riposte ; le conseiller était mort, mais ne voulait pas encore l'admettre, ne tenant debout que grâce à une volonté terrifiante. Quand l'orni fut tout contre lui, elle baissa la tête lentement, presque avec douceur, lui prit le pied dans la gueule et tira brusquement. Il tomba lourdement sur le sol en criant de plus belle. Une fois qu'il fut à terre, elle effectua une sorte de danse circulaire dont il était le centre. Elle l'exécutait. Implacablement, à chaque passage, elle lui arrachait des lambeaux de chair, le dépeçait avec rage, alors qu'il vivait toujours, s'accrochant à une vie qu'il voyait pourtant se répandre par petits amas rougeâtres sur le sol, son sang coulant lentement le long des irrégularités des pavés mal joints, devant ses yeux rendus fous par la terreur.

— Pov', dit Lana qui ne supportait plus ce spectacle, il faudrait...

— Laisse-la faire. Il a fait tuer Onyelle par ambition. Nyelle en est folle de douleur et moi fou de rage. Laisse-la faire.

Là-bas, l'orni avait cessé son ballet tortionnaire et s'approchait de la tête du conseiller qui ne devait plus voir grand-chose. Elle vrilla ses yeux dans les siens et lança enfin son cri de chasse trop longtemps retenu, de toute la puissance dont elle était capable. L'impérial gémit, un jet de sang sombre coulant de sa bouche, puis il mourut. Elle l'avait tué.

On entendait au loin le bourdonnement incessant de la ville-basse d'où émergeait parfois un cri, un son plus fort que les autres, accentuant encore le silence qui avait pris possession de la place.

Nyelle revint vers Lana et Povoal, s'arrêta un court instant en face d'eux puis découvrit ses crocs en poussant un cri silencieux où se lisait toute sa tristesse, sa rage, mais également, et ce fut ce qui effraya le plus le penseur, une folie qui commençait à lui dévorer l'esprit.

— Nyelle... dit-il à haute voix en avançant doucement vers elle.

Orn le suivit, collée à son flanc. Elle aussi avait senti la métamorphose qui s'était produite dans les pensées de sa sœur.

Nyelle recula d'un pas. Povoal avança encore un peu, mais l'orni l'évita en grognant sourdement. Il s'arrêta et tendit simplement la main. Le fauve vint doucement vers lui. Orn grondait à sa droite, mais il ne sentait pas de menace immédiate dans l'esprit de l'orni d'Onyelle. Il ne vit pas venir l'attaque, elle n'avait pas été pensée. Il ressentit une vive douleur à la main, suivie immédiatement par une sensation de chaleur. Nyelle lui avait tranché un doigt. Elle s'enfuit en hurlant, échappant à Orn qui ne la poursuivit pas plus loin que la première ruelle dans laquelle elle s'engouffra.

— Pov' ! cria Lana. Elle t'a...

— Elle m'a coupé un doigt !

— Montre ? demanda le général.

Le penseur tendit sa main. Il lui manquait l'auriculaire. Il était davantage stupéfait que terrorisé. Incrédule, il regardait le sang qui lui coulait le long du bras, disparaissant dans

la manche de son pourpoint.

— Elle est devenue folle démente ! souffla la paludéenne.

— La douleur de perdre la princesse, proposa Malib.

— Elle était déjà fragile dès son jeune âge, dit le penseur dont la main commençait à s'engourdir. La torture que de Novalles a infligée à Onyelle a dû achever de la rendre folle.

— Il y a maintenant un fauve sanguinaire en liberté dans la cité impériale, fit remarquer le général.

— C'est notre faute, lui dit Povoal. C'est nous qui la prendrons en chasse.

— Et tu escomptes l'occire ? demanda Lana.

— Oui, répondit son ami sans hésiter. Elle ne peut plus vivre ainsi. Jamais elle ne redeviendra saine. Elle est maintenant définitivement folle. Et dangereuse.

— C'est ce que tu es..., commença Lana.

— J'en suis certain, la coupa son ami. J'ai lu la profondeur de sa douleur et de sa folie dans son esprit, juste avant qu'elle ne morde. Il n'y a plus rien en elle qui puisse la ramener vers nous, je te l'assure ; il faut la tuer, ou elle va faire des victimes par centaines et chacune d'entre elles l'éloignera de la raison. Elle n'en souffrira pas moins, cherchant à venger Onyelle au travers de tous les meurtres qu'elle commettra et ne parvenant jamais à retrouver sa princesse, pas plus qu'à apaiser le chagrin qui la rongera de plus en plus.

— Oui, mais..., commença Lana.

— Je t'assure, ma douce, la coupa à nouveau Povoal. Il faut la tuer. Elle est déjà morte ; son esprit est mort.

Ils revinrent au palais, tristes et abattus. Le conseiller était mort, mais à quel prix.

— Non, Malib. Tu vas les envoyer à la mort.

Povoal s'était levé, échappant au soigneur qui le pensait.

— Asseyez-vous ! je ne puis vous bander correctement si vous bougez sans cesse, explosa celui-ci.

— Alors dis-moi comment tu comptes agir ? s'enquit le général.

Il voulait envoyer des triades dans la ville-basse pour traquer la sanglorni.

— Tu comprends bien que s'ils partent dès maintenant, ils ont une chance de la retrouver de la capturer, continua le militaire.

— Prie plutôt pour qu'ils échouent. D'ailleurs, ce sera elle qui les localisera dès qu'ils mettront le pied dans la ville-basse, lui dit Povoal qui s'était assis. Elle va les tuer un par un, ou trois par trois. D'autre part, tu les envoies précisément dans la ville-basse. Donc tu les exposes aux rats qui n'en reviendront pas qu'on leur envoie de la chair fraîche et des armes neuves. Tes soldats se feront écharper sans pouvoir riposter. Ils ignorent tout de ces quartiers. Les rats sortiront de tous les trous, de toutes les venelles, sans que les triades ne les entendent venir. Les derniers de la troupe se feront égorger sans que les autres ne le sachent. Aucun soupir, aucun son. Une lame affûtée qui entre dans la chair, et ce sera dit. Non, je te le répète, laisse-moi y aller...

— Pov', intervint Lana.

— Seul, poursuivit le penseur en se tournant vers son amie.

— Tu ne t'y peux rendre seulet, tu te vas faire occire par Nyelle. Elle est d'ores en avant folle démente ! oncques elle ne te ménagera !

— Lana, Lana... Je suis celui qui connaît le mieux les villes-basses. Elles sont toutes semblables. Nyelle y est complètement étrangère. Elle sera beaucoup moins efficace que dans une forêt. Orn m'accompagnera, mais elle seule. Personne d'autre. À nous deux...

— À vous deux, vous vous aller faire occire ! s'exclama la paludéenne. Bellement ! on ne retrouvera même point vos carcasses, pour ce qu'elles auront servi à ripaille pour les rats ! c'est vers cela que tu te veux précipiter, penseur ?

— Je veux me précipiter vers un fauve qui va mettre la ville en sang. Tu sais très bien que personne d'autre que nous est capable de l'arrêter. Tous les soldats, fussent-ils surentraînés, ne pèseront rien face à Nyelle. Tu le sais.

— Et, seul, tu accrois peser plus lourd qu'eux ?

— Bien sûr.

— Moi, je suis apensée que l'heur serait avec nous, si nous allions à deux au-devant de la bête.

— Non. La réponse était sèche et sans aucune tendresse. Il poursuivit : tu ne sais comment te comporter en ville-basse, tu ne me serais d'aucun recours, il faudrait que je fasse attention à toi, alors que si j'y vais seul, je n'aurais à m'occuper que de moi.

Lana ne dit rien, mais le penseur entendit qu'elle était profondément peinée. Il savait qu'elle se sentait abandonnée. Son amour-propre n'était pas en cause, mais sa conception de l'amour où tout doit se partager, les bons comme les mauvais moments, était battue en brèche par la rudesse avec laquelle il lui avait répondu.

— *Cela ne remet aucunement en cause les sentiments que j'éprouve à ton égard*, crut-il bon de préciser mentalement.

Il reçut une gifle télépathique, accompagnée de :

— *Cesse de lire dans mes mérangeoises, penseur ! abandonnée, se peut que je le sois, mais aussi fière et orgueilleuse. Tu m'as navrée. Je commence à te connaître, alors je n'escompte même point que tu en sois vergogné. Je t'en veux. Dépars de cet endroit et ne rajoute rien à ton dit.*

Elle quitta la pièce sans un mot. Malib, étonnée de son brusque changement d'attitude, adressa un regard interrogateur à Povoal.

— Je l'ai blessée, dit celui-ci.

— Je l'aurais été également.

Le penseur eut un geste d'agacement que le général ignora.

— Donc, tu pars seul en ville-basse et l'on attend de tes nouvelles ?

— Oui, soupira Povoal.

— Dans combien de temps pourra-t-on considérer que tu es réduit en viande ?

— Si je suis encore là-bas dans trois jours, c'est que je suis mort.

— Et ta main ?

— Neuf ou dix doigts... La différence est subtile, face à une orni folle, dit Povoal comme si la chose n'avait pas d'importance.

Il n'avait pas pu revoir la paludéenne avant son départ. Elle avait disparu et personne

ne pouvait lui dire où elle se trouvait. Refusant de se sentir coupable, il lui en avait voulu de le laisser partir ainsi, alors qu'il allait peut-être y laisser la vie.

Malib lui avait proposé une escorte pour descendre vers la ville-basse.

— Pour que les rats me voient arriver dans cet équipage ? tu veux ma mort ? d'autre part, Nyelle doit absolument savoir que je suis à sa poursuite. Je suis certain qu'elle me sentira approcher si je m'y rends à pieds.

— Bonne chance, penseur.

— Merci, militaire.

Il avait attendu la nuit pour descendre vers la ville-basse. Il ne voulait pas qu'Orn affole la population de la cité impériale tout entière, d'autant qu'il lui fallait traverser la mid-ville pour atteindre les bas quartiers.

Quand il passa la frontière invisible qui signifiait l'entrée dans la ville-basse, il retrouva l'odeur, les sons et l'atmosphère si particulière à ce quartier des cités importantes. Sans y réfléchir, ses vieux réflexes lui revinrent immédiatement : marcher au milieu des rues, ralentir aux croisements et passer rapidement après avoir écouté, reniflé, "intuitivé" la présence de quiconque, jeter de discrets coups d'œil derrière soi, et ne surtout pas encombrer ses mains avec quoi que ce soit, de façon à ce qu'elles soient toujours prêtes à agir.

Il ne savait pas précisément dans quelle direction se rendre et comptait sur la chance, sur son instinct, sur la présence d'Orn à ses côtés qui semblait avoir parfaitement compris ce qu'ils venaient faire. Elle marchait derrière lui, sauf quand ils croisaient une autre rue ou venelle. Elle passait alors devant et se plaçait systématiquement de façon à le protéger de son corps.

Il songea que l'empereur avait été visionnaire en pensant à cet escadron de sanglornis avec leurs maîtres. Un tel bataillon serait vraisemblablement invincible, ces animaux étant puissants, impossibles à surprendre, rapides... Tout ce qu'il fallait pour en faire de véritables tueurs, ce qu'ils étaient en fait dès leur naissance.

Plus bas, dans le cul de la ville, comme on appelait le quartier le plus miséreux de chaque ville-basse, Nyelle chassait. Emplie de haine et de douleur, elle avançait en se coulant de zones d'ombre en zones d'ombre, évitant les flaques de lumière et rasant les murs, masse noire aux yeux de braise, véritable monstre de la mort chez les vivants.

— T'en as ?

— Nan.

— Comment ça, non ?

— Nan, j'te dis ! C'est tout.

Deux hommes. Deux hommes et une femme. Ils se soutenaient mutuellement et l'un d'entre eux parlait à la femme qui se tenait appuyée contre un mur branlant.

— Mais j'en veux, moi ! insista l'homme.

— J'en ai pour ceux qui payent, répliqua la femme, implacable.

— Eeh... fit l'autre type, se redressant autant qu'il lui était possible de le faire, malgré tout le mauvais vin qu'il avait ingurgité.

Les autres ne lui prêtèrent pas attention.

— Eeh ! insista-t-il.

— Quoi le Lavet ? ta gueule, ou j'te lâche, lui intima son compagnon.

— R'garde là-bas... Un... une... chose.

L'homme et la femme suivirent des yeux le doigt tremblant.

Une masse noire semblait posée, immobile, contre la margelle du puits.

— Un paquet ? s'étonna la femme.

— Il v'nu tout seul, ton... ton paquet, dit le dénommé Lavet.

Comme pour lui donner raison, la masse bougea et deux braises sanglantes semblèrent s'allumer soudainement dans cette noirceur menaçante.

— Qu'est-ce que... commença la femme.

Elle ne put terminer. Dans sa tête, explosa un cri inhumain, impossible. Un cri qui balayait toutes ses pensées, broyait tous ses souvenirs et annihilait tout ce qu'elle pouvait tenter de mettre en place pour s'en protéger.

— Un orni ?

Les deux hommes commençaient à reculer, dégrisés par ce qu'ils savaient être la matérialisation de leur mort s'ils ne trouvaient pas le moyen de se sauver, profitant de ce que la femme paraissait figée sur place. Elle retarderait cette bête de l'enfer, certainement.

Erreur.

Nyelle ne finassa pas. Elle se propulsa vers la femme et lui broya la cage thoracique en deux coups de crocs puis, la gueule sanglante se tourna vers les deux hommes qui fuyaient maintenant de toute la vitesse dont ils étaient capables, hurlant et se tirant par la manche pour dépasser l'autre et le laisser en arrière. Le fauve fut sur eux en quelques foulées et sectionna le pied du premier, puis doubla l'autre et se plaça devant lui.

Elle était horrible à voir. Éclairée par la lueur dansante d'une torche, sa fourrure hérissée lui donnait un aspect terrifiant que rehaussait la couleur de ses yeux et le sang qui coulait de sa gueule entrouverte.

— Je... je ne... veux... te faire... te faire du mal, balbutia Lavet, urinant dans son pantalon taché.

L'orni avança doucement vers lui. Elle le savait complètement à sa portée. L'homme avait compris, mais refusait d'admettre qu'il était mort. Il reculait lentement et trébucha sur le corps de l'autre type étendu sur le pavé et gémissant sourdement.

Lavet le prit à bras-le-corps et voulut s'en protéger. L'autre, plus fort que lui malgré sa terrible blessure, lui donna un coup de coude dans le visage. Le nez éclata comme un fruit trop mûr. Nyelle poussa un cri dont on aurait juré qu'il s'agissait d'un rire sardonique. Ce fut du moins ce que crut Lavet.

Il ne put penser davantage car l'orni lança son cri de chasse qui le percuta avec une telle violence que ses yeux se révulsèrent et qu'il tomba dans un coma immédiat.

Il ne vit pas son compagnon se faire dévorer vivant, pas plus qu'il ne l'entendit pousser des hurlements jusqu'à ce que le fauve lui sectionne la nuque. Il ne sentit pas les crocs

s'enfoncer dans sa chair, déchirer les muscles et broyer les os. Il ne se vit pas mourir.

Orn s'était soudainement figée.

— Où ? lui demanda Povoal qui avait également perçu le cri de chasse de la sanglorni, quelque part dans son cerveau.

Pour toute réponse, la sanglorni entama la descente d'un escalier situé sur la droite du penseur.

Elle allait vite. Povoal devait se tenir à la rambarde quand elle existait, et faire attention à sauter quand il le fallait, des marches ayant disparu par endroits.

Ils empruntèrent ensuite une sorte de passage en bois qui cheminait au-dessus d'habitations dont certaines étaient à ciel ouvert et depuis lesquelles on leur tira dessus, des flèches venant se ficher dans les planches mal équarries. On leur faisait clairement comprendre qu'ils étaient indésirables dans ce secteur.

Le penseur était essoufflé, sa main le lançait douloureusement, mais il savait qu'il fallait qu'il tienne. Peu importait dans quel état il se présenterait devant Nyelle. Elle était de toute façon beaucoup plus forte que lui et ce facteur n'était même pas à prendre en compte.

— Et tu cours où comme ça, toi ?

Quatre hommes lui faisaient face et lui barraient le chemin. Orn était momentanément restée en arrière pour trouver un passage qui aurait pu leur permettre de rejoindre sa sœur, mais la ville-basse était un véritable labyrinthe avec ses culs-de-sac imprévisibles, ses rues bouchées par une habitation effondrée et ses passages aériens branlants, interrompus sur le vide.

Povoal perçut un frôlement derrière lui. Il ne se retourna pas, mais se baissa vivement en effectuant un brusque un saut sur le côté. Une lame siffla tout près de sa tête.

— Tu bouges bien, toi, siffla celui qui lui avait parlé.

— Il va falloir que tu bouges encore mieux que moi, répondit le penseur.

— Parce que tu espères nous avoir tous les quatre ? rit l'autre.

— Moi ? non. Elle, si.

— Elle ?...

L'homme ne termina pas sa phrase. Avec le bruit mat d'un corps sans vie, son acolyte venait de tomber aux pieds de Povoal, la nuque broyée et sa tête faisant un angle étrange avec son tronc.

— Qu'est-ce que...

— Mon amie, dit le penseur. Tu nous laisses passer, ou tu meurs. Vous mourrez, toi et tes sbires.

La sanglorni s'était placée contre sa jambe et fixait les quatre rats qui ne pouvaient détacher leur regard du sien.

— Un... un orni ! tu as un orni... balbutia celui qui paraissait être le chef.

— Je ne l'ai point, elle est avec moi, rectifia Povoal. Maintenant, écarter-vous, nous passons.

L'homme parut se ressaisir. Il se dressa de toute sa taille et, malgré la peur animale qui

lui broyait la poitrine, il affirma :

— Non, non, tu restes là. Tu es sur mon territoire et...

Le penseur, excédé, faillit demander à Orn d'intervenir. Le fauve, ayant entendu l'embryon de pensée de son maître, fit un pas en avant. Povoal lui posa la main sur le dos et la retint mentalement :

— *Attends ma belle. S'il n'est point totalement idiot, tu n'auras sans doute aucun besoin de le tuer.*

Il sentit la déception de l'animal. Elle voulait le tuer. Elle aimait tuer. C'était un sanglorni.

— Écoute-moi bien Thomas du Bas, un mot, une pensée de ma part et tu es mort. Vous êtes tous morts. Alors je vais avancer, et vous allez vous écarter. Vous ignorez pour quelle raison je suis revenu en ville-basse. Vous ignorez qu'un danger encore plus grand que cet animal rôde dans le cul de la ville. Je suis là pour aller le rogner et je passerai malgré vous.

Les quatre rats furent davantage impressionnés par le fait qu'il connaissait le nom du chef et qu'il employait le langage de rats, que par ce qu'il dit. Ils s'écartèrent lentement et le penseur entendit qu'ils n'allaient rien tenter, même s'ils mouraient d'envie de le tuer pour affirmer leur supériorité territoriale. Un instinct sûr et précieux les en empêchaient ; la certitude absolue que cet homme n'était pas normal, qu'il possédait une puissance dont ils ne pouvaient même pas rêver et que le monstre qui se trouvait à ses côtés et, qui une fois passé, marchait à reculons près de son maître pour ne pas les quitter des yeux, que cet animal-là n'attendait qu'une seule chose : leur ouvrir la gorge pour les dévorer.

Orn et Povoal poursuivirent leur course dans les quartiers les plus perdus de la ville-basse. Ces endroits où la notion de désespoir prenait tout son sens, où l'idée même du mot espoir avait depuis longtemps été oubliée, s'était noyée dans le sombre quotidien et dans la boue gluante des jours qui passent.

La nuit finissait quand ils atteignirent l'endroit où Nyelle avait fait ses trois premières victimes. Orn renifla longuement les taches sombres qui maculaient le pavé de la petite place.

— Par où ? demanda Povoal.

Il était fatigué, sa main le lançait terriblement, mais il savait qu'il ne devait pas s'arrêter, car la nuit prochaine, d'autres personnes allaient mourir. Nyelle allait tuer, tuer, et tuer encore pour assouvir sa haine, pour apaiser sa douleur, pour tenter de calmer le feu qui lui rongait l'esprit et qui finirait par l'emporter entièrement.

Orn s'engagea sans hésiter dans une étroite traboule, au sol pavé par intermittence et où l'on entendait couler de l'eau sans savoir où elle passait. Povoal lui emboîta le pas sans perdre un instant.

Concentré, il restait en contact permanent avec la sanglorni, attentif à ses moindres idées, à ses hésitations, ses décisions. Elle ne formulait pas de vraies pensées, mais son esprit était suffisamment structuré pour que le penseur soit capable de sentir ce qu'elle bâtissait comme plan ou comme réflexions. Avec le temps, il avait appris à ne pas

chercher à traduire, mais à se laisser imprégner par la conscience du fauve et à se comporter comme un simple récipient qui recueillait l'esprit à sa source, sans mot, sans langage. La pensée pure. Cela se faisait maintenant naturellement sans qu'il ait besoin d'y réfléchir et, dans ces moments-là, c'était presque comme s'ils ne faisaient qu'un, tous les deux, comme s'ils partageaient le même cerveau. Il ne s'agissait presque plus d'un dialogue, mais d'une réflexion unique née de deux êtres différents.

Ce fut grâce à cette possibilité inouïe qu'ils eurent conscience en même temps de la présence de Nyelle. Elle les avait sentis venir et sa colère avait été suffisamment forte pour qu'ils la repèrent en même temps.

Ils se figèrent.

Orn gronda sourdement, sa fourrure se dressant tout le long de son échine dorsale et lui donnant cet aspect terrifiant qu'ont les sanglornis furieux.

Povoal, statufié, ne proféra pas un son, ne fit pas un geste. Il savait instinctivement que Nyelle n'attendait que cela pour bien le localiser. Il sentait que c'était à lui qu'elle en voulait le plus. Sa sœur n'était rien pour elle. Un animal, juste un animal, alors que le penseur était un humain. Un être pour lequel elle avait senti que sa maîtresse éprouvait un sentiment ambigu d'amour et de haine mêlés. Cette confusion s'ajoutait à celles du cerveau malade du fauve et l'entraînait à cristalliser dans le penseur tout le ressentiment qu'elle éprouvait à l'égard des humains. Elle le tenait maintenant pour responsable de la mort de la princesse, exactement comme s'il avait lui-même tenu la dague avec laquelle elle s'était frappée.

Il ne se passa rien pendant de longues minutes. Povoal sentait l'esprit de Nyelle tout proche. Il apparaissait comme un maelströms de pensées confuses et violentes où surnageait une envie de meurtre, de sang et de chairs broyées.

Lentement, Orn et son maître sentirent bouger la sanglorni de la princesse. Elle venait doucement vers eux, chacun de ses pas étant minutieusement exécuté, précis, admirable d'efficacité. À aucun moment elle ne se trouvait en déséquilibre, sachant instinctivement qu'Orn n'attendait que cela pour se jeter sur elle. Elle n'avait pas besoin de la voir et toutes les deux savaient pertinemment que la première qui montrerait une infime faiblesse, un fugace instant d'inattention ou d'instabilité, serait en position d'extrême difficulté.

Povoal ne bougeait toujours pas, confiant dans la présence de sa sanglorni à ses côtés. Il profita de ce qu'Orn se plaçait insensiblement de façon à faire face à sa sœur quand elle lancerait son attaque, pour sortir lentement, très lentement, sa dague de son fourreau. Il s'appliquait à penser à tout autre chose, bâtissant mentalement un mur de briques rouges dans son esprit, visualisant avec soin la pose de chacune d'entre elles, et regardant sa construction s'élever lentement. Il voulait perturber Nyelle, sachant qu'elle le sondait en permanence, guettant la moindre de ses actions. Il avait l'avantage. Ils étaient deux contre elle et n'étaient pas habités par la rage qui pourrait fausser le jugement de la sanglorni.

L'arme fut bientôt totalement hors de sa gaine de cuir. Il assura sa prise sur le manche d'ivoire mais négligea son exercice mental pendant une fraction de seconde.

Nyelle se rua immédiatement dans la brèche psychique ainsi créée, et poussa un

hurlement qui lui glaça le sang, tellement il était puissant, désespéré, porteur de mort et de folie totale. Orn répliqua aussitôt par un cri tout aussi fort, mais dans lequel on ne décelait pas l'envie de meurtre qui dominait l'esprit de sa sœur.

Le museau de celle-ci apparut lentement, venant d'une ruelle située sur la droite du penseur, à environ une dizaine de mètres de lui et de sa sanglorni. Doucement, centimètre par centimètre, le corps entier de Nyelle se montra. Povoal ne put s'empêcher de la trouver belle ; dangereusement belle. Son poil fuligineux brillait à la lumière naissante du jour qui se levait, et sa musculature déliée jouait harmonieusement sous sa peau.

Ses yeux étaient fixés sur lui, comme si elle ne prenait pas en compte la présence de sa sœur. Elle avançait encore, pas par pas, pour s'arrêter à cinq ou six mètres du penseur. Elle ne criait plus, mais un bourdonnement ininterrompu envahissait l'esprit de Povoal. Il avait repris la construction de son mur mental et ne voulait pas chercher à savoir comment il allait pouvoir la tuer. La seule chose dont il était convaincu était la nécessité de sa mort. Elle se trouvait bien au-delà de toute possibilité de retour en arrière, et tenter de la ramener à la raison n'aurait vraisemblablement servi à rien.

À nouveau, la situation se figea. Nyelle s'était arrêtée, véritable statue de haine et de violence, Orn la fixait sans bouger d'un millimètre, et le penseur veillait surtout à ne pas laisser l'orni envahir son esprit et détruire ses capacités de réflexion. La tension montait. Il devint progressivement impossible aux trois antagonistes de résister à l'intensité des sensations qui s'emparaient de leurs esprits.

Ce fut Povoal qui déclencha tout. Malgré lui. Sans qu'il sache pourquoi, il poussa un hurlement qui lui venait du ventre. Une explosion, un cri de délivrance, une véritable manifestation d'énergie pure qui devait absolument jaillir de son âme. La sincérité de cette expression libératrice bouleversa Nyelle. Elle fut surprise et relâcha son attention le temps d'un battement de paupières. Orn n'hésita pas une seule fraction de seconde et bondit sur sa sœur en un saut gigantesque. Les deux sanglornis roulèrent sur le sol en hurlant. Povoal ne pouvait intervenir. La vitesse d'action des deux fauves était telle qu'il ne parvenait pas à les distinguer l'une de l'autre. Son arme à la main, il s'était approché d'elles à les toucher, et tournait autour de la masse formée par leurs deux corps. Il percevait dans son esprit, comme autant de coups de butoir, les intentions meurtrières des deux animaux. Fasciné, il suivait de l'intérieur de leurs cerveaux le déroulement du combat, sachant où elles allaient mordre, comment elles allaient esquiver, puis riposter.

Il ferma les yeux et s'immergea totalement dans cette sensation inouïe, se tenant si près des deux combattantes qu'elles le poussaient parfois dans leurs mouvements violents.

Brusquement, il sut où se trouvait Nyelle et s'attacha à son entité mentale et ne la lâcha plus. Elle dut le sentir et tenta de repousser cette intrusion qui la gênait. Il résista et s'accrocha à la voix particulière de son esprit, lui envoyant des impressions de défaite, des images de ruine et de destruction, mais, en même temps, il ne pouvait s'empêcher de la plaindre et de continuer à l'aimer. Sans qu'il puisse le contrôler, il revoyait des scènes d'elle avec Onyelle, alors qu'elle était toute jeune et que la princesse la transportait, enveloppée dans un tissu tout près de son cou où elle aimait se nicher, il se remémorait

les moments où il fallait la nourrir au biberon, avec du lait de bufflonne, il revit la première fois où Onyelle lui avait donné la tétine...

Fussent ces souvenirs tendres ? ou bien la fatigue, ou encore la lassitude née d'un éclair de lucidité ? il ne le sut jamais. Toujours est-il que Nyelle réussit à échapper à sa sœur en effectuant un bond en retrait. Elle regarda Povoal quelques secondes et se jeta sur lui. Il eut le réflexe de pointer sa dague devant lui et de fléchir les jambes pour amortir le choc. La lame d'acier entra sans aucune difficulté dans la poitrine de la sanglorni, passant entre deux côtes, et trouva le cœur.

Povoal se savait habile au couteau. Il l'avait fréquemment utilisé lors de sa vie en ville-basse, mais il ne se faisait aucune illusion quant à ses chances de réussir un coup pareil face à un animal tel qu'un sanglorni. Il sut immédiatement que Nyelle n'avait pas donné toute la mesure de sa puissance dans cette attaque. Elle n'avait pas poussé sa vitesse d'exécution à son maximum. Elle s'était suicidée. Comme Onyelle.

Le penseur s'accroupit, la poitrine douloureuse à l'endroit où une des deux pattes avant de l'animal l'avait frappé.

Nyelle mourut rapidement. Elle ne chercha pas à lutter, ne voulant pas grappiller encore quelques secondes de cette vie qui ne lui apporterait plus rien, toutes ses raisons de vivre ayant disparu avec la princesse.

Des larmes coulant sur ses joues, Povoal regarda ses yeux se voiler, et entendit son esprit se taire.

Juste avant que sa dernière pensée ne disparaisse, il lui adressa un message d'amour et de pardon. Elle tressaillit, mais il ne sut jamais si elle l'avait reçu.

Ils revinrent lentement vers le palais, Orn marchant péniblement à sa gauche. Elle était blessée à plusieurs endroits et saignait par de nombreuses blessures dont deux étaient suffisamment profondes pour que l'on puisse voir la gaine argentée des tendons.

Ils allèrent doucement, précautionneusement.

— Un orni !

Ce cri fut répété partout sur leur passage. Les rues de la mid-ville étaient comme d'habitude à cette heure, encombrée de gens, de charrettes, d'étals divers, et de ménagères qui venaient acheter ce dont elles avaient besoin dans ce matin froid et lumineux.

— Il faut l'abattre ! hurla un homme.

Il tenta de saisir un gourdin clouté, mais n'eut pas le temps d'achever son geste. Povoal l'avait frappé mentalement sans y réfléchir, sans cesser de marcher. L'homme s'écroula, sonné, ne comprenant pas ce qui venait de lui arriver.

La nouvelle de la présence de la sanglorni et de l'homme étrange qui l'accompagnait se répandit à une vitesse folle et une véritable haie humaine s'était formée le long des rues qu'ils empruntèrent.

La foule était méfiante, agressive. Voyant que le fauve était blessé, ils furent nombreux à tenter de l'abattre. À chaque fois, le penseur assomma ceux qui se risquèrent à passer à l'acte.

— Laissez passer ! laissez passer, ordre de l'Empereur ! cria une voix.

La foule de badauds s'écarta lentement, puis de plus en plus rapidement, quand ils constatèrent à qui ils avaient affaire.

Le général Malib approchait, précédé par trois triades qui ne s'encombraient d'aucun scrupule et donnaient du plat de leurs lames sur les dos et les têtes de ceux qui ne s'écartaient pas assez vite.

Quand il eut atteint Povoal, Malib lui prit le bras :

— Tu l'as... ?

— Oui. Elle est morte.

— Orn est blessée.

— Oui. Aide-moi à la transporter.

Ils durent faire appel à deux autres soldats totalement terrorisés de prendre un sanglorni dans leurs bras, même si le général se tenait tout près d'eux, épaule contre épaule, et parlait tendrement au monstre en le caressant.

— Par deux fois, vous avez œuvré pour le bien de l'Empire. Par deux fois, vous vous êtes distingué par des actes de bravoure extrême. L'Empire n'est pas un ingrat et tient à vous exprimer son merci.

La voix de l'empereur résonnait dans les voûtes de la grande salle qui était comble.

Povoal avait été convoqué par l'empereur dès son arrivée au palais. Le messenger, rouge d'avoir couru pour obéir à son monarque, lui avait remis un pli cacheté qui l'invitait à se rendre dans la salle d'apparat dès qu'il serait remis de ses efforts.

Le penseur n'avait pas répondu immédiatement. Il se souciait comme d'une guigne des louanges impériales. Deux problèmes se posaient à lui et le mettaient à la torture : Orn était blessée et il devait la soigner en suivant les indications du vétérinaire impérial, car la sanglorni refusait avec la dernière véhémence que quiconque la touche. L'autre motif d'inquiétude était la disparition de Lana.

— Elle est partie juste après toi, lui avait appris Malib. Je n'ai pas pu savoir où elle allait, mais elle semblait triste et de forte méchante humeur. Lan m'a fait reculer. Pas agressive, mais déterminée.

— Elle a quitté la cité ? avait demandé Povoal.

— Oui, je crois.

— Tu crois ?

— J'avais ordonné à une triade de la talonner, mais elle les a bien sûr rapidement éventés et ils ont dû se replier, parce qu'elle allait lancer Lan contre eux.

Povoal s'était étonné :

— Elle voulait les tuer ?

— Bien sûr que non ! mais elle tenait à ce que personne ne la suive.

Il avait donc attendu qu'Orn soit correctement soignée. Quand elle put se lever sans qu'il perçoive la douleur physique qui la transperçait, il accepta de répondre à la demande de l'empereur. Il se trouvait maintenant dans la grande salle d'apparat, contraint par le protocole et les prières du général, à accepter les remerciements impériaux. Il attendait la fin du discours, regardant les tableaux accrochés aux murs, admirant la vaste pièce qui

était immense, luxueuse. Il n'avait jamais vu autant de bois précieux de velours somptueux et de dorures.

Au fond de la salle, juste au-dessus du trône impérial, étaient accrochés les portraits des différents empereurs qui s'étaient succédé depuis les débuts du royaume. Celui de Janis d'Avroz retint l'attention de Povoal. C'était la première fois qu'il pouvait la voir et constater que, si l'artiste ne l'avait pas embellie, elle était d'une grande beauté. Elle portait de longs cheveux blonds et sa taille était fine et élancée. Ses yeux frappèrent le penseur. Jamais il n'avait vu un tel regard. Elle devait être d'une grande intelligence et posséder ce don que l'on avait trouvé chez lui.

Songeur, il n'entendit pas que l'empereur le nommait. Malib le poussa du coude.

— Povoal, tu penses ?

Celui-ci revint à la réalité. Tout le monde attendait. Il perçut de l'étonnement et une vague irritation dans l'esprit du monarque. Il venait par deux fois de la prier de le rejoindre sur l'estrade et était stupéfait de son immobilité et de sa distraction.

Povoal finit par s'exécuter, suivi de sa sanglorni.

— Nous, Empereur, vous remettons donc, la croix de l'Ordre impérial qui signe votre bravoure et votre loyauté à l'Empire. Nous vous accordons également la jouissance du fief de Bouscarle et vous élevons au titre de comte de Bouscarle qui y est attaché.

Le penseur pencha la tête pour que le monarque puisse y passer le ruban qui tenait la lourde croix brillante.

Il se redressa et fit face à la foule de courtisans, nobles et militaires qui le regardait, en attente. Il savait qu'il était dans l'usage qu'il prononce quelques mots, le général le lui avait dit. Il prit une profonde inspiration.

— Je ne suis point rompu aux exercices de la cour et du protocole, entama-t-il. Je ne sais que dire, car je suis loin de mériter tout ceci ; cette décoration, ce titre, ces terres. Je ne suis point allé seul pour tuer de Novalles ; c'est Orn qui a tué Nyelle. À chaque fois, j'étais aidé. Par Malib et Lana pour tuer le conseiller. Et, à chaque fois, ce sont les ornis qui ont tout fait : trouver ce vieillard malfaisant, le tuer, trouver Nyelle qui était devenue folle de douleur et la tuer. Donc je crois devoir refuser ceci, dit-il en ôtant la croix de son cou.

Un murmure de stupéfaction parcourut l'assistance, tandis qu'il entendait l'Empereur se scandaliser de ce refus.

— Je comprends que ce geste vous offusque, majesté. Sachez qu'il n'y a ici aucune offense, mais un simple choix. Remettez cette croix à Malib qui a risqué sa vie bien plus que moi en menant la traque contre de Novalles sans la protection des ornis. Je veux également dire autre chose. Onyelle était la perle de votre empire. Elle en était l'avenir. Je pleure sa mort courageuse et je maudirai le vieillard jusqu'à mon dernier souffle.

Il fit une pause. Il n'y avait aucun calcul dans son discours, il ne recherchait pas d'effet de style, mais l'évocation de la princesse l'avait soudain empli d'une grande et profonde tristesse qui amena des larmes dans sa voix.

— C'est elle qu'il faut honorer. Il faut honorer sa mémoire. Je vais partir, quitter la cité, car je me dois de retrouver celle qui m'a tant aidé pendant toute cette chasse. Elle est

roturière de naissance, et parle un langage commun, mais elle est noble de cœur et sa parole est d'or. Je demande donc à l'empire d'anoblir cette femme, et je demande qu'il lui donne un domaine. Elle le mérite amplement plus que moi.

Il entendit dans l'esprit de l'empereur qu'il était outré par sa demande. Il faillit développer son argumentation, mais Malib fut plus rapide :

— Majesté, je me permets d'appuyer la demande de mon ami le penseur. Il est vrai que cette femme nous a plus qu'aidés dans la défaite du conseiller impérial. Elle a été partie prenante de cette victoire, et a tout fait pour que vive la princesse.

Cette fois-ci, l'empereur réfléchit, prit conseil auprès du remplaçant de de Novalles, puis décida :

— Une femme ne peut être anoblée, sauf par un mariage, c'est la loi impériale. Cependant, au vu du caractère totalement neuf de cette affaire, nous, Empereur, décidons d'élever la contrée du marais au rang de baronnie et de conférer à Lana, le titre de baronne du palud. Nous vous ordonnons, Povoal de Gé, comte de Bouscarle, de partir sur l'heure pour annoncer cette décision à la baronne. Vous partez dès maintenant et n'avez aucun droit de vous soustraire à cette ordonnance impériale.

— Tu ne pourras nier qu'il est habile, murmura Malib. Connaissant ton caractère, il savait que tu pourrais désobéir à n'importe lequel de ses ordres. Mais celui-là...

Povoal n'avait pas traîné. Le soir même, il prenait la route, accompagné par deux triades et le général jusqu'à l'orée de la forêt qui limitait le territoire placé sous la juridiction de la cité impériale. Ils avançaient doucement, car les plaies de la sanglorni étaient plus profondes qu'il n'y était paru et le vétérinaire avait recommandé de bien respecter sa douleur et son rythme.

— Prends garde à toi, comte, lui dit le général en lui pressant le bras, quand ils prirent congé.

— Je suis bien gardé, militaire, avait répondu le penseur en regardant Orn.

— Eh bien, veille sur elle et... salue la baronne pour moi, avait-il ajouté avec un sourire.

— Alors, sais-tu par où elle a pu aller ?

Povoal était assis près de la sanglorni. Ils venaient de monter une pente très raide et se tenaient sur un rocher au sommet d'une colline qui dominait le moutonnement des arbres. Depuis le départ des militaires, il y avait deux jours, ils n'étaient pas encore sortis de la forêt qui s'étendait, immense et profonde, aussi loin que pouvait se porter la vue.

Orn tourna la tête vers lui et gémit doucement.

Elle avait recouvré toutes ses facultés physiques et se plaisait à chasser les cerfs et les sangliers qui foisonnaient dans ces bois, ainsi que les chevreuils aux lisières des clairières qu'ils traversaient parfois. Elle ne les tuait pas, mais les débusquait et les traquait, apparemment pour le simple plaisir de la course. Jamais elle ne poussait son cri de chasse, sauf quand il s'agissait de rapporter de la viande.

— Ouais. Je vois que tu ne sais pas, tas de fourrure sale.

La sanglorni le poussa jusqu'à le faire tomber. Il s'agrippa à son encolure et elle roula avec lui sur l'herbe et les cailloux qui lui meurtrissaient le dos.

N'eut été la peine causée par la disparition d'Onyelle et le départ de Lana, Povoal aurait

été pleinement heureux. Il ne voulait pas se l'avouer, mais le titre accordé par l'empereur, et la reconnaissance de son rôle dans la disparition de de Novalles lui avait fait immensément plaisir. Pour la première fois depuis de nombreuses années, il se sentait en paix, n'éprouvait plus cette impatience, cette désagréable impression de manquer quelque chose, de ne pas accomplir ce qu'il devrait. Il lui semblait être "arrivé". Il ne savait où, mais ne se posait même pas la question, et cette merveilleuse sensation lui procurait un sentiment inouï de liberté totale, profonde. Il était maître de sa vie, sans avoir de compte à rendre à personne.

Il se dégagea de la sanglorni et se releva.

— Allez ma belle. Il faut qu'on les trouve, ces deux-là.

Ils descendirent de la colline et empruntèrent le long chemin qui menait au marais. Povoal reconnaissait certains détails du paysage ; des endroits où il s'était arrêté lors de l'expédition de chasse aux sanglornis. Onyelle était vivante, alors. Il se secoua :

Elle est morte, mais je n'y pouvais rien, se dit-il.

Progressivement, la végétation changea. Les hêtres laissèrent peu à peu la place aux bouleaux, aux frênes, puis aux saules. Les arbres s'espacèrent et de hauts joncs et prèles poussaient par touffes épaisses et serrées.

Orn humait l'air avec avidité et Povoal percevait dans son esprit une jubilation intense à retrouver un milieu qui lui plaisait infiniment.

— *Tu te sens chez toi ici ; hein ma belle ?* pensa-t-il.

Elle lui prit la main dans la gueule et la tira doucement. C'était là une de ses façons de marquer son affection et son accord.

Ils ressentirent tous les deux en même temps la présence d'un sanglorni. Il s'agissait d'un mâle qui marchait parallèlement à eux. Il était jeune et venait de quitter son clan, chassé par son père. Il lui fallait maintenant trouver cinq ou six femelles pour bâtir son propre harem. Ayant repéré l'odeur laissée par Orn, il l'avait remonté et se trouvait à présent devant un problème auquel il n'avait jamais eu à faire face : la femelle voyageait avec une proie.

Povoal aurait souri de la perplexité dans laquelle il savait que le fauve était plongé, s'il n'avait craint que la sanglorni ne succombe aux charmes du mâle.

Elle le rassura d'un sourd gémissement et poussa sa jambe du museau.

Le sanglorni, de plus en plus intrigué par cette présence dont il sentait l'odeur, mais ne percevait pas l'esprit, s'approcha lentement. Le penseur s'arrêta dans une clairière suffisamment dégagée, afin de pouvoir le voir venir.

Il ne tarda pas. Il était de taille moyenne, à peine plus grand que la sanglorni, et portait des traces de combat fraîches sur le museau et le poitrail. La dispute avait dû être violente avec son père. Povoal, bien que confiant dans les capacités d'Orn, arma son arbalète et plaça un carreau de chasse sur le fût.

Le mâle poussa un cri puissant pour montrer sa force. Orn ne broncha pas. Étonné, le fauve avança de quelques pas. Il allait renouveler son appel quand la femelle franchit la vingtaine de mètres qui les séparaient en un brusque galop et se jeta sur lui. Surpris, il ne

riposta pas suffisamment vite pour éviter la violente bourrade qu'elle lui donna, et il roula à terre. En un instant elle fut sur lui, le menaçant, la gueule grande ouverte et les crocs à quelques centimètres de sa gorge offerte.

Le penseur recevait toutes les sensations du fauve qui était totalement dépassé, ne comprenant plus rien à ce qui se passait. Orn n'était pas réellement en colère. Elle voulait simplement que cet intrus s'en aille et les laisse passer sans tenter quoi que ce soit à l'encontre de son maître.

Elle maintint sa pose pendant quelques minutes, puis se dégagea lentement. Le mâle n'osait rien faire. Il avait parfaitement compris qu'elle ne voulait pas de lui et qu'il devait partir. Seulement, il ne fallait pas qu'il ait un geste qui pourrait être mal interprété car, dans sa position, elle aurait tût fait de lui trancher la gorge sans qu'il soit en mesure de riposter.

Il se releva donc doucement, évitant de plonger son regard dans celui d'Orn, puis, rassemblant les lambeaux épars de sa fierté, partit d'un petit trot qui se voulait détaché.

Ils voyagèrent durant deux jours entiers dans le marais. Povoal n'était pas plus habile que lors de son dernier séjour pour avancer dans ces secteurs où l'eau était partout présente. Sous le regard patient d'Orn, il tentait de sauter de touffes de sphaignes en touffes de mousses, d'éviter les zones où l'eau noire paraissait profonde, mais ne parvenait qu'à s'essouffler et à tomber parfois dans l'eau boueuse :

— Peste soit de ce marais pourri ! cria-t-il après sa nième chute.

— *Qu'y viens-tu muser dans ce cas, citadin ?* lui demanda une pensée boudeuse.

D'un seul coup, il oublia l'eau froide qui s'infiltrait dans ses bottes, la boue qui lui salissait les mains, et les châtaignes d'eau qui lui avaient piqué les paumes.

— Lana ! cria-t-il. Où es-tu ?

— *Bien assez près de toi, vil maraud fangeux,* répondit l'esprit de la paludéenne.

Povoal souriait, heureux de l'avoir retrouvée, et surtout qu'elle se soit manifestée de sa propre initiative. Mais il ne parvenait toujours pas à la localiser.

— *Il ne te sert de rien de tenter de me quérir,* continua son amie. *Je n'ouls vouloir t'envisager plus outre, tu m'as bellement offensée, congédiée et renvoyée dans mon état de paludéenne crasseuse. Comment pourrais-je appéter à t'envisager ?*

Elle semblait réellement en colère, mais le penseur ne parvenait pas à considérer que sa rage pouvait mettre leur relation en jeu.

— *Lana...*, pensa-t-il avec toute la tendresse qu'il ressentait pour elle.

Elle le coupa vivement :

— *Cesse promptement de me mignoter avec de pesantes et félonnes caresses ! ne suis point femelle qui se couche en paille dès que la mâle caresse l'effleure ! je n'ouls...*

— *Vas-tu me laisser dire mon fait ?* demanda Povoal. *Je suis venu ici pour te retrouver, je me sens dans mon droit. En aucun cas je n'ai voulu te blesser. Si je t'ai offensée, j'en suis sincèrement désolé, mais ne pouvais faire autrement. Nyelle est morte.*

— *Bien je le sais.*

— *Il le fallait, elle était devenue complètement folle.*

— *C'est toi que tu attendes de convaincre,* fit remarquer Lana.

— *C'est vrai*, admit le penseur. *Je voulais qu'elle vive. J'aurais tant aimé qu'elle dépasse sa douleur.*

— *Elle ne le pouvait mie. Pour succéder à cet exercice ardu, il faut une force qu'elle déconnaissait.*

Povoal soupira. Il revoyait le dernier regard de la sanglorni et, surimposé, celui que lui avait jeté Onyelle avant de s'enfoncer la lame de sa dague dans le cœur. Complètement immergé dans sa peine, il ne sentit pas Lana s'approcher comme elle savait le faire dans le marais, silencieusement, sans déplacer une seule goutte d'eau. Elle fut soudain près de lui et lui tendit la main.

— Lana, murmura-t-il, ma Lana... Accepteras-tu ma façon d'aimer ?

— Je sais qu'onques tu ne m'aimeras comme je le désirerais, mais ne puis vivre sans ton regard, sans tes mains sur ma peau, sans tes lèvres sur les miennes, sans ton vit dans mon cas. Je suis attachée à toi cœur et corps. Je n'attends que ta peau contre la mienne. Je ne suis point femelle à ouvrir les gambes à tout vent, dès que survient le vit d'un mâle. Adonc si je t'accorde l'accès à mon intimité, c'est que je te chéris infiniment. J'ai grande vergogne à te confesser tout cela, mais c'est la vérité vraie et sans fard. Il faut que tu le saches. Si tu restes à mes côtés, tu auras à supporter cela, de même que j'aurai à accepter tes moments de désamour, et à me battre contre tes moments infidèles...

— Jamais je ne... ! voulut intervenir Povoal, mais son amie fut plus rapide :

— Cesse ! je l'entends dans ton esprit. Je n'ouls porter caution à cela dont je sais qui se produira. Tu m'aimes, Povoal de Gé, mais tu aimes également les autres femelles et j'accrois qu'il en est une, un jour, une nuit, qui te ravira le cœur, parce que tu accepteras de te laisser emporter par cette passion. Je le crois au plus profond de mon âme, et cela me plonge dans la géhenne, car je n'y puis mais.

— C'est ce que tu redoutes, c'est la peur que tu ressens, mais il ne se passera rien de tel, lui assura Povoal.

— Se peut ; se peut, dit Lana, des larmes dans les yeux. Elle soupira et s'essuya rageusement le visage. Nous allons vivre de concert et je prie tous les dieux du palud pour que ce soit dans le bonheur et l'harmonie.

Le penseur n'osait la prendre dans ses bras. Ce qu'elle venait de lui révéler lui paraissait totalement impossible, mais il comprit qu'elle avait raison. Toutes les femmes étaient belles et désirables, même si Lana resterait particulière et aurait toujours une place dans son âme, il ne pouvait pas jurer qu'il n'éprouverait jamais de folle passion pour une autre femme. La vie était tellement courte qu'il tenait à la vivre pleinement, sans entrave d'aucune sorte. Il culpabilisait pour ces sentiments, sachant que son amie ne voyait pas leur relation comme lui et qu'elle en souffrait terriblement, mais savait également que cela ne changerait rien pour ce qui concernait ce qui l'unissait à elle et que ce lien ne serait jamais rompu, quels que soient les événements auxquels ils auraient à faire face.

— Je t'ois, penseur, dit-elle.

— Je sais.

— Je t'ois et mon cœur se brise, mais te remercie pour ton honnêteté.

— Je ne peux faire autrement Lana. Vivre selon ton désir équivaldrait à m'enchaîner à

toi et cela je ne le peux. Ce serait le contraire de l'amour, selon moi.

— Je l'entends..., soupira-t-elle. Je l'entends, mais ignore si je pourrai rester près de toi, si d'aventure tout cela est par trop éprouvant pour mon âme. Sans toi je serai malheureuse, je le sais, mais j'accrois qu'il vaut mieux une vie sans bonheur qu'une vie malheureuse. Je vivrai, puisqu'il faut point hâter la rencontre d'avec la faucheuse noire, mais n'aurais aucune appétence pour tout ce qui fait la vie.

Elle disait tout cela sans colère, avec une résignation qui serrait le cœur de Povoal. Ce furent ses paroles et surtout son ton qui lui firent prendre conscience qu'elle l'avait mieux cerné qu'il ne l'avait jamais fait.

— Ma mie... Je ne sais que te dire, tu...

— Alors musèle ton bec. Je vis avec cette vérité et j'accrois que la vérité est toujours douloureuse.

Il la prit dans ses bras et elle se laissa aller contre sa poitrine.

— Je t'aime, Lana, murmura-t-il dans ses cheveux sombres. Tu es la femme avec laquelle je veux passer le reste de ma vie. Toi et nulle autre. Quel que soit l'avenir, il ne changera rien à ce fait.

Ils mirent plus de six jours pour revenir à la cité impériale. Lana était réticente, mais Povoal était parvenu à la convaincre de la nécessité de reconnaître son titre, et de célébrer leur union en présence des officiels impériaux.

— Vous êtes dorénavant mari et femme, comte de Bouscarle et baronne du Palud.

L'impérial souriait, heureux d'avoir marié ces deux étrangers qui paraissaient très proches de l'Empereur et du général Malib. Il avait bien sûr entendu parler de leur rôle dans la chute du conseiller de Novalles, mais venait récemment d'endosser la charge qui lui incombait et ne connaissait encore pas toutes les intrigues de la cour.

— Je peux embrasser la mariée ? demanda Malib.

— C'est à moi que tu le dois mander ! s'offusqua Lana. Oncques je n'appartiendrai à ce mâle. Femme libre je suis et resterai.

Elle tendit sa joue au militaire.

— Vous partez dès demain, c'est sûr ?

— Oui, répondit le penseur. Nous avons hâte de quitter ta cité bruyante et puante pour connaître notre domaine.

— Je viendrai vous y visiter, vous aurez du mal à vous débarrasser de moi, les prévint le général.

— C'est avec une grande liesse que nous te recevrons, militaire, lui assura Lana.

Épilogue

Ils étaient allongés sur la mousse.

Lana bougea doucement. Elle dormait sur le dos, la bouche légèrement ouverte, ses longs cheveux noirs répandus autour de sa tête, lui faisant comme un sombre et doux coussin.

Povoal se leva. Elle le sentit dans son sommeil et voulut le retenir en murmurant quelque chose d'incompréhensible, mais il écarta doucement sa main.

Il s'avança jusqu'au seuil de la grotte. L'orage qui l'avait éveillé s'éloignait doucement, de lointains grondements résonnaient plus loin dans la vallée. La pluie venait de cesser et les arbres s'égouttaient doucement. Allumées par la clarté de la lune, les gouttes scintillaient en tombant et venaient exploser, minuscules soleils nocturnes, sur la fourrure des deux ornis qui scrutaient la nuit, attentifs et sereins. Ils tournèrent la tête vers lui. Quatre points d'un rouge sang le fixaient sans ciller. Il abaissa ses défenses et leur envoya une pensée calme et douce. Le mâle de Lana ferma les yeux et Orn s'approcha de lui. Comme à son habitude, elle plaqua son corps contre sa jambe et se frotta à sa hanche.

— *Eh !* pensa-t-il en la caressant d'un sourire mental. *Tu vas me faire tomber.*

Elle poussa un peu plus, pour jouer.

— *Arrête, je n'ai pas envie de m'amuser.*

Docile, elle s'assit et regarda la vallée avec lui.

Le large fleuve était illuminé par la lune et son ruban argenté brillait au hasard des risées de fin d'orage. D'où il se tenait, il pouvait apercevoir les tours de son château, de leur château, qui dominait la vallée. La région était belle et giboyeuse. Il savait qu'ils pouvaient être heureux ici.

Soudain, les deux ornis levèrent la tête. Dans leur esprit, Povoal perçut ce qui les émouvait. Au loin, retentissait le cri de chasse lancé par un jeune mâle.

À ce moment, le penseur sut que ces fauves dominaient le monde connu. Il n'existait aucun animal qui puisse rivaliser avec eux. Quant à l'être humain, seuls les télépathes pouvaient espérer les perturber suffisamment pour ne pas leur servir de proies.

Il frissonna et passa distraitement ses doigts dans la toison d'Orn qui gronda de plaisir.

Fin de la tétralogie des
Sanglornis prima